

ŒUVRES
COMPLETES

DE

M. LÉC. DE B***



TOME PREMIER.





Q

M

D

—
—

ŒUVRES
COMPLETES
DE
M. LE C. DE B***
DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. K
DERNIERE EDITION.

Nascuntur Poetæ. . . . Cic.

TOME PREMIER.



A L O N D R E S.



M. DCC. LXXXIV.



A

L
le C
pluſi
Hol
cor
cru
fidel
effor
luſtr
qui
que
Fran

AVERTISSEMENT

DE

L'ÉDITEUR.

LES éditions réitérées des œuvres de M. le Comte de B*** qui ont paru depuis plusieurs années , tant en France qu'en Hollande , ont été jusqu'à présent si incorrectes & si tronquées , que nous avons cru devoir en publier une nouvelle , aussi fidelle que complete , & faire tous nos efforts pour la rendre digne de son illustre Auteur , & la présenter au Public qui la désiroit depuis longtems. Persuadés que cette édition sera bien accueillie en France , où regne le meilleur goût pour

A u j

6 AVERTISSEMENT.

*la Littérature , nous en avons fait passer
un grand nombre d'exemplaires à nos Li-
braires correspondants , qui indubitable-
ment seront flattés de débiter un Ouvrage
déjà marqué du sceau de l'immortalité.*



D

S

B

sur l'
défin

(a)

De

Et p

Don

C

roit

(

ver

que



DISCOURS SUR LA POÉSIE.

BREBEUF , en embellissant l'idée de Lucain sur l'écriture , a donné , sans y penser , une définition bien juste de la Poésie.

*Phænices primi , famæ si creditur , ausi
Mansuram rudibus vocem signare figuris.*

(a) C'est de lui que nous vient cet art ingénieux
De peindre la parole & de parler aux yeux ;
Et par des traits divers , de figures tracées ,
Donner de la couleur & du corps aux pensées.

Ce dernier trait si heureux & si expressif au-
roit encore plus de force & de finesse , s'il étoit

(a) Il n'est peut-être pas aisé de citer quatre
vers François où l'on ne puisse reprendre quel-
que défaut , ou désirer quelque beauté. Les vers

A iv

appliqué à l'art des Vers. On a éclairci , on a fixé tous les principes de la Poésie , en disant d'elle , qu'elle est l'art de donner du corps & de la couleur à la pensée , de l'action & de l'ame aux êtres inanimés.

Il suffit de penser pour être homme d'esprit ; mais il faut imaginer pour être Poète. Horace , si grand Peintre dans ses Odes , ne se croit pas lui-même Poète dans ses Satires & dans ses Epîtres : il ne connoît de regles essentielles à la Poésie , que les seuls principes de la Peinture : *Ut Pictura Poesis.*

Les ouvrages d'Homere , d'Hésiode & de Virgile , sont des galeries de tableaux , ouvertes à tous les amateurs des beaux Arts : aussi le célèbre Bouchardon , qui dans la partie du dessein peut justement être appelé le Raphaël de la France , a dit , en parlant d'Homere : *C'est le Poète des Peintres.* On pourroit faire le même éloge de Virgile. En effet , quel tableau de

de Brebeuf sur l'écriture sont fort estimés : cependant le troisieme de ces vers est très-foible , & les regles exactes de la langue ne sont point observées dans le quatrieme. Il faudroit dire *de donner de la couleur , &c. & non pas donner.*

Michel
que le
tieme
ce ter

Hic

Cor

Elij

Et qu

Pro

Te

Pe

O

& d

forc

dout

de l

ces

Poë

d'ho

des

I

le f

qui

gra

Michel-Ange a plus d'expression & de force que le combat de Cacus & d'Alcide dans le huitieme livre de l'Enéide? Par quels traits de feu ce terrible combat n'est-il pas terminé?

*Hic Cacus in tenebris incendia vana vomentem
Corripit in nodum complexus, & angit inhærens
Elisos oculos, & siccum sanguine guttur.*

Et quelques Vers après :

*. Pedibusque informe cadaver
Protrahitur. Nequeunt expleri corda tuendo
Terribiles oculos, vultum villosaque setis
Pectora semiferi, atque extinctos faucibus ignes.*

On trouve, à chaque page, dans Homere & dans Virgile, des tableaux de la dernière force ou de la plus grande vérité. C'est, sans doute, cette abondance d'images tirées du sein de la nature, qui a assuré de siecle en siecle à ces deux célèbres Auteurs le titre de grands Poètes. Si on ne les avoit jugés qu'en qualité d'hommes d'esprit, on auroit eu peut-être bien des défauts à leur reprocher.

L'invention est l'attribut le plus essentiel, & le signe le plus infaillible du génie. En fait d'arts, qui n'invente pas, ne mérite point le titre de grand homme. Mais l'homme inventeur n'est

pas toujours Poëte. Il ne le devient qu'en donnant à ses expressions cette couleur vraie & animée , qui distingue le style poétique de tous les autres styles. Convenons donc que l'art de peindre est le vrai talent des Poëtes , & que l'esprit , malgré toutes ses ressources , ne pourra jamais ni imiter le talent , ni le remplacer. Lucain , avec de grandes beautés , a confirmé cette maxime par son exemple ; & le Traducteur de l'Illiade , si estimable d'ailleurs , ne l'a que trop prouvé de nos jours.

La nécessité de peindre s'étend à tous les genres de Poésie. Tout Poëte qui n'est pas peintre n'est qu'un versificateur. Un grand tableau a le caractère & le mérite du Poëme Epique. La Chanson peut passer pour une espece de miniature. Je crois qu'en faisant l'histoire des Arts , sous le regne de Louis XV , on pourroit comparer le Salon d'Hercule , peint par le Moine , avec le célèbre Poëme de la Henriade.

La nature entiere est l'objet de la Poésie. Il faudroit donc , si les bornes de la vie & celles de l'esprit humain le permettoient , que le vrai Poëte eût une connoissance générale de tout ce qui appartient à l'esprit , & de tout ce qui est du ressort de la matiere. Les Poëtes ignorants sont toujours de foibles copistes : ils peignent

d'après
elles-m
de la m
reur d
être le
noissan
plus ,
nemen
mœur
main.
pêtre
des p
pleur
On v
par
mais
rent
vari
tion
cou
lent
ces
don
de
vi
le
pi

d'après des descriptions anciennes , empruntées elles-mêmes les unes des autres , les agitations de la mer qu'ils n'ont souvent pas vues , l'horreur d'un naufrage dont ils n'ont jamais pu être les témoins , des batailles sans aucune connoissance de la guerre ; & pour dire encore plus , ils osent quelquefois parler du Gouvernement sans nulle teinture de politique ; de mœurs , de passions , sans étude du cœur humain. Stériles dans les tableaux de la vie champêtre , ils ne décrivent jamais que les fleurs des prairies , le murmure des ruisseaux , les pleurs de l'aurore , & le badinage des zéphyr. On voit qu'ils ne connoissent la campagne que par les jardins de la Ville , & qu'ils n'ont jamais observé avec des yeux de peintre les différents spectacles des cieux , & les accidents qui varient le tableau de l'Univers. Leurs descriptions sont chargées & confuses : l'on n'y découvre aucun de ces traits hardis qui dévoilent la nature : leurs draperies dérobent les graces sans les orner. Les jeunes Poètes sur-tout donnent rarement aux objets différents , le ton de couleur & le degré d'expression qui leur conviennent : ils confondent tous les genres de style , & peignent une danse de Wateau avec le pinceau fier des le Brun & des Poussin.

L'Auteur des Epîtres qui composent ce Recueil (b), occupé depuis quelques années à perfectionner un Poëme contre les différents principes de l'Irréligion, a toujours été convaincu de la vérité des maximes qu'on vient d'établir : heureux si en consacrant les loisirs de la jeunesse à la défense de la vérité, il avoit pu embellir, par des images intéressantes, les systêmes abstraits de Physique & de Métaphysique qui entrent nécessairement dans le plan qu'il s'est proposé ! Virgile, qu'il a étudié avec soin, en use ainsi dans son Poëme des Géorgiques. Les matières les plus seches s'ornent & s'enrichissent dans ses mains : il lie avec un art admirable l'épisode au sujet ; en sorte que sans jamais abandonner son plan, il le varie, & empêche que l'imagination ne se croie captive dans les bornes où il la retient. On ne fera peut-être pas fâché de juger si le disciple a profité des leçons du maître. Le systême de Spinoza, (c) si monstrueux dans ses principes, si horrible dans ses

(b) Ce Recueil d'Epîtres est le premier hommage public que M. de B*** ait rendu aux Belles-Lettres. Il désavoue tous les morceaux de prose & de vers qu'on lui a attribués.

(c) Dieu est tout, tout est Dieu, selon le systême de *Spinoza* ; les hommes, les animaux, les

conséquences
Poésie F
la Philo
que. L'A
osé exp
juger s'
que con
le Spin

Enfin,

Lieu fo

Au lux

Où, q

Où l'a

Dans

Escla

Cette

La Sa

Japp

C'est

plan
Il ré
bien
mor

conséquences , sembloit prêter bien peu à la Poésie Françoisé , brouillée de tout temps avec la Philosophie , & sur-tout avec la Métaphysique. L'Auteur du Poëme contre l'irréligion , a osé exposer ce systême si abstrait. Le Public va juger s'il devoit s'en croire capable. C'est ainsi que commence le Chant où il expose & réfute le Spinozisme.

Enfin , je vous revois , bois antique & sauvage ,
Lieu sombre , lieu désert , qui dérobez le sage
Au luxe des Cités , à la pompe des Cours ;
Où , quand la raison parle , elle convainc toujours ;
Où l'ame reprenant l'autorité suprême ,
Dans le sein de la paix s'envisage elle-même.
Esclave dans Paris , ici je deviens Roi :
Cette grotte , où je pense , est un Louvre pour moi :
La Sagesse est mon guide , & l'Univers mon livre :
J'apprends à réfléchir pour commencer à vivre.
C'est ici que la sage & profonde raison

plantes sont des modifications de la Divinité. Il résulte de ce principe , que tout ce qui est , est bien , soit dans l'ordre physique , soit dans l'ordre moral.

De mon esprit captif étendit la prison ;
Quant armé du flambeau de la Philosophie ,
Je démasquai l'erreur que l'orgueil déifie ;
Que toléra long-temps le Batave séduit ,
Et que jusqu'en nos murs le mensonge conduit.
Vous donc qui me suivez dans cette solitude ,
Qui par des nœuds de fleurs m'attachez à l'étude ,
Muse , rappelez-moi le mémorable jour ,
Où la vérité même éclairant ce séjour ,
Du Dieu de Spinoza , m'offrit la vive image :
Elle étoit sans bandeau , peignons-la sans nuage.

Loin du faste imposant & toujours onéreux ,
En d'utiles plaisirs couloient mes jours heureux.
Tout entier à l'étude , à mes vœux , à moi-même ,
Du hardi Spinoza , je creusois le système :
Et de son athéisme éclairant les détours ,
A Dieu qu'il outragea j'adressois ce discours :
Descends , grand Dieu , descends dans ma re-
traite obscure ;

Pénètre mon esprit de cette clarté pure
Dont les sages témoins de ta félicité
Partagent avec toi l'heureuse immensité.

Contre
Enflam
Viens à
De ma
Je crus
Les astr
Et par l
Roulere
Tout pa
Je vis l
Tu me
Plongé
Le jour
Je vis f
Un éno
Un colo
Sa tête
Ses che
Une for
Je crois
Dans f

Contre tes ennemis viens armer ma jeunesse,
Enflamme mon esprit, & mûris ma sagesse :
Viens à moi, je t'implore... Un feu pâle & soudain
De ma grotte à ces mots remplit le vaste sein :
Je crus être témoin de la chute du monde.
Les astres égarés dans une nuit profonde,
Et par leurs tourbillons vainement suspendus,
Roulerent dans les airs ensemble confondus.
Tout parut s'abymer: moi seul, calme & tranquille,
Je vis l'affreux cahos entourer mon asyle.
Tu me donnois, grand Dieu, cette intrépidité,
Plongé dans le silence & dans l'obscurité,
Le jour me fut rendu par un coup de tonnerre ;
Je vis sortir alors des débris de la terre
Un énorme Géant ; que dis-je ! un monde entier,
Un colosse infini, mais pourtant régulier.
Sa tête est à mes yeux une montagne horrible ;
Ses cheveux, des forêts; son œil sombre & terrible,
Une fournaise ardente, un abyme enflammé :
Je crois voir l'Univers en un corps transformé.
Dans ses moindres vaisseaux serpentent les fontaines,

Le profond Océan écume dans ses veines ;
 La robe qui le couvre est le voile des airs :
 Sa tête touche aux cieux , & ses pieds aux enfers.
 Il paroît : la frayeur de mon ame s'empare ;
 Mais dans le trouble affreux où mon esprit s'égare,
 Plus tremblant que soumis , plus surpris qu'agité ,
 Je cherche en lui les traits de la Divinité ;
 Lorsqu'abaissant vers moi sa paupière effrayante,
 Il m'adresse ces mots d'une voix foudroyante :
 » Cesse de méditer dans ce sauvage lieu ,
 » Homme , plante , animaux , esprit , corps , tout
 » est Dieu.

» Spinoza le premier connut mon existence.
 » Je suis l'être complet , & l'unique substance :
 » La matiere & l'esprit en sont les attributs :
 » Si je n'embrassois tout , je n'existerois plus.
 » Principe universel , je comprends tous les êtres :
 » Je suis le Souverain de tous les autres maîtres :
 » Les membres différents de ce vaste Univers ,
 » Ne composent qu'un tout , dont les modes divers ,
 » Dans les airs , dans les cieux , sur la terre & sur
 » l'onde ,

Embellissent

» Embe
 » Et c'
 » Qui c
 » Cesse
 » Je su
 » Ma g
 » Et se
 » Mais
 » Qu'a
 » Si le
 » S'il e
 » Il bri
 » Et ju
 » De c
 » Adm
 » Mon
 » L'uni
 Il dit :
 Comm
 L'obsc
 Et tou
 Je voi
 Par

» Embellissent entr'eux le théâtre du monde ;
» Et c'est l'accord heureux des êtres réunis ,
» Qui comble mes trésors & les rend infinis.
» Cessez donc de borner ma puissance divine ,
» Je suis tout : tout en moi puise son origine ;
» Ma grande ame circule , agit dans tous les corps ,
» Et selon leur structure anime leurs ressorts ;
» Mais la sagacité ne s'échappe & n'émane
» Qu'à travers le bandeau que m'oppose l'organe.
» Si le voile est épais , l'esprit éclate moins :
» S'il est plus délié , libre alors de tous soins ,
» Il brise le tissu de ses liens rebelles ,
» Et jusque dans le ciel lance ses étincelles.
» De cet être ignoré , de cet être puissant ,
» Admire & reconnois le portrait agissant.
» Mon corps est le monceau de toute la matiere :
» L'union des esprits forme mon ame entiere ;
Il dit : mais de cent coups à la fois foudroyé ,
Comme un foible crystal le colosse est broyé.
L'obscurité s'enfuit : le jour enfin m'éclaire ,
Et tout s'offre à mes yeux dans la forme ordinaire.
Je vois , ô Vérité ! &c.

La Poésie, comme on vient de l'expliquer, est donc l'art de peindre la nature, en donnant à l'esprit la couleur des corps, & aux corps le feu & la vivacité de l'esprit. Faut-il s'étonner qu'elle ait conservé dans les siècles même les plus barbares un empire constant sur tous les hommes? Elle réunit les graces & les avantages des deux arts les plus aimables, la Peinture & la Musique. Elle imite le charme de la Peinture par les images, & les accords de la Musique par l'harmonie. Or, le goût des tableaux & du chant est aussi naturel à l'homme que la faculté de voir & d'entendre. Il est presque impossible qu'avec des yeux & des oreilles on ne se prête tout-à-tour au plaisir de voir un objet bien imité, & au charme d'entendre des sons harmonieux. Il est donc permis de conclure que l'esprit agité par les douces impressions de la vue & de l'ouïe, a dû nécessairement inventer l'art de la Poésie qui est elle-même une espèce de peinture & de musique. De là ce goût universel des hommes pour les vers, le chant & les tableaux.

Si les philosophes, dont l'esprit est souvent plus sérieux que délicat, plus juste qu'étendu, avoient pénétré dans les causes de la Poésie, de la Peinture & de la Musique; loin de prof-

crire c
les règ
du ra
comm
la Nat
metre
il y a
pas au
les ho
éclair
ont pr
pour
point

Si c
la Poe
comm
penser
prête
que la
pas le
auroit
le pou
de rép
ils se
de jug
art in

crire ou de dédaigner des arts si estimables , ils les regarderoient comme les effets nécessaires du rapport établi entre l'ame & les sens , & comme des plaisirs délicieux que l'Auteur de la Nature nous a ménagés. Un profond Géometre traite les vers de bagatelle : cependant il y a à parier que le grand Newton ne vivra pas aussi long-temps que le vieux Homere. Tous les hommes n'ont pas ce degré de lumiere qui éclaire la route obscure des sciences ; mais ils ont presque tous ce fonds de sentiment qui suffit pour aimer & pour exercer jusqu'à un certain point les arts purement aimables.

Si ceux qui confondant toujours la cause de la Poésie avec celle des Poètes , la regardent comme une occupation dangereuse , pouvoient penser que l'art , indifférent par lui-même , se prête aux vices comme aux vertus de l'artiste ; que la nature du talent poétique ne détermine pas les hommes à être vicieux ; que la prose auroit trop d'avantage sur les vers , si elle avoit le pouvoir de réformer un mauvais naturel , ou de réprimer des passions effrénées : si , dis-je , ils se donnoient le temps de réfléchir avant que de juger , ils se garderoient bien de décrier un art innocent , exercé dès sa naissance dans les

temples & au pied des autels , consacré par la lyre de David , par la plume de Job , par la voix des plus grands Prophetes ; d'un art enfin qui a fait d'âge en âge les délices de l'esprit humain , & l'éloge des Princes qui l'ont protégé. Les vertus deviendroient inutiles pour la postérité , si les talents n'en éternisoient le souvenir dans la mémoire des hommes.

Ainsi , pour maintenir l'ordre de la société , & hâter les progrès de l'esprit , il faudroit tellement assujettir chaque citoyen aux obligations de son état , que les talents ne nuisissent jamais aux devoirs , & que les vertus pussent toujours subsister avec les connoissances. Il faudroit se souvenir que les arts les plus frivoles en apparence , sont enchaînés par un lien très-fort , mais presque imperceptible aux arts qu'on croit les plus nécessaires. Malheur à celui qui oseroit rompre cette chaîne , & qui en retranchant les abus , pourroit cesser d'encourager les succès ! Il est aisé de démontrer que les sciences les plus respectables & les plus utiles seroient bientôt abandonnées , si le goût étoit détruit. Ignore-t-on que le goût , en adoucissant la férocité des mœurs , en polissant le style barbare des livres , en ranimant l'ardeur de l'étude ,

en ran
rité ,
conno
rateur
surmo
secour
la Pei
lité a
en éte
Beaux
me go
& qui
qui se
boien
chaîne
agréa
dépen
Il n
qu'on

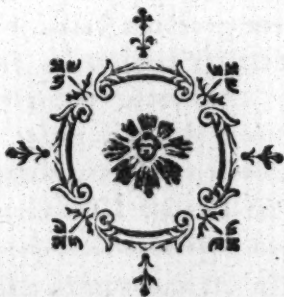
(d)
que l
de to
Moïse
après
Hélio
les Ph

en ramenant l'esprit dans le chemin de la vérité , a étendu par gradation le cercle de nos connoissances ? Mais comment ce goût , restaurateur des sciences les plus sublimes , auroit-il surmonté l'ignorance & la barbarie , sans le secours des arts aimables , tels que la Poésie , la Peinture & la Musique (d) ? Par quelle fatalité arrive-t-il donc que les hautes sciences , en étendant leur empire , retrécissent celui des Beaux-Arts , & étouffent insensiblement ce même goût qui les avoit rappellées de leur exil , & qui les feroit renaître encore , si les hommes , qui se lassent bientôt d'être savants , retomboient dans leur première barbarie ? Quel enchaînement admirable entre les arts utiles & agréables ! Eh , combien les plus grandes choses dépendent souvent des plus petites !

Il ne reste plus qu'un mot à dire des Epîtres qu'on donne au Public. L'occasion les a fait

(d) La Poésie est si naturelle aux hommes , que les Poètes ont été les premiers écrivains de toutes les Nations. Le premier Ouvrage de Moïse est sans doute le beau Cantique qu'il fit après le passage de la mer rouge. Homere & Hésiode ont précédé tous les Historiens & tous les Philosophes de la Grece.

naître , la vérité les a dictées , la vertu s'y montre sans hypocrisie , & la critique sans aucune teinture de satire. On a tâché d'y éviter tous les défauts qui font craindre les vers. Il falloit y répandre les graces qui les font aimer : mais le talent seul qu'on ne peut pas se donner , pouvoit les y faire naître. L'Auteur de ce foible Essai invite les Maîtres de l'art à l'honorer de leurs critiques : il promet d'en profiter , & de ne jamais y répondre.



S



A

S

Coul

N'aff

Amer

Le na

L'app

Sacr

Le fa

Ray

Qui



ÉPITRE

SUR LE GÔUT.



ÉPITRE I.

A M. LE DUC DE NIVERNOIS.

SAGES sans loix , brillants sans imposture ,
 Coulez , mes vers , enfants de la nature :
 N'affectez rien ; que la main du hasard
 Amene tout , jusqu'aux regles de l'art.
 Le naturel est le sceau du génie ,
 L'appui du goût , l'ame de l'harmonie.
 Sacrifiez à la simplicité
 Le faux éclat d'un style *brillanté* ,
 Rayon subit , étincelle imprévue ,
 Qui frappe , étonne , & jamais ne remue.

N'imitiez pas ce jargon languissant ;
 Ces vains essais d'un Poète impuissant ;
 Qui , destructeur , des jardins de Cythere ,
 Ne peut sans rose habiller sa Glycere.
 Fuyez encor les tours trop délicats ,
 Des *Concerti* l'inutile fracas ,
 Tous les faux jours des *tournures* nouvelles ;
 D'un fade auteur pénibles bagatelles.
 En aiguissant , en limant de trop près ,
 L'art affoiblit la pointe de ses traits ,
 Trop de recherche avilit la peinture ,
 Et d'un tableau fait une mignature.

Lorsqu'Arachné , sur des métiers divers ;
 L'aiguille en main coloroit l'Univers ,
 Que de l'Olympe elle étendoit le voile ,
 Ou captivoit l'océan sur la toile ;
 Le goût du vrai , mariant ses couleurs ,
 Leur ménageoit le teint même des fleurs ,
 Ce velouté , cette aimable jeunesse
 Dont la fraîcheur fait toute la richesse.
 Il leur donnoit ce ton de vérité ,
 Original , s'il est bien imité ;
 Cet ordre prompt , ou lent dans les nuances ;
 Qui semble unir & lier les distances ,
 Associer le soleil à la nuit ,
 Et joindre l'ombre au jour qui la détruit.
 Par le succès Arachné pervertie ,

Avec

Avec
 Et d
 Lui d
 Mais
 Un f
 Anéa
 Arac
 Devi
 D'un
 Que
 L'art
 De f
 A no
 Offr
 A fo
 Il
 Qui
 Mais
 De l
 Se p
 Eût
 Qu'o
 Pour
 Le n
 La f
 Et la
 P

Avec le goût perdit la modestie ,
Et défiant la rivale de Mars ,
Lui disputa l'empire des beaux arts.
Mais son orgueil annonçoit sa foiblesse ;
Un seul regard , lancé par la sagesse ,
Anéantit l'ouvrage & le talent :
Arachné change , & son corps chancelant
Devient bientôt un insecte inutile ,
D'un vain réseau réparateur futile.
Que de trésors par Arachné perdus !
L'art seul lui reste , ou plutôt son abus.
De ses filets la trame déliée ,
A nos lambris adroitement liée ,
Offre un travail moins heureux que fini :
A force d'art , l'art lui-même est banni.

Il est encor des talents dans la France ,
Qui des neuf Sœurs nourrissent l'espérance.
Mais je croirois qu'au frivole inclinés ,
De la nature ils se sont détournés.
Se pourroit-il , François , que notre verve
Eût réveillé le courroux de Minerve ;
Qu'on eût fondu l'or du siècle passé ,
Pour y mêler un clinquant effacé ?
Le naturel s'est usé sous la lime ;
La symmétrie a banni le sublime ,
Et la clarté , ce flambeau du discours ,

Pâlit , s'éteint , & fait place aux faux jours :

Trop de finesse affadit la faillie
De la piquante & sincere Thalie (a) :
Dans un travail inutile à nos mœurs ,
Plus d'un Newton sépare leurs couleurs ;
Le Prisme en main marque leurs différences ;
Et nous égare en leurs foibles nuances.
L'art trop heureux d'instruire & d'amuser
Est devenu l'art de subtiliser ,
L'art de donner , au gré de l'imposture ,
Tout à l'esprit & rien à la nature.
On ne rit plus , on sourit aujourd'hui ,
Et nos plaisirs sont voisins de l'ennui.

Pourquoi faut-il que Melpomene (b) en larmes ,
Le cœur rempli de tragiques alarmes ,
Et des transports d'un amour inhumain ,
S'abaisse , & vienne , un creuset à la main ,
Analyser les transports de sa flamme ,
Armer ses vers du sel de l'épigramme ,
De sa douleur combiner les regrets ,
Peindre toujours , n'intéresser jamais ,
A l'antithèse enchaîner la maxime ,
Et tendre plus au succès qu'à l'estime ?

(a) La Comédie.

(b) La Tragédie.

Plû
Avec
Que ,
On ac
Le Di
On in
L'un d
Est de
L'autr
Rend
Que d
L'autr
J'au
Eût ép
Que le
Fût fo
L'Amo
Libre
D'un t
Que la
C'est u
Tyran
Cruel
Chang

(c)

(d)

Plût aux neuf Sœurs qu'un Amphion nouveau (c)
Avec Lully conciliât Rameau ;
Que , bannissant l'envie & la satire ,
On accordât les accents de leur lyre !
Le Dieu de Gnide & le Dieu des concerts
On inspiré ces deux chantres divers :
L'un du bon goût protecteur & modele ,
Est de nos cœurs l'interprete fidele :
L'autre échauffé par le concert des cors ,
Rend avec feu leurs physiques accords.
Que de l'amour l'un chante les ravages ,
L'autre les mers , la foudre & les orages.

J'aurois voulu que le Dieu des Romans (d)
Eût épuré la langue des amants ;
Que le remords , persécuteur du vice ,
Fût son remede , autant que son supplice.
L'Amour si fourbe est pourtant ingénu :
Libre , immodeste , il rougit d'être nu.
D'un ton naïf peignez son imposture :
Que la pudeur préside à la peinture :
C'est un enfant , mais un enfant armé ,
Tyran jaloux du cœur qu'il a charmé.
Cruel , perfide , il sourit quand il blesse :
Changez de ton s'il change de foiblesse.

(c) La Musique.

(d) Les Romans.

J'aurois aimé que , féconde en ses tours (e) ;
Pleine d'un feu qui s'anime toujours
Notre éloquence eût eu plus d'harmonie ,
Moins de recherche , & plus de vrai génie ;
Que noble & forte , elle eût marqué ses traits ;
Du Titien imité les portraits ,
Et de Rubens ravi le pinceau mâle.
Voyez Hercule & le jeune Céphale :
Terrible & fier , l'un porte dans ses mains ,
Et le repos , & l'effroi des humains.
Un sourcil noir ombrage sa paupiere :
Son œil enfante & répand la lumière ;
Et son front large , inquiet & troublé ,
Soutient des Dieux le palais ébranlé ;
Tel est Alcide. Amoureux de l'Aurore ,
Céphale attend que l'Olympe se dore ;
Il abandonne aux Zéphyrs , à leurs jeux ,
Le soin trop vain d'arranger ses cheveux.
Au point du jour ses tresses dénouées ,
Dans les forêts flottent abandonnées :
Sans artifice , aimable , intéressant ,
Il communique un transport qu'il ressent :

Enfants des arts , entre ces deux images
Décidez-vous : distinguez vos ouvrages ,

(e) L'Eloquence.

Ou par les traits , ou par le coloris :
Le naturel assurera leur prix.
Mais en fuyant la vaine dépendance
De l'art stérile , évitez l'abondance :
Qu'un voile simple entoure vos appas :
Embellissez , ornez , ne chargez pas.
Peres féconds , sacrifiez sans peine
Tous les enfants qu'une facile veine
Produit sans choix , enfante sans dessein ;
Ou laissez-les mûrir dans votre sein.

Si vous voulez imiter la nature ,
Il faut du luxe abjurer l'imposture ;
Débarraffer vos sens appesantis
Des faux plaisirs qui les ont pervertis.
Au fond des cœurs le sentiment sommeille ;
Le bruit des arts l'excite & le réveille :
Mais à leur pompe attentif par effort ,
Il en gémit , succombe , & se rendort.
Comment ranger sous de justes idées
Des passions qu'on ne voit que fardées ?
Comment goûter & peindre des plaisirs ?
On ne connoît que l'excès des desirs :
En les outrant , on cherche à les éteindre :
Il faut sentir , pour savoir l'art de peindre ,
Et de nos cœurs étendre dans autrui
Ce pur rayon du feu qui nous a lui.

De la nature , enfants moins indociles ;
Les plaisirs purs n'étoient que plus faciles :
Mais , pour remplir notre cœur inconstant ,
Du vrai bonheur l'art recula l'instant.
Les biens voisins perdirent leur amorce :
Plus éloignés , ils eurent plus de force :
Nos sentiments plus vifs furent moins doux ,
Le cœur moins tendre , & l'amour plus jaloux.

Heureux celui dont l'ame moins vulgaire
Cherche de Pan le temple solitaire ;
Qui , revenu des modernes erreurs ,
Connoît le prix des jardins & des fleurs ,
D'un jeune ormeau dont la tête naissante
Soutient déjà la vigne languissante ;
Qui des oiseaux écoutant les chansons ,
Rime des vers aussi doux que leurs sons ;
Dont les vertus au simple accoutumées ,
Du monde au loin contemplent les fumées ;
Qui , libre enfin sous un toit fortuné ,
Voit devant lui l'Univers enchaîné.

Toi , qui , nourri dans le sein du grand monde ,
Aimes les fleurs , le murmure de l'onde ,
Les chants naïfs des Bergers ingénus ;
Toi , dont les goûts sont amis des vertus ,
Reçois des vers que ma muse en hommage

Refuse
Si de t
Que d
Mes se
Rendr

Refuse aux grands , & n'accorde qu'au sage.
Si de ton sel ils languissent privés ;
Que dans tes mains ils brillent achevés :
Mes sentiments aussi purs que ton style ,
Rendront du moins l'hommage moins stérile.





ÉPIQUE II.
SUR LES MŒURS,
A M. DE MONTMORENCI.

SI tes aïeux les Connétables ,
Si les Coucis , les Châtillons ,
Et tant de héros respectables ,
Dont Plutus usurpe les noms ,
Du fond de leurs tombeaux funebres ;
Où la mort les tient enchainés ,
S'offroient , vainqueurs de leurs ténèbres ;
Aux yeux des François étonnés :
Quelle tristesse pour des hommes
Si fiers , si simples & si grands ,
De voir , dans le siècle où nous sommes ,
Le luxe confondre les rangs !
De voir tant de flatteurs commodes
Encenser nos folles erreurs ,
Et sur l'inconstance des modes
Régler les principes des mœurs !
Aux traits de la plaisanterie

De voir le zele assujetti ,
L'amour sacré de la Patrie
En paradoxe converti ;
La religion en problème ,
Le sophisme en raisonnement ,
L'affreux Pyrrhonisme en système ,
Et la débauche en sentiment !
De voir la beauté dissolue
Proscrire par des ris moqueurs
La flamme tendre & retenue
Qui brûloit jadis dans les cœurs ,
Et toujours foible sans tendresse ,
Toujours vive sans passion ,
Immoler à l'illusion
L'honneur , la gloire & la sagesse !
De voir enfin la volupté ,
Esclave de l'hypocrisie ,
Sacrifier par vanité
Les plaisirs permis de la vie ,
Pour servir dans l'obscurité
L'intempérance , la folie ,
Et les vices que multiplie
L'espoir de leur impunité !
Quels jours , diroient ces fieres ombres ,
Ont suivi nos âges heureux !
Quels voiles ! quels nuages sombres
Couvrent le front de nos neveux !

C'est la vertu , non la naissance
Qui rend les héros immortels ;
Et leurs monuments , qu'on encense ,
Sont devenus par sa puissance
Moins des tombeaux que des autels.
Eh , pourquoi les noms que vos peres
Ont illustrés dans les combats ,
Deviendroient-ils héréditaires ,
Si leurs vertus ne le sont pas ?
Vos mœurs n'ont plus que la surface
Du vrai , de l'honnête & du beau ;
Votre amour est une grimace
Votre zele un piège nouveau.
L'esprit mêlé dans tous vos vices
Leur donne un ton de dignité
Qui dérobe à des yeux novices
L'horreur de leur difformité.
La haine conduit sur vos traces
Le fantôme de l'amitié :
La noirceur , par la main des Graces ,
Etouffe , en riant , la pitié.
Quelle différence d'usages ,
Et quels contrastes dans les cœurs !
Le temps avec de nouveaux âges
Amene de nouvelles mœurs.
Notre probité plus chétienne
Joignoit , sans art & sans éclat ,

La fermeté Stoïcienne
A la franchise du soldat.
Moins fastueux dans nos promesses ;
Moins simulés dans nos refus .
Nous ignorions l'indigne abus
De colorer par des souplesses
Une amitié qu'on ne sent plus ;
De fasciner par des finesses
Les yeux pénétrants des Burrhus ;
Sous les dehors des Régulus ;
De cacher les armes traîtresses
Et les noirceurs des Manlius ;
De conserver dans les bassesses ,
L'air indépendant des Brutus ,
Et le langage des Lucreces ,
Dans le culte impur de Vénus.

Le peuple voyoit sans murmure
Le pouvoir des grands & des loix.
Assujettie à ses emplois ,
Jadis l'opulente roture
N'osoit aspirer à nos droits :
L'or n'illustroit pas autrefois ;
Et la Noblesse , alors plus plure ;
Naïssoit dans le sein des exploits.
Quels jours oisifs pour les critiques !
Mars ennoblissoit les vainqueurs ;
Point de contrats problématiques :

Plus clairs , plus vrais , plus authentiques ;
Les titres étoient dans les cœurs.

Alors nos chars dans la carriere
Conduits par le faste & le bruit ,
N'écrasoient pas sur la poussiere
Ce peuple avide qui vous suit.
Mais la fierté mâle & guerriere ,
Le zele ardent , l'amour des loix ,
Du Louvre entr'ouvroient la barriere ,
Et nous annonçoient à nos Rois.

Ami , ce portrait véridique ,
Si digne de nos bons aïeux ,
N'est pas le travail fantastique
D'un cerveau foible ou vaporeux :
On n'y suit point du premier âge
Le roman tant de fois cité ,
Ni le pédantesque étalage
Des beaux jours de l'antiquité.
C'est un tableau que les Joinvilles
Et les Commynes ont tracé ,
Qui par le faste de nos Villes
Est terni sans être effacé.
Ces âges , traités de gothiques ,
Étoient les âges des Bayarts :
Siecles de la gloire & de Mars ,
Où les vertus moins politiques
Régnoient à la place des Arts.

Les François nourris dans les armes
Invitoient Bellone à leurs jeux :
Les ris s'unissoient aux alarmes :
L'amour devenu belliqueux ,
Sous l'acier déroboit ses charmes
Et les trésors de ses cheveux.
Alors la tranquille innocence
Etoit compagne des plaisirs ,
Et l'on vouloit que la décence
Fût l'interprete des desirs.
Mais cette vertu fabriquée ,
Qu'affichent encor les mortels ;
N'est plus qu'une idole tronquée
Qui déshonore les autels.
La politesse est une écorce
Qui couvre un cœur fourbe ou léger :
Le ton du monde est une amorce
Qui nous en cache le danger ;
Le savoir , un vain etalage
De mémoire & de vanité ;
Notre raison , un badinage
Où succombe la vérité.
Mais comme l'esprit assaisonne
Et nos vices & nos erreurs ,
Avec succès on déraisonne ,
Avec grace on flétrit les mœurs.
Oh ! j'aime mieux la courtoisie

De nos antiques Chevaliers ,
Que le fiel mêlé d'ambroisie
De nos voluptueux guerriers.
L'encens que brûloient pour leurs *Dames*
Ces amis de la vérité ,
Faisoient l'éloge de leurs flammes
Et du pouvoir de la beauté.
Mais cette gloire diffamante
Qu'on cherche dans le changement ,
Est à la honte de l'amante ,
Un vice applaudi dans l'amant.

Illustre ami , que de folie ,
Que de néant dans les esprits !
Tous les excès qu'on multiplie
Sont prévenus par tes mépris :
D'un œil philosophe & tranquille
Tu vois les intrigues des Cours :
Que ton exemple un jour utile
En arrête à jamais le cours.
Une Divinité volage
Nous anime & nous conduit tous :
C'est elle qui dans le même âge
Renouvelle cent fois nos goûts.
Ainsi pour peindre l'origine
De nos caprices renaissants ,
Regarde une troupe enfantine ;
Qui par des tuyaux différents ,

Dans l'onde où le savon domine ,
Formes des globes transparents.
Un souffle à ces boules légères
Porte l'éclat brillant des fleurs :
De leurs nuances passagères
Un souffle nourrit les couleurs.
L'air qui les enfle & les colore
En voltigeant sous nos lambris ,
Leur donne ou la fraîcheur de Flore ,
Ou le teint ambré de l'Aurore ,
Ou le verd inconstant d'Iris.
Mais ce vain chef-d'œuvre d'Eole ,
Qu'un souffle léger a produit ,
Dans l'instant qu'il brille & qu'il vole ,
Par un souffle s'évanouit.

François , connoissez votre image ;
Des modes vous êtes l'ouvrage ;
Leur souffle incertain vous conduit ;
Vous séduisez : l'on rend hommage
A l'illusion qui vous suit ;
Mais ce triomphe de passage ,
Effet rapide de l'usage ,
Par un autre usage est détruit.





ÉPITRE III.

CONTRE LE LIBERTINAGE,

A M. L E C. D E***

Vous qui savez donner les couleurs les plus
sages

Aux traits les plus hardis, aux plus vives images,
Exécutez le plan que vous m'avez tracé.

Et guidez un pinceau dans mes mains déplacé.

Cette trompeuse erreur, dont le monde est
l'empire,

Plus aimable à saisir que facile à décrire,

Rivale de l'amour & sœur de la beauté,

A qui Vénus donna le nom de volupté,

Dans un cercle rempli de jeunes Sybarites,

Célébroit les douceurs des loix qu'elle a prescrites,

Contente si les cœurs lui portent pour tributs,

Des plaisirs ignorés, ou de nouveaux abus.

Chaque moment ajoute au charme de l'entendre;

Sa voix devient plus douce, & sa beauté plus
tendre,

Un

Un scè
Et ce
Quand

Annon
Bacchu

Et la r

Le Sat
Sur leu
La Vo

Invoq
A cet
Tous

Et le
Que d
Bient

De
Mont
S'éte
Ses b

Son c
Foun
La r
La j
P

Un sceptre de crystal arme ses jeunes mains,
Et ce sceptre agité fait mouvoir les humains.
Quand tout-à-coup les chants des Faunes, des
Bacchantes

Annoncent à grand bruit le Dieu des Corybantes;
Bacchus vient sur son char demander en vain-
queur,

Et la main de la Nymphé, & son trône, & son
cœur.

Le Satire enivré, la Ménale effrénée,
Sur leurs cistres aigus célèbrent l'Hyménée;
La Volupté soupire, & d'un œil languissant
Invoque en vain l'amour, & cede en rougissant.
A cet Hymen forcé les Sylvains applaudirent,
Tous les bois d'alentour à leurs cris répondirent;
Et le ciel en courroux maudit le monstre affreux-
Que devoit mettre au jour ce couple malheureux:
Bientôt l'événement confirma le présage.

Des amours de Bacchus naît le libertinage,
Monstre dont les progrès rapides & constants
S'étendent sans effort, & résistent au temps;
Ses beaux yeux sont remplis des charmes de sa
mere;

Son cœur foible est ouvert aux excès de son père;
Fourbe il prend de l'amour & l'enfance & les traits;
La raison se déride en voyant ses attraits:
La jeunesse le suit sur la foi de ses charmes,

Partie I.

D

Badine avec son arc , se joue avec ses armes ,
 Serre , brise ses nœuds avec facilité ,
 Et prise dans ses fers se croit en liberté.
 Tranquille elle sourit au Dieu qui la caresse :
 Dans ses bras amoureux l'imprudente le presse ;
 Quand tout-à-coup saisis d'une douce langueur ,
 Ses bras sont accablés sous le poids du vainqueur.
 A ce trouble inconnu la jeunesse alarmée ,
 Veut éviter les traits du Dieu qui l'a charmée :
 Mais , hélas ! ses combats se changent en plaisirs ;
 Ses craintes en espoir , ses remords en desirs ;
 Confuse elle retombe au milieu de ses chaînes ;
 Un charme involontaire accompagne ses peines ;
 Elle voudroit haïr , elle ne peut qu'aimer ;
 Son cœur cherche le calme & se laisse enflammer.
 C'est alors qu'à ses yeux se découvre l'abyme ;
 Mais un chemin de fleurs la conduit jusqu'au cri-
 me :

Le voile de l'erreur tombe enfin sur ses yeux ,
 Et les vertus en pleurs s'envolent dans les cieux.
 Insensible aux leçons , aux cris de la sagesse ,
 La jeunesse se livre au vainqueur qui la blesse ;
 Alors de faute en faute , & d'erreur en erreur ,
 En épuisant le crime elle accroît son ardeur :
 Du poids de la raison son ame délivrée ,
 Au torrent des amours s'abandonne enivrée.
 Loix , sagesse , pudeur , mœurs , principes , vertus ,

A l'aspe
 Le temp
 Et blanc
 Le plaisir
 Mais l'h
 Le mép
 Le trône
 Et la m
 Dans le
 Fils d
 A ces h
 Couché
 Tu ris
 Viens t
 Dans c
 Lucin
 Volent
 Lucind
 Le par
 De ses
 Et de f
 Fixe sa
 Bientô
 Un eff
 Qui, sa

A l'aspect du plaisir qu'êtes-vous devenus ?
Le temps suit la jeunesse ; il la presse , il l'arrête ,
Et blanchit les trésors qui couronnoient sa tête.
Le plaisir est détruit , l'amour n'a plus de traits ,
Mais l'habitude reste au défaut des attraits :
Le mépris , le dégoût remplissent sur ses traces
Le trône qu'occupoient les talents & les graces ;
Et la mort tranche enfin des jours infortunés
Dans le sein des amours si long-temps profanés.

Fils chéri de Bacchus , trompeur libertinage ,
A ces honteux excès tu connois ton ouvrage :
Couché sur des gazons qu'épargnent les hivers ,
Tu ris de voir le monde en proie à ces travers ;
Viens toi-même éclairer l'excès de ta folie
Dans ces lieux où la France imite l'Italie (a).

Lucinde & Cidalis , par l'Hymen enchaînés ,
Volent aux jeux publics , de myrte couronnés ;
Lucinde à la douceur ajoute la finesse :
Le parterre charmé contemple sa jeunesse ,
De ses regards errants démêle le motif ,
Et de son innocence arbitre décisif :
Fixe sans balancer le moment de sa chute ;
Bientôt la toile vole , & l'arrêt s'exécute.
Un essaim de flatteurs perfides , mais charmants ,
Qui , sans vouloir aimer , portent le nom d'amants ,

Brillent dans les balcons, & volent autour d'elle :
Dans leurs discours légers la faillie étincelle ;
L'art d'orner le frivole & d'embellir les riens ,
Seme de mille fleurs leurs brillants entretiens.
A tous leurs mouvements Lucinde intéressée ,
Cherche à déterminer son ame embarrassée.
Art de Sémiramis , miracles de Linus ,
Charmes d'Anacréon , prestiges de Vénus ,
Plaisir touchant des pleurs, sentiments de la joie ,
Tout ce qui plaît , qui charme , à ses yeux se
déploie ;

Elle cede , elle perd un reste de fierté ,
Et prépare son cœur à l'infidélité.
Dans les sombres détours d'une scene éclatante ,
L'époux a prévenu son épouse inconstante ,
Et sa main libérale achete au plus haut prix
Un repentir suivi de honte & de mépris.

Du spectacle au souper le jeu remplit l'espace ,
La nuit se leve en vain ; un jour nouveau l'efface :
Bientôt dans un fallon par Comus éclairé ,
On vole à ce festin si long-temps désiré ,
Ordonné par le luxe & la délicatesse ,
Apprêté par le goût , loué par la mollesse.
Là tous les sens flattés sans être satisfaits ,
S'aiguissent par degrés , ne s'émoussent jamais :
Au troisieme nectar que verse la folie ,
L'ame s'épanouit , la langue se délie ,

Et l'espr
Vole av
Alors le
Trouble
Qu'elle
Le flam
Ainsi to
Se glisse
Il suffir
Qu'un c
Le m
Mais il
Il prête
Ce ton
Cepend
Il voile
De l'espr
Il cond
Quelqu
Quelqu
Sont la
Pareffe
O vous
Ne ch
Laissez

Et l'esprit , libre enfin au milieu de ses fers ,
Vole avec le Champagne , & le suit dans les airs ,
Alors les traits malins de la plaisanterie
Troublent de la raison la sage rêverie :
Qu'elle regne , dit-on , quand le soleil nous luit :
Le flambeau de l'amour est l'astre de la nuit.
Ainsi tous les excès , sous un masque commode ,
Se glissent sourdement & se tournent en mode.
Il suffiroit alors , pour étendre leur cours ,
Qu'un écrit scandaleux leur prêtât son secours.

Le monde a de son sein exilé la science ;
Mais il fait par l'usage ennoblir l'ignorance ;
Il prête à nos discours ce vernis animé ,
Ce ton enfin , ce ton plus senti qu'exprimé.
Cependant sur la foi d'un certain formulaire ,
Il voile nos défauts & donne l'art de plaire :
De l'esprit du mérite , arbitre universel ,
Il condamne à la hâte & juge sans appel.
Quelques foibles secours puisés dans la lecture ;
Quelques faits , recueillis dans une source im-
pure ,

Sont la base & le fond de ce Juge insensé ,
Paresseux à s'instruire , à corrompre empressé.
O vous , qui , satisfait de vos courtes lumieres ;
Ne cherchez , n'enlevez que la fleur des ma-
tieres ,

Laissez en d'autres mains les fardeaux accablants ,

Et ne surchargez pas vos débiles talents :
Et vous de qui les soins bornés à la parure ,
Retranchent à l'esprit toute sa nourriture ,
Qui le bras appuyé sur un pompeux carreau ,
Arrangez la nature en tournant le fuseau ,
Croyez que ces Auteurs , dont votre ame est
charmée ,
Ont le cœur d'un Titan & le bras d'un Pygmée.
Leur exemple entraîna votre esprit libertin.
Connoissez leurs erreurs , & tremblez pour leur
fin.

Ils n'ont jamais senti le solide avantage
De rendre aux Loix , aux Dieux un légitime
hommage.

Ils ont vu que le monde offroit tout son encens
A la beauté du jour , à l'idole des sens ;
Qu'à peine quelques grains , conservés en silence ,
Fumoient obscurément aux pieds de l'innocence ,
Et qu'enfin les autels d'Amour & de Plutus
Avoient rendu désert le Temple des Vertus.
Ils ont vu Flore errante , Arphise à demi nue
S'engager sans pudeur , rompre sans retenue ,
Remplir le monde entier de leurs égarements ,
Et compter en un mot leurs jours par leurs
amants.

Ils ont vu triompher ces tyrans de familles ,
Ces fameux corrupteurs des meres & des filles ,

Qui gal
Ne cher
Qui loir
Exposer
Ils ont d
A flatte
A tolér
A cour
A ne co
Que le

Qui galants sans décence, amoureux sans desirs,
Ne cherchent que l'éclat dans le sein des plaisirs;
Qui loin d'ensevelir la liste de leurs crimes,
Exposent au grand jour le nom de leurs victimes :
Ils ont dans cette école accoutumé leurs cœurs
A flatter la licence, à mépriser les mœurs,
A tolérer le vice, & non le ridicule,
A couronner l'excès, à siffler le scrupule,
A ne connoître enfin, esclaves factieux,
Que leurs penchans pour loix, & leur plaisirs
pour Dieux.



ÉPITRE IV.

SUR L'INDÉPENDANCE.

QUI foule aux pieds l'orgueil, le luxe & l'abondance,
 Qui vit content de peu, connoît l'indépendance :
 Au dessus de la crainte, au dessus de l'espoir,
 La regle de son cœur est la loi du devoir.
 Juge sans passion, censeur sans amertume,
 Aux fureurs des partis il ne vend point sa plume :
 En prodiguant le fiel & l'encens tour-à-tour,
 Il ne fait point servir & la haine & l'amour.
 Des rayons de la foi son ame pénétrée,
 Aux conseils de l'erreur a fermé toute entrée :
 Trop fier, trop vertueux pour adorer les Grands,
 Il pèse avec sagesse & les noms & les rangs :
 Son esprit éclairé craint qu'on ne le soupçonne
 De confondre à la fois le titre & la personne :
 Et qui veut mériter son culte & ses tributs,
 A la place des noms doit offrir des vertus.
 Né pour l'obéissance & non pour l'esclavage,
 Du temple au pied du trône il porte son hommage,

Et lon
 Il l'en
 Mais
 Couv
 Specta
 Ses ye

Il n'et

Outra
 Il fau
 La ba
 Ne ja
 Ne po
 En re
 Nous

C'e
 Nous
 Ami,
 Souff
 Lorfq
 Où la
 Eclair
 A not

La
 Pa

Et lorsque sa raison s'arme contre la Loi ,
Il l'enchaîne aux Autels & l'immole à la Foi.
Mais ne supposez pas qu'un zèle fanatique
Couvre de ses desseins la marche politique :
Spectateur inconnu dans ce vaste Univers ,
Ses yeux sur les grandeurs sont foiblement ou-
verts :

Il n'est rien dans les Cours qu'il adore ou qu'il
brave ;

Outrager est d'un fou , flatter est d'un esclave.
Il faut bannir l'audace & non la liberté ,
La balance à la main peser la vérité ,
Ne jamais applaudir aux foiblesses des hommes ;
Ne point trop éclairer le néant où nous sommes
En respectant toujours le Pontife & les Rois ,
Nous taire , mais oser faire parler les Loix.

C'est ainsi que soumis au joug de la prudence ,
Nous soutenons les droits de notre indépendance.
Ami , lorsque l'hiver entouré de frimas ,
Souffle du fond du Nord la glace en nos climats ;
Lorsqu'assis sous un toit où les Muses président ,
Où la vérité parle , où les fronts se dérident ;
Eclairés par l'histoire , amusés par les vers ,
A notre tribunal nous citons l'Univers.

La Cour offre à nos yeux de superbes esclaves,
Partie I.

E

Amoureux de leur chaîne , & fiers de leurs en-
traves ;

Qui toujours accablés sous des riens importants,
Perdent leurs plus beaux jours pour saisir des
instants.

Qu'il est doux de les voir dévorés d'amertune ,
Sennuyer par état , & ramper par coutume ;
Tomber servilement aux pieds des favoris ,
Des biens du malheureux mendier les débris ,
Et du vil intérêt ministres & victimes ,
Perdre dans les revers le fruit de tant de crimes !

Heureuse , disons-nous , la douce obscurité ,
Qui des fers de la Cour sauve la probité :
Mais plus heureuse encor la sagesse constante
D'un mortel tout-puissant, que nul appât ne tente ;
Qui semblable à Burrhus , vertueux sans orgueil ,
Évite le danger sur le bord de l'écueil ;
Qui dans les flots bruyants d'une Cour importune ,
Aux pieds de la Justice enchaîne la fortune.

Un esprit libre & sage erre avec sûreté
Dans les cercles divers de la société :
Sévère sans aigreur , & fier sans insolence ;
Vif sans emportement , calme sans indolence ;
Exact observateur de l'usage inconstant ,
Il s'abaisse à propos , se resserre ou s'étend ;

Pour l
Il souf
Tel l'a
Eclairc

Prêt
Plaigr

Ami ,
L'inco
Un Di
Les di
Loin d
Il join

Et pou
Son br
Evitor
Et les

Que

De qu
Prêt à
Attent
Vous i
Asserv

Pour la seule vertu toujours invariable ,
 Il souffre les méchants sans devenir coupable :
 Tel l'astre bienfaisant qui règle les saisons ,
 Eclaire un lac impur sans souiller les rayons.

Prêtons-nous sagement aux miseres humaines ;
 Plaignons l'homme captif sans partager ses chaînes ;

Ami , n'achetons point , aux dépens des vertus ,
 L'inconstante faveur de l'aveugle Plutus.

Un Dieu sage a pesé dans la même balance

Les différents états de l'humaine opulence.

Loin de l'aisance honnête il bannit les remords :

Il joint la peine aux rangs , & les soins aux trésors ;

Et pour nous conserver une ame non commune ,

Son bras de nos foyers écarte la fortune ;

Evitons les erreurs de l'indocilité ,

Et les honteux excès de la crédulité.

Que je vous plains , ô vous , dont l'esprit tributaire ,

De qui veut l'affervir esclave volontaire ,

Prêt à tout soutenir comme à tout renverser

Attend avec respect un ordre pour penser !

Vous intrigants obscurs , ambitieux reptiles ,

Affervis dès l'enfance à des dehors utiles ,

Qui marchez vers le Trône à l'ombre des autels ;
Et ne chantez les Dieux que pour plaire aux
mortels :

Et vous froids complaisants , dont l'ame merce-
naire

Epouse sans remords le vice qui peut plaire ;
Flexibles instruments des passions d'autrui ,
Vivez dans l'esclavage , & mourez dans l'ennui.
J'aime mieux un tilleul que la simple nature
Eleve sur les bords d'une onde toujours pure ,
Qu'un arbusse servile , un lierre tortueux
Qui surmonte en rampant les chênes fastueux.



SUR

J E v

Lieux

Quand

De fes

Je rev

Couro

Arbres

Dont l

Qui tin

Et pou

Tréfor

L'olive

Que j'

(a) C
Pont S



ÉPÎTRE V.

SUR L'AMOUR DE LA PATRIE.

JE vous salue, ô terre, où le ciel m'a fait
naître (a),

Lieux, où le jour pour moi commença de pa-
roître,

Quand l'astre du Berger, brillant d'un feu nou-
veau,

De ses premiers rayons éclaira mon berceau.

Je revois cette plaine où des arbres antiques

Couronnent les dehors de nos maisons rustiques :

Arbres, témoins vivants de la faveur des cieux,

Dont la feuille nourrit ces vers industrieux

Qui tirent de leur sein notre espoir, notre joie,

Et pour nous enrichir s'enferment dans leur soie.

Trésor du laboureur, ornement du berger,

L'olive sous mes yeux s'unit à l'oranger.

Que j'aime à contempler ces montagnes bleuâtres

(a) Cette Epître a été commencée auprès du
Pont Saint-Esprit, en Languedoc.

Qui forment devant moi de longs amphithéâtres,
 Où l'hiver regne encor quand la blonde Cérés,
 De l'or de ses cheveux a couvert nos guérets !
 Qu'il m'est doux de revoir sur des rives fertiles ;
 Le Rhône ouvrir ses bras pour séparer nos îles,
 Et ramassant enfin ses trésors dispersés,
 Blanchir un Pont bâti sur ses flots courroucés ;
 D'admirer au couchant ces vignes renommées,
 Qui courbent en festons leurs grappes parfumées ;
 Tandis que vers le Nord des chênes toujours verds
 Affrontent le tonnerre & bravent les hivers ?
 Je te salue encore , ô ma chere Patrie !
 Mes esprits sont émus ; & mon ame attendrie
 Echappe avec transport au trouble des palais,
 Pour chercher dans ton sein l'innocence & la paix.
 C'est donc sous ces lambris qu'ont vécu mes an-
 cêtres.

Justes pour leurs voisins, fideles à leurs maîtres,
 Ils venoient décorer ces balcons abattus,
 Embellir ces jardins, asyles des vertus,
 Où, sur des bancs de fleurs, sous une treille in-
 culte,

Ils oublioient la Cour & bravoient son tumulte.
 Chaque objet frappe, éveille, & satisfait mes
 sens :

Je reconnois les Dieux au plaisir que je sens.
 Non, l'air n'est point ailleurs si pure, l'onde si claires

Le Sap
 Et l'on
 Lever

[Am

Quels
 Je van
 Qui r
 Cette
 Les tr
 Un L
 Qui c
 Libre
 Il n'e
 Quel
 Sont

Virg
 Pour
 Et le
 Prés

En
 La c
 Nou
 Les

Le Saphir brille moins que le ciel qui m'éclaire ,
Et l'on ne voit qu'ici , dans tout son appareil ,
Lever , luire , monter , & tomber le soleil.

[Amour de nos foyers , quelle est votre puissance ?

Quels lieux sont préférés aux lieux de la naissance ?
Je vante ce beau ciel , ce jour brillant & pur
Qui répand dans les airs , l'or , la pourpre & l'azur ,
Cette douce chaleur qui mûrit , qui colore
Les trésors de Vertumne & les présents de Flore.
Un Lapon vanteroit les glaces , les frimats
Qui chassent loin de lui la fraude & les combats :
Libre , paisible , heureux dans le sein de la terre ,
Il n'entend point gronder les foudres de la guerre.
Quels stériles déserts , quels antres écartés
Sont pour leurs habitants sans grace & sans
beauté ?

Virgile abandonnoit les Fêtes de Capoue ,
Pour rêver sur les bords des marais de Mantoue :
Et les Rois indigents d'Itaque & de Scyros ,
Préféroient leurs rochers aux marbres de Paros.

En vain l'ambition , l'inquiete avarice ,
La curiosité , le volage caprice
Nous font braver cent fois l'inclémence des airs ,
Les dangers de la Terre & le peril des Mers.

Des plus heureux climats , des bords les plus
barbares ,

Rappelés sourdement par la voix de nos Lares ,
Nous portons à leurs pieds ces métaux recherchés,
Qu'au fond du Potosi les Dieux avoient cachés.

Affis tranquillement sous nos foyers antiques ,
Nous trouvons dans le sein de nos Dieux domes-
tiques

Cette douceur , ce calme , objet de nos travaux ,
Que nous cherchions en vain sur la terre & les
eaux.

• Tel est l'heureux effet de l'amour de nous-même:
Utile à l'Univers , quand il n'est point extrême ,
Cet amour trop actif pour être concentré ,
S'échappe de nos cœurs , se répand par degré
Sur nos biens , sur les lieux où nous primes nais-
sance ,

Jusque sur les témoins des jeux de notre enfance.
C'est lui qui nous rend cher le nom de nos aïeux ,
Les destins inconnus de nos derniers neveux ,
Et qui , trop resserré dans la sphere où nous
sommes ,

Embrasse tous les lieux , enchaîne tous les hom-
mes.

L'amour-propre a tissé les différents liens
Qui tiennent enchaînés les divers citoyens :

L'intérêt personnel , auteur de tous les crimes ;
De l'intérêt public établit les maximes.

Oui , lui seul a formé nos plus aimables nœuds.
Nos amis ne sont rien , nous nous aimons en eux.

Vous qui nommez l'amour une étincelle pure ,

Un rayon émané du sein de la nature ,

Détruisez une erreur si chere à vos appas.

Aimeroit-on autrui , si l'on ne s'aimoit pas ?

Ces transports renaissants à l'aspect de vos char-
mes ,

Ces soins mêlés de trouble , & ces perfides lar-
mes

Sont des tributs trompeurs qu'un amant emporté
Offre au Dieu des plaisirs, bien plus qu'à la beauté.

L'amour des Citoyens ne devient légitime

Que par le bien public qui le regle & l'anime.

Malheur aux cœurs d'airain qui tiennent en prison

Un feu né pour s'étendre au gré de la raison ,

Un amour dangereux que l'intérêt allume ,

Qui trop long-temps captif s'irrite & nous con-
sume.

Tels les terribles feux dont brûlent les Titans ,

Comprimés par la terre , enfantent les volcans.

Ainsi vit-on jadis dans Rome & dans Athenes

Le peuple heureux & libre , ou courbé sous les
chaines ,

Selon que l'amour-propre obéissant aux loix ;
De la Patrie en pleurs reconnoissoit la voix.
Ainsi dans tous les temps l'intérêt domestique
A balancé le poids de la cause publique.

Amour de la justice, amour digne de nous ,
Embrasez les mortels , croissez , étendez-vous.
Consumez , renversez ces indignes barrières ,
Ces angles meurtriers qui bordent les frontieres ;
Ces remparts tortueux , & ces globes de fer
Qui vomissent sur nous les flammes de l'enfer.
Faut-il que nos fureurs nous rendent nécessaires
Les glaives que forgea l'audace de nos peres ?
Faut-il toujours attendre , ou craindre des revers,
Et gémir sur le bord de nos tombeaux ouverts ?

O mœurs du siecle d'or ! ô chimeres aimables !
Ne saurons-nous jamais réaliser vos fables ?
Et ne connoîtrons-nous que l'art infructueux
De peindre la vertu sans être vertueux ?





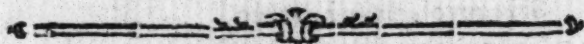
ÉPÎTRE VI.
SUR L'AMBITION
A M. LE D. D E N.

LA Fortune ingrate & trompeuse
M'appelle, un trésor à la main :
L'ambition vaine & flatteuse
De la Cour m'ouvre le chemin.
Crois-tu que mon ame affamée
D'un titre nuisible au repos,
Aime à respirer la fumée
De l'encens que brûlent les sots ?
Crois-tu qu'aveugle je confonde
Le mérite & la dignité,
L'hommage servile du monde
Et le tribut de l'équité ?
Crois-tu que, censeur hypocrite
De la mollesse des mortels,
Je veuille, indolent Sybarite,
M'endormir au pied des autels ?
Non ; tu connois trop ma droiture ,

Coupable par fragilité ,
Mais, ennemi de l'imposture ,
Je ne joins pas l'impïété
Aux foibleſſes de la nature.
Oui , les Dieux m'ont aſſez donné.
Eh ! que m'importe , ſi tu m'aimes ,
De charger de vains diadèmes
Mon front d'olives couronné ?
Le Ciel ne m'a point condamné
A traîner mes jours dans le faſte ,
A languir dans un Palais vaſte.
Plus délicat qu'ambitieux ,
J'aime un bonheur doux & facile :
Le ſuperflu m'eſt inutile ,
Et l'appareil m'eſt odieux.
J'aime les fruits délicieux
Dont nos eſpaliers ſe couronnent :
Voifins de la main & des yeux ,
Ils s'offrent moins qu'ils ne ſe donnent.
Mais je n'irai pas affronter
Un peuple de dragons avides ,
Pour la gloire de diſputer
Les pommes d'or des Heſpérides.
La Santé, le plus grand des biens ,
File tous les jours de ma vie :
Que de mille ſiècles ſuivie
Elle veuille au bonheur des tiens.

Si je revois fleurir encore
Les myrthes de tes jeune ans ;
Si je revois naître l'aurore
Des premiers jours de ton printemps ,
Et , si ma Muse énorgueillie
De marcher de loin sur tes pas ,
Unit l'estime de Delie
Aux suffrages de Maurepas ;
C'en est fait , le globe où nous sommes
Comme un point s'échappe à mes yeux ,
Et plus heureux que tous les hommes ,
J'ai bu dans la coupe des Dieux.





ÉPITRE VII.

À MES DIEUX PÉNATES.

PROTECTEURS de mon toit rustique,
C'est à vous qu'aujourd'hui j'écris.
Vous, qui sous ce foyer antique
Bravez le faste de Paris,
Et la mollesse Asiatique
Des alcoves & des lambris,
Soyez les seuls dépositaires
De mes Vers sérieux ou foux :
Que mes Ouvrages solitaires,
Se dérochant aux yeux vulgaires,
Ne s'éloignent jamais de vous.

J'espérois que l'affreux Borée
Respecteroit nos jeunes fleurs,
Et que l'haleine tempérée
Du Dieu qui prévient les chaleurs,
Rendrait à la terre éplorée
Et ses parfums & ses couleurs.
Mais les Nymphes & leurs compagnes

Cherchent les abris des buissons :
L'hiver descendu des montagnes
Souffle de nouveau ses glaçons ,
Et ravage dans les campagnes
Les prémices de nos moissons.
Rentrans dans notre solitude ,
Puisque l'Aquilon déchaîné
Menace Zéphire étonné
D'une nouvelle servitude :
Rentrans , & qu'une douce étude
Dérive mon front sérieux.
Vous mes Pénates , vous mes Dieux ,
Ecartez ce qu'elle a de rude ;
Et que les Vents séditieux
N'emportent que l'inquiétude ,
Et laissent la paix en ces lieux.
Enfin je vous revois , mes Lares ,
Sous ce foyer étincelant ,
A la rigueur des vents barbares
Opposer un chêne brûlant.
Je suis enfin dans le silence ;
Mon esprit , libre de ses fers ,
Se promene avec nonchalance
Sur les erreurs de l'Univers.
Rien ne m'aigrit , rien ne m'offense ;
Cœurs vicieux , esprits pervers ,
Vils esclaves de l'opulence ,

Je vous condamne sans vengeance;
 Cœurs éprouvés par les revers ,
 Et soutenues par l'innocence ,
 Ma main sans esprit vous encense ;
 Mes yeux sur le mérite ouverts
 Se ferment sur la récompense.
 Sans sortir de mon indolence ,
 Je reconnois tous les travers
 De ce rien qu'on nomme science :
 Je vois que la sombre ignorance
 Obscurcit les pâles éclairs
 De notre foible intelligence.
 Ah ! que ma chere indifférence
 M'offre ici de plaisirs divers !
 Mes Dieux sont les rois que je fers ,
 Ma maîtresse est l'indépendance ,
 Et mon étude l'inconstance.
 O toi , qui dans le sein des mers
 Avec l'Amour as pris naissance ,
 Déesse , répands dans mes vers
 Ce tour , cette noble cadence ,
 Et cette molle négligence
 Dont tu fais embellir tes airs.
 Amant de la simple nature ,
 Je suis les traces de ses pas.
 Sa main , aussi libre que sûre ,
 Néglige les loix du compas ;

Et

Partie I

A
 Et la
 Est u
 Qua
 Sans
 Con
 Une
 Et jo
 Le fo

In
 Vous
 Verse
 Un fe
 Et qu
 Mêlé
 Au ba
 Mais
 N'occ
 Que t
 Imite
 Le vo
 Et qu
 S'il e
 Favor
 Gran
 Pour
 Réun

Et la plus légère parure
Est un voile pour ses appas.
Quand la verrai-je sans emblème ,
Sans fard , sans éclat emprunté
Conserver dans la pudeur même
Une piquante nudité ,
Et joindre à la langueur que j'aime
Le fouris de la volupté ?

Inspirez-moi , divins Pénates ;
Vous-même guidez mes travaux :
Versez sur ces rimes ingrates
Un feu vainqueur de mes rivaux ;
Et que mes chants toujours nouveaux
Mêlent la raison des Socrates
Au badinage des Saphos.
Mais qu'une sagesse stérile
N'occupe jamais mes loisirs :
Que toujours ma Muse fertile
Imite en variant son style ,
Le vol inconstant des Zéphirs ;
Et qu'elle abandonne l'utile ,
S'il est séparé des plaisirs.
Favorable à ce beau délire ,
Grand Rousseau , vole à mon secours :
Pour remplir ce qu'un Dieu m'inspire
Réunis en ce jour la lyre

Et le luth badin des Amours :
Soutiens-moi , prête-moi tes ailes ;
Guide mon vol audacieux
Jusqu'à ces voûtes éternelles ,
Où l'astre qui parcourt les cieux ,
Darde ses flammes immortelles
Sur les ténèbres de ces lieux.
Je lis , j'admire tes ouvrages ;
L'esprit de l'Etre créateur
Semble verser sur tes images
Toute sa force & sa grandeur.
Mais ne crois pas que vil flatteur
Je déshonore mes suffrages
En mendiant ceux de l'auteur.
Vous le savez , Dieux domestiques ,
Mon style n'est point infesté
Par le fiel amer des critiques ,
Ni par le nectar apprêté
Des longs & froids panégyriques.
Sous les yeux de la vérité ,
J'adresse aux princes des Lyriques
Cet éloge que m'ont dicté
Le goût , l'estime & l'équité.

Rousseau , conduit par Polymnie ,
Fit passer dans nos vers François ,
Ces sons nombreux , cette harmonie

Qui donne la vie & la voix
 Aux airs qu'enfante le génie :
 Lui seul avec sévérité ,
 Sous les contraintes de la rime ,
 Fit naître l'ordre & la clarté ;
 Et par le concours unanime
 D'une heureuse fécondité
 Unie aux travaux de la lime
 Sa Muse avec rapidité
 S'élevant jusques au sublime ,
 Vola vers l'immortalité.

Que la Renommée & l'Histoire
 Gravent à jamais sur l'airain
 Cet Hymne digne de mémoire ,
 Où Rousseau , la flamme à la main ,
 Chasse du temple de la Gloire
 Les destructeurs du genre humain ,
 Et sous les yeux de la Victoire
 Ebranle leur trône incertain.

Tels sont les accents de sa lyre.
 Mais quel feu , quels nouveaux attraits ,
 Lorsque Bacchus & la Satire ,
 Dans un vin pétillant & frais ,
 Trempent la pointe de ses traits !
 En vain , de sa gloire ennemie ,
 F ij

La haine répand en tout lieu
Que sa Muse enfin avilie
N'est plus cette Muse chérie
De Duffé, la Fare & Chaulieu ;
Malgré les arrêts de l'envie ,
S'il revenoit dans sa Patrie ,
Il en feroit encor le Dieu.
Les travaux de notre jeune âge
Sont toujours les plus éclatants :
Les graces , qui font leur partage ,
Les sauvent des rides du temps.
Moins la rose compte d'instants ,
Plus elle s'assure l'hommage
Des autres filles du Printemps.
Réponds-moi , célèbre Voltaire ,
Qu'est devenu ce coloris ,
Ce nombre , ce beau caractère
Qui marquoit tes premiers écrits ;
Quand ta plume vive & légère
Peignoit la joie enfant des ris ,
Le vin saillant dans la fougere ,
Les regards malins de Cypris ,
Et tous les secrets de Cythere ?
Alors , de l'héroïque épris ,
Tu célébrois la violence
Des seize tyrans de Paris ,
Et la généreuse clemence

Du plus vaillant de nos Henris,
Alors la sublime éloquence
Te pénétrait de ses chaleurs ;
Les graces & la véhémence
Se marioient dans tes couleurs ;
Et par une heureuse inconstance ,
De ton esprit , en abondance ,
Sortoient des foudres & des fleurs.
Mais cette chaleur éclairée ,
Qui se répandoit sur tes Vers ,
Par tes grands travaux modérée ,
Semble enfin s'être évaporée
Comme un nuage dans les airs.

Tandis que ma Muse volage ,
Par un aimable égarement ,
S'arrête où le plaisir l'engage ,
Et donne tout au sentiment ,
L'ombre descend , le jour s'efface :
Le char du soleil qui s'enfuit :
Se joue en vain sur la surface
De l'onde qui le reproduit :
L'heure impatiente le suit ,
Vole , le presse , & dans sa place
Fait succéder l'obscur Nuit.
Que dans ma retraite , éclairée
Par la présence & le concours

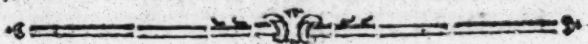
Des Dieux enfans de Cythérée ,
Les plaisirs exilés des cours ,
Du vin de cette urne sacrée
S'enivrent avec les Amours.
Que mon toit soit impénétrable
Aux craintes , aux remords vengeurs
Et qu'un repos inaltérable
Dans cet asyle favorable
Endorme les foudris rongeurs.

Sur ces demeures solitaires ,
Veillez , ô mes Dieux tutélaires.
Déjà Morphée au teint vermeil
Abaisse ses ailes légères ,
D'où la mollesse & le sommeil
Vont descendre sur mes paupieres.
Puissé-je , après deux nuits entières ,
N'être encor qu'au premier réveil ,
Et voir dans tout son appareil
L'Aurore entr'ouvrant les barrières
Du temple brillant du Soleil !

Vous , dont la main m'est toujours chere ,
Vous , mes amis dès le berceau ,
Si l'enfant qui porte un flambeau
Venoit m'annoncer que Glycere
Favorise un amant nouveau ,

Mes Dieux , déchirez son bandeau ,
Et repoussez le téméraire.
Mais , si plus sensible à mes vœux ,
Il vous apprend que cette belle ,
Moins aimable encore que fidelle ,
Brûle pour moi des mêmes feux ,
Alors d'une offrande éternelle
Flattez cet enfant dangereux ;
Et qu'une fleur toute nouvelle
Orne à l'instant ses beaux cheveux.





ÉPITRE VIII.

A M. DUCLOS.

TU fais que d'un peu de bêtise
 Le bon vieux temps est accusé ;
 Mais dans ce siècle plus rusé ,
 J'ai grand regret à la franchise
 De l'âge d'or si méprisé.
 J'ai grand regret à l'innocence
 De l'homme qui marchoit tout nu.
 Le plaisir au front ingénu ,
 Sans voile étoit sans indécence ,
 Moins défini , mais mieux connu.
 L'Amour avoit plus de puissance ,
 Quand les Bergers étoient des Rois :
 On ne vit pas souvent , je crois ,
 Des Patriarches Petits-Mâtres :
 L'amour qu'on fait au pied des hêtres
 Ne fait pas vanter ses exploits.
 Sans art ainsi que sans mystère ,
 On l'aimoit parce qu'on s'aimoit :
 C'étoit le goût seul qui formoit
 La chaîne éternelle & légère ,

La

Q
 L
 S
 C
 E
 D
 L
 E
 N
 Q
 D
 U
 O
 V
 O
 V
 N
 N
 L
 N
 P
 L
 M
 E
 L
 N
 L
 Par

Qui si librement retenoit
Le berger près de sa bergere.
Sous un toit couvert de fougere
Chacun sur le soir revenoit ,
Et le travail entretenoit
Du plaisir l'ardeur passagere.
L'Amour complaisant à nos yeux ,
Entouré de traits & flammes ,
N'étoit du temps de nos aïeux
Que le besoin délicieux
De rapprocher toutes les ames.
Une fontaine , un verd gazon ,
Ombragés par un chêne antique,
Voilà la petite maison
Où l'amour , en habit rustique,
Venoit passer chaque saison.
Notre jargon métaphysique
N'étoit pas encore inventé.
Le sentiment qu'on alambique
N'a guere de solidité :
Par un seul mot l'amour s'explique ,
L'art du cœur est la vérité.
Mais lorsque le faste des villes
Eut changé les mœurs des bergers ,
L'amour s'éloigna des vergers :
Ne trouvant que des cœurs serviles
L'intérêt , la soif des grandeurs

Partie I, G

Formerent les nœuds des familles.
L'honneur , ce fier tyran des filles ,
Les força de rendre leurs cœurs.
Les perfides & les cruelles
Virent le jour au même instant :
La loi d'être toujours constant
Donna naissance aux infidelles.
Il fut défendu de charmer :
Les plaisirs devinrent des crimes :
L'amour se traita par maximes :
L'esprit enseigna l'art d'aimer.
On donna le nom de victoire
An seul triomphe du bonheur ,
Et l'amant , surnommé vainqueur ,
Céda le plaisir pour la gloire :
L'amour ne fut plus dans le cœur ,
Dès qu'on écrivit son histoire :
Ainsi le vieil âge changea.

La vertu faisoit la noblesse :
Le second âge l'échangea
Contre un vernis de politesse :
Pour moi , je crois qu'il dérogea :
Tel fut le siecle de Thésée ,
Du fils d'Alcmene & de Jason :
Dès le moment , la trahison
Fut pour jamais autorisée ;
Mais le siecle peu raffiné

N'avoit pas encor vu paroître
Un être insolent & borné,
Que l'on appelle Petit-Maitre.
Le premier fat de l'Univers
Fut le fils du roi de Pergame ;
Cet insensé passa les mers
Pour aller séduire une femme.
Lamour moins que la vanité
Le rendit amant de la belle ;
Car sans le bruit de sa beauté,
Il n'eut point soupiré pour elle.
Un autre se fut contenté
De trahir l'hospitalité,
En possédant cette infidelle :
Mais le rival de Ménélas,
Plutôt que de vouloir la rendre,
Fit armer deux cent mille bras,
Et réduire sa ville en cendre :
Et Pâris est le fondateur
De cet ville singulière,
Que nous voyons digne héritière
Du nom de son premier auteur.
Peuple ingrat, perfide & frivole,
Faut-il que d'un sexe charmant
Tu fôis le tyran & l'idole ?
Faut-il que ton orgueil immole
Le devoir & le sentiment

Quoi ! cette maîtresse adorée,
Qui sacrifie à ton bonheur
Sa beauté, sa vie & l'honneur,
Par toi sans cesse déchirée,
Va donc mourir désespérée
Du don qu'elle fit de son cœur ?
On peut sans crime être volage ;
C'est la faute de nos desirs :
Mais à l'objet de nos soupirs
Le cœur doit toujours son hommage.
Quel est l'ingrat ou le sauvage
Qui peut oublier les plaisirs ?
D'un sexe digne qu'on l'adore,
N'exagérons pas les travers :
Sans lui l'homme seroit encore
Farouche au milieu des déserts.
Oui, les femmes qu'on déshonore,
Même en voulant porter leurs fers,
Sont les fleurs qu'Amour fit éclore
Dans le jardin de l'Univers.
Fidèle ami, censeur utile,
N'examine dans mes écrits,
Ni l'ordonnance, ni le style :
Le sentiment en fait le prix.
Ton esprit brillant & fertile
A le droit d'être difficile ;
Mais c'est pour ton cœur que j'écris ;

EPITRE IX.

A M. LE COMTE
DE FORCALQUIER

Vous voulez donc que je reprenne
Un luth que j'avois démonté ;
Qu'après avoir brisé ma chaîne ,
Je perde encor ma liberté.
De la nature enfant gâté ,
J'écrivois autrefois sans peine
Des vers pleins de facilité.
Ma Muse avec rapidité
Voloit toujours sans perdre haleine
Au temple de la Volupté ;
Mais j'ai laissé tarir ma veine
Dans le sein de l'oïfiveté.

Les vers sont enfants de l'ivresse ;
Si vous rimez soyez heureux ;
Il faut , pour peindre la tendresse ,
N'écrire des vers amoureux

Que sous les yeux de sa maîtresse ;
Aimez , si vous chantez l'amour.
Pourquoi les faiseurs de ballades
Qui jadis inondoient la Cour ,
De madrigaux , de chansons fades ,
Et qui méditoient nuit & jour
Leur impromptus & leurs boutades ?
Pourquoi tous ces auteurs glacés ,
Au dernier rang sont-ils placés ?
C'est que leur espoir vouloit peindre
Ce que leur cœur ne sentoît pas.
Le tendre amour qu'ils osoient feindre ,
Ne vouloit jamais dans leurs bras.
Pour tracer sa brillante image ,
Toujours tendre & souvent volage ,
Aimez , changez avec ce Dieu ;
Volez où sa voix vous appelle ;
Soyez galant comme Chaulieu ,
Et libertin comme Chapelles :
Sur-tout possédez l'heureux art
De peindre tout avec décence.
Ovide & le gentil Bernard
Alarment un peu l'innocence.
Soyez moins libre qu'ingénu :
On peut avec un art extrême
Offrir à la sagesse même
L'Amour qui rougit d'être nu.

Si vous avez la voix légère
De la maîtresse de Phaon ,
Ne quittez point Anacréon
Pour imiter le grand Homere :
En voulaut copier Milton ,
J'avois déjà perdu le ton
De l'heureux amant de Glycere.
Les vers , dans ma jeune saison ,
N'étoient pour moi qu'un badinage :
Ils me coûterent davantage ,
Quand j'écrivis pour la raison.
Qu'il est dangereux d'être sage !
Moins prodigue de ses trésors ,
Je sens enfin que la Nature
Les verse avec plus de mesure ,
Et répond mal à mes transports.
Quelquefois la Philosophie
Vient s'armer contre l'art des vers ,
Pour plaire à ce triste univers ,
Il faut qu'un Auteur sacrifie
Les jours du printemps de la vie ,
Qui sont & si courts & si chers.
Le plaisir , d'une aile légère ,
Fuit en nous perçant de ses traits ;
Mais la gloire aussi passagere
A-t-elle les mêmes attraits ?
Cher Comte , eh , quoi ! la renommée

Vaut-elle un soupir , un regard ,
Que laisse comme par hasard
Echapper une amante aimée ?
Vaut-elle les faciles riens
Dont on nourrit l'orgueil des belles ;
Et ces charmantes bagatelles
Que dans leurs tendres entretiens ,
Se montrent deux amis fideles ?
La renommée , en vérité ,
Malgré son brillant étalage ,
Mérite bien peu notre hommage,
Je permets à la vanité
D'adorer sa trompeuse image :
L'erreur est toujours le partage
D'un esprit faux & limité ;
Mais le bon sens est révolté
Qu'elle soit l'idole du sage ,
Et l'écueil de la probité.
Ces foux qu'on appelle grands hommes ,
Se consument en vains regrets ;
Mais le bonheur est toujours près
Du théâtre obscur où nous sommes.
Nous sentons le prix d'un beau jour :
C'est pour nous que brille l'aurore :
Pour nous les fleurs semblent encore
S'ouvrir au souffle de l'amour.
Le spectacle de la Nature ,

Qui renaît toujours à nos yeux ,
N'offre qu'une foible peinture
Aux regards des ambitieux :
Plus sa beauté se renouvelle ,
Plus nos yeux deviennent perçants :
Les plaisirs nous donnent des sens ,
Qui rendent la terre plus belle.
Que les ambitieux mortels
Etendent leur gloire féconde ;
Qu'à des hommages éternels
Ils condamnent la terre & l'onde :
L'amitié pour nous est le monde ,
Dans son temple sont nos autels.

Tout ici n'est que rêverie :
Je le fais ; mais des vains honneurs
Mon ame dès long-temps guérie ,
Choisit de plus douces erreurs :
Mes biens , mes trésors sont les fleurs ,
Et mes jardins une prairie.

J'aime mieux penser avec vous ,
Dont l'esprit , facile & si doux ,
S'étend , s'élève & se marie
A tous les temps , à tous les goûts.
Rempli du plus charmant délire ,
J'aime mieux jouir des appas

De votre amitié qui m'inspire ,
Que de cadencer sur ma lyre
Ces vers coulants & délicats ,
Qu'il est si mal-aisé d'écrire ,
Et dont on fait si peu de cas.
Cependant ma Muse s'engage
A remplir vos heureux loisirs.
Qui fait , au printemps de son âge ,
Souffrir les maux avec courage ,
A bien des droits sur les plaisirs.
J'ai peine à retrouver les traces
Des Muses dont j'ai fait la cour ,
Loin de moi s'envole l'amour ;
Mais je vois près de vous les Graces :
Elles m'instruiront à leur tour.



EPITRE X.
SUR LA PARESSE,

A M. D E * * *

CENSEUR de ma chere paresse,
Pourquoi viens-tu me réveiller,
Au sein de l'aimable mollesse
Où j'aime tant à sommeiller ?
Laisse-moi philosophe austere,
Goûter voluptueusement
Le doux plaisir de ne rien faire,
Et de penser tranquillement.
Sur l'Hélicon tu me rappelles ;
Mais ta Muse en vain me promet
Le secours constant de ses ailes
Pour m'élever à son sommet.
Mon esprit , amoureux des chaines
Que lui présente le repos ,
Frémit des veilles & des peines
Qui suivent le Dieu de Délos.
Veux-tu qu'héritier de la plume

Des Malherbes , des Despréaux ;
Dans mes vers pompeux je rallume
Le feu qui sort de leurs pinceaux ?
Ce n'est point à l'humble colombe
A suivre l'aigle dans les cieux.
Sous les grands travaux je succombe :
Les jeux & les ris sont mes Dieux.
Peut-être d'une voix légère ,
Entre l'amour & les buveurs ,
J'aurois pu vanter à Glycere
Et mes larcins & ses faveurs ;
Mais la Suze , la Sabliere ,
Ont cueilli les plus belles fleurs ,
Et n'ont laissé dans leur carriere ,
Que des Narcisses sans couleurs.
Pour éterniser sa mémoire ,
On perd les moments les plus doux :
Pourquoi chercher si loin la gloire ?
Le plaisir est si près de nous !
Dites-moi , Manes des Corneilles ,
Vous , qui par des vers immortels ,
Des Dieux égalez les merveilles ,
Et leur disputez les autels ;
Cette couronne toujours verte ,
Qui pare vos fronts triomphants ,
Vous venge-t-elle de la perte
De vos amours , de vos beaux ans ?

Non , vos chants , triste Melpomene ,
Ne troubleront point mes loifirs :
La gloire vaut-elle la peine
Que j'abandonne les plaisirs ?
Ce n'est pas que , froid Quiétifte ,
Mes yeux fermés par le repos
Languissent dans une nuit triste ,
Qui n'a pour fleurs que des pavots ?
Occupé de rians mensonges ,
L'amour interrompt mon sommeil ;
Je passe de songes en songes ,
Du repos je vole au réveil.
Quelquefois pour Eléonore ,
Oubliant son oisiveté ,
Ma jeune Muse touche encore
Un luth que l'amour a monté ;
Mais elle abandonne la lyre ,
Dès qu'elle est prête à se laisser ;
Car enfin , que sert-il d'écrire ?
N'est-ce pas assez de penser ?



ÉPITRE XI.
SUR L'HIVER,

A M. D E***

DE l'Urne céleste
Le Signe funeste
Domine sur nous,
Et sous lui commence
L'humide influence
De l'Ourse en courroux,
L'onde suspendue
Sur les monts voisins,
Est dans nos bassins
En vain attendue.
Ces bois, ces ruisseaux
N'ont rien qui m'amuse :
La froide Aréthuse
Fuit dans les roseaux :
C'est en vain qu'Alphée
Mêle avec ses eaux
Son onde échauffée.

SUR L'HIVER.

31

Telle est des saisons
La marche éternelle,
Des fleurs, des moissons,
Des fruits, des glaçons :
Ce tribut fidele,
Qui se renouvelle
Avec nos desirs,
En changeant nos plaines ;
Fait tantôt nos haines,
Tantôt nos plaisirs.
Cédant nos campagnes
Aux tyrans des airs,
Flore & ses compagnes
Ont fui ces déserts.
Son sein outragé
Gémit ombragé
D'un voile funeste,
Et la Nymphé en pleurs
Doit être modeste
Jusqu'au temps des fleurs.
Quand d'un vol agile
L'amour & les jeux
Passent dans la ville,
J'y passe avec eux.
Sur la double scene
Suivant Melpomene
Et les jeux nouveaux,

J'entends le Parterre
Marquer les défauts
En juge sévère.
Là , sans affecter
Les dédains critiques ,
Je laisse avorter
Les brigues publiques.
Du beau seul épris ,
Envie ou mépris
Jamais ne m'enflamme :
Seulement dans l'ame ,
J'approuve ou je blâme ,
Je bâille ou je ris.
Dans nos folles veilles ,
J'irois de mes airs
Frapper vos oreilles ?
Après nos concerts ,
L'ivresse au délire
Pourra succéder :
Sous un double empire
Je fais accorder
Le thyrsè & la lyre ;
J'y crois voir Thémire ,
Le verre à la main
Chanter son refrain ,
Folâtrer & rire.
Quel fort plus heureux !

Buveur

Parti

Buveur amoureux ,
Sans soins : sans attente ,
Je n'ai qu'à saisir ,
Un riant loisir ;
Pour l'heure présente
Toujours un plaisir ,
Pour l'heure suivante
Toujours un desir.

Qu'à son gré la Parque
Hâte les instants ,
Les compte & les marque
Aux fastes des ans.
Je l'attends sans crainte :
Par sa rude atteinte
Je serai vaincu ,
Mais j'aurai vécu ,
Sans date ni titre ,
Dormant à demi ,
Ici ton ami
Fini son Epître.



ÉPITRE XII. *AUX GRÂCES.*

Vous , qui parez tous les âges ,
Tous les talents , tous les esprits ;
Vous , dont le temple est à Paris ,
Et quelque fois dans les villages ;
Vous , que les plaisirs & les ris
Suivent en secret chez les sages ;
GRACES , c'est à vous que j'écris.
Fugitives ou solitaires ,
La foule des esprits vulgaires
Vous cherche sans cesse & vous fuit.
Aussi simples que les bergeres ,
Le goût vous fixe & vous conduit.
Indifférentes & légères ,
Vous échappez à qui vous fuit.
Venez dans mon humble réduit ,
Vous n'y ferez point étrangères :
Rien ne peut y blesser vos yeux.
Votre frere est le seul des Dieux ,

Dont vous verrez chez moi l'image:
Dans son carquois brille un seul trait ,
Et dans sa main est le portrait
De celle qui fut votre ouvrage.
Venez donc , sœurs du tendre amour ,
Eclairer ma retraite obscure ;
Venez ensemble , ou tour-à-tour ,
Et du pinceau de la nature
Achevez l'heureuse peinture
Que je vous consacre en ce jour.
Vos bienfaits , charmantes Déeses ,
Sont prodigués dès le berceau ,
Et jusques au bord du tombeau
Vous vous conservez vos richesses.
Vous élevez sur vos genoux
Ces enfants si vifs & si doux ,
Dont le front innocent déploie
La candeur qu'il tiennent de vous ,
Et tous les rayons de la joie.
Vous aimez à vivre avec eux ,
Vous vous jouez dans leurs cheveux
Pour en parer la négligence.
Compagnes de l'aimable enfance ,
Vous présidez à tous ses jeux ,
Et de cet âge trop heureux
Vous faites aimer l'ignorance.
L'amour , le plaisir , la beauté ,

Ces trois enfans de la jeunesse ,
N'ont qu'un empire limité ,
Si vous ne les suivez sans cesse.
L'Amour , à travers son bandeau ;
Voit tous les défauts qu'il nous cache ,
Rien à ses yeux n'est toujours beau ;
Et quand de vos bras il s'arrache
Pour chercher un objet nouveau ,
Vos mains ralument son flambeau ,
Et ferment le nœud qui l'attache.
Bien plus facile à dégoûter ,
Moins délicat & plus volage ,
Le plaisir se laisse emporter
Sur l'aile agile du bel âge ;
Il dévore sur son passage
Tous les instans sans les compter :
Vous seules lui faites goûter
Le besoin qu'il a d'être sage.
Par-tout où brille votre image ,
Le goût le force à s'arrêter ,
Et la constance est votre ouvrage :
Sans vous que seroit la beauté ?
C'est par les graces qu'elle attire ;
C'est vous qui la faites sourire ;
Vous tempérez l'austérité
Et la rigueur de son empire.
Sans votre charme si vanté ,

Qu'on sent & qu'on ne peut décrire ,
Sa froide régularité
Nuiroit a la vivacité
Des desirs ardents qu'elle inspire.
Le Dieu d'Amour n'est qu'un enfant ,
Il craint la fierré de ses Belles
Qui foulent d'un pied triomphant
Les fleurs qui naissent autour d'ellès.
Par vous l'amant ose espérer
De saisir l'instant favorable :
C'est vous qui rendez adorable
L'objet qu'on craignoit d'adorer.
Qu'il est doux de trouver aimable
Ce qu'on est contraint d'admirer !
Les Belles qui suivent vos traces
Nous ramencent à leurs genoux
Junon , après mille disgraces ,
Après mille transports jaloux
Enchaîne son volage époux
Avec la ceinture des Graces.
L'air , la démarche , tous les traits ,
L'esprit , le cœur , le caractère
Ont emprunté de vos attraits
Le talent varié de plaire.
La Nympe qui craint un regard ,
Et qui pourtant en est émue ;
La Naïade qui par hasard

Nous l'aïsse entrevoir qu'elle est nue ;
La Vendengeuse qui sourit
Au jeune Sylvain qu'elle enivre ,
Et lui fait sentir que pour vivre
L'enjouement vaut mieux que l'esprit ;
De l'amour , victime rebelle ,
La Boudeuse qui dans un coin
Semble fuir l'Amant quelle appelle ,
Qui , plus sensible que cruelle ,
Gémit de sentir le besoin
De le laisser approcher d'elle ;
La Rêveuse , dont la langueur
La rend encore plus touchante ,
Qui se plaint d'un mal qui l'enchanté ,
Dont le remede est dans son cœur ;
La Coquette qui nous attire
Quand nous croyons la dédaigner ,
Et qui (pour sûrement régner)
Semble renoncer à l'empire ;
L'Amante , qui , dans son ardeur ,
A de l'amour sans indecence ,
Et qui fait à chaque faveur
Faire revivre l'innocence ;
La beauté , dont les yeux charmants
Donnent les desirs sans ivresse ,
Qui , sans refroidir ses amants ,
Leur fait adorer sa sagesse ,

La finesse sans fausseté :
La sagesse sans pruderie ,
L'enjouement sans étourderie ,
Enfin la douce volupté
Et la touchante rêverie ,
Un geste , un sourire , un regard ,
Ce qui plaît sans peine & sans art ,
Sans exès , sans airs , sans grimaces ,
Sans gêne , & comme par hasard ,
Est l'ouvrage charmant des Graces.

Cessez donc de vous alarmer ,
Vous à qui la nature avare
Accorda le bienfait d'aimer ,
Et refusa le don plus rare ,
Le don plus heureux de charmer.
De l'Amour touchante victime ,
O vous qu'il blesse & fuit toujours ,
Les graces offrent leurs secours
Aux cœurs malheureux qu'il opprime
Allez encenser les autels
De ces charmantes immortelles :
A votre retour les mortels
Vous compteront parmi les belles ,
Et les amours les plus cruelles
Vous serviront souvent mieux qu'elles.
On s'accoutume à la laideur ,

L'esprit nous la rend supportable :
Les Graces suivent tous les âges ;
Elles réparent l'eurs outrages ,
Et sement les fleurs du printemps
Sur l'hiver paisible des sages.
Ainsi le vieux Anacréon
Orna sa brillante vieillesse
Des Graces que dans sa jeunesse
Chantoit l'amante de Phaon.
De leurs célèbres bagatelles
Le monde encore est occupé.
La Mort de l'ombre de ses ailes ,
N'a point encore enveloppé
Leurs chanfonnettes immortelles.
Le seul esprit & les talents
N'éternisent pas nos merveilles :
L'oubli , qui nous suit à pas lents ,
Fait périr le fruit de nos veilles.
Rien ne dure que ce qui plaît ,
L'utile doit être agréable ;
Un Auteur n'est jamais parfait
Quand il néglige d'être aimable.

Martyrs illustres de Clio ,
Vous , dont la plume infatigable
Nous enrichit & nous accable ,
Voyez de vos in-folio

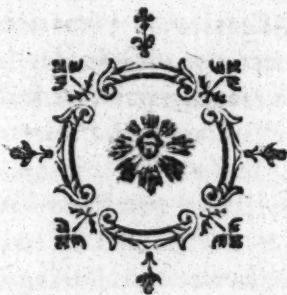
Quel

Pa

Quel est le sort inévitable :
Dans l'abyme immense du temps
Tombent ces recueils importants
D'historiens , de politiques ,
D'interpretes & de critiques ,
Qui tous au mépris du bon sens ,
Avec les livres Germaniques ,
Se perdent dans la nuit des ans.
La mort dévore avec furie
Les grands monuments d'ici-bas ;
Mais le plaisir , qui ne meurt pas ,
Abandonne à sa barbarie
Les annales des Potentats ,
Et tout bon livre qui l'ennuie ,
Pour sauver & rendre à la vie
L'heureux Chantre de Ménélas
Et le tendre Amant de Lesbie.
La mort n'épargna dans Varron
Que le titre de savant homme :
Mais les graces de Cicéron
Tirerent des cendres de Rome
Et ses ouvrages & son nom.
Je ne fais par quelle aventure
Quelques ouvrages de pédant
Ont put percer la nuit obscure
Où tombe tout livre excédant :
Mais je fais bien , en attendant ,
Partie I.

Que c'est toujours contre nature
Qu'arrive un pareil accident.
Les Graces seules embellissent
Nos esprits ainsi que nos corps ;
Et nos talents sont des ressorts
Que leurs mains légères polissent.
Les Graces entourent de fleurs
Le sage compas d'Uranie ,
Donnent le charme des couleurs
Au pinceau brillant du Génie ,
Enseignent la route des cœurs
A la touchante mélodie ,
Et prêtent des charmes aux pleurs
Que fait verser la Tragédie.
Malheur à tout esprit grossier ,
A l'ame de bronze & d'acier
Qui les méprise & les ignore !
Le cœur , qui les sent , les adore ;
Et peut seul les apprécier.
Mais vous , filles de la nature ,
Qui fîtes l'amour des mortels ,
Ne souffrez pas qu'on défigure
Vos ouvrages sur vos autels.
Paroissez aux yeux des impies ,
Qui , sans craindre votre courroux ,
Nous offrent de froides copies ,
Qu'ils nous font adorer pour vous.

Venez dissiper l'imposture ;
Daignez reparoître au grand jour :
Nous apprendrons votre retour ,
Et par le cri de la nature ,
Et par les transports de l'Amour.



 ÉPITRE XIII.

A M. DE FONTENELLE.

ON vit heureux quand on est sage
 C'est du sein des tranquilles nuits
 Que naissent les jours sans nuage :
 En moissonnant trop tôt les roses du bel âge
 On n'en recueille point les fruits.
 Ce Soleil brillant dans l'Aurore ,
 Qui consume les fleurs de la jeune saison ,
 Le plaisir , n'est pour la raison
 Qu'un Astre bienfaisant qui féconde & colore ,
 Et qui d'un voile d'or embellit l'horizon :
 Remede pour le Sage , il devient un poison
 Pour les cœurs que son feu dévore.
 Tes jours comblés d'honneurs & tissés de plaisirs,
 Tes beaux jours , sage Fontenelle ,
 Semés d'heureux travaux & de rians loisirs ,
 Dont au gré de nos vœux le fil se renouvelle ,
 Consacrent à jamais la raison éternelle
 Qui dirigea tes pas & régla tes desirs.
 On vit un céleste Génie

T'apport
 La plum
 La Gloir
 Mais la t
 Les mar
 Leu
 La glo r
 Et l
 Sans jou
 S'im
 D'un tra
 Laisser ,
 O chime
 En s'écla
 Mériter
 Enlever
 Qu'empo
 Desirer
 Enrichir
 Mépriser
 Désarme
 Tel est l
 Il fa
 S'approc
 Travaill
 Exercer
 Plus la v

T'apporter tour-à-tour le compas d'Uranie ,
 La plume de Clio , la lyre des Amours.
 La Gloire répandit ses rayons sur ta vie ;
 Mais la seule raison en étendit le cours.
 Les martyrs de l'orgueil prodignent sans réserve

Leurs jours pour saisir des moments :
 La gloire sur ses pas fait périr ses amants ,
 Et la Sagesse les conserve.
 Sans jouir du présent , vivre pour l'avenir ,
 S'immoler aux races futures ,

D'un travail épineux endurer les tortures ,
 Laisser , quand on n'est plus , un foible souvenir ,
 O chimere d'orgueil ! ô méprisable idole !
 En s'éclairant soi-même , éclairer l'Univers ,
 Mériter un grand nom , sentir qu'il est frivole ,
 Enlever sans effort ces lauriers toujours verts
 Qu'emporte loin de nous la gloire qui s'envole ;
 Desirer d'être grand , sans cesser d'être heureux ;
 Enrichir son esprit en prolongeant sa vie ,
 Mépriser la faveur & consoler l'envie ,
 Désarmer ses rivaux , régner sur ses neveux ,
 Tel est l'objet du sage , & telle est ton histoire.

Il faut , pour être mon Héros ,
 S'approcher lentement du Temple de Mémoire ,
 Travailler sans relâche en faveur du repos ,
 Exercer , conserver les ressorts de son ame.
 Plus la vie est tranquille , & plus sa foible trame

Echappe au ciseau d'Atropos.

Nos passions sont nos furies :

Elles veillent sans cesse , & leurs cris renaissans

Viennent rompre le cours des douces rêveries ,

Et l'équilibre de nos sens.

Qui fait les maîtriser est le Dieu d'Epidaure.

Oui , la Sagesse aimable est sœur de la Santé :

Elle seule connoît le secret qu'on ignore

D'assurer l'immortalité.

Qu'un autre exalte le courage

D'Achille mort dans son printemps :

Il faut plus de vertus pour vivre plus long-temps ;

Et le Nestor des Grecs fut encor le plus sage.



POE

S

HEU

Où la fo

Où la v

Marche

Tout pr

Où se f

Les cœ

Et touj

Théatr

Le poi

Il n'est

Homme

Les C

Contr



POESIES DIVERSES.



S U R L A C O U R.

HEUREUX qui n'a point vu le dangereux séjour
 Où la fortune éveille & la haine & l'amour ;
 Où la vertu modeste , & toujours poursuivie ,
 Marche au milieu des cris qu'elle arrache à l'en-
 vie !

Tout présente en ce lieu l'étendard de la paix :
 Où se forge la foudre , il ne tonne jamais :
 Les cœurs y font émus , mais les fronts y font
 calmes ,

Et toujours les cyprès s'y cachent sous les palmes,
 Théâtre de la ruse & du déguisement ,
 Le poison de la haine y coule fourdement.
 Il n'est point à la Cour de pardon pour l'offense.
 Hommes dans leurs arrêts , & dieux dans leur
 vengeance ,

Les Courtisans cruels restent toujours armés
 Contre des ennemis que la haine a nommés.

Par-tout j'y vois errer la sombre jalousie ,
 Qui , cachant le poigard dont elle s'est faisie ,
 Imprime sur son front les traits de l'amitié ,
 Appelle sur ses pas l'amour & la pitié ,
 Redouble les serments , s'abandonne aux alarmes ,
 Et prépare son fiel , en répandant des larmes .
 La fureur dans le cœur , & la paix dans les yeux ,
 Même en les invoquant , elle trahit les Dieux :
 Elle attaque à la fois le nom & la fortune ;
 La gloire l'éblouit , la grandeur l'importune .
 Fuyez de cet aspic les yeux étincelants :
 Il vous perdra , mortels , s'il connoît vos talents .



SUR LA SUPERSTITION.

DE la crédule erreur , ce tyran du vulgaire ,
 Naquit un monstre affreux , que le faux zele éclaire ,
 Qui respecté du peuple , & redouté des Grands ,
 Sur ce vaste Univers traîne ses pas errants .
 L'Egypte lui fournit une retraite impure ,
 D'où le monstre vola sur toute la nature .
 Les Medes , les Persans , les Grecs & les Romains
 Sucèrent le poison préparé par ses mains ,
 Errèur du Plébéien , Politique des Sages ,
 Vous triomphez alors , augures & présages :

Inventions du Prêtre & maximes des Rois ,
Sur le trône & l'autel vous étendiez vos droits.
Ce temps affreux n'est plus; mais votre Souveraine,
Des aveugles mortels fera toujours la Reine.
Les Etats ont changé; la Superstition ,
Toujours ferme , a suivi la révolution.

Par elle la vengeance inventa la magie;
L'ignorance entraîna la fausse astrologie;
La laideur découvrit les foibles talismans ,
Piege que rompt toujours l'adresse des amants.
Par elle la terreur dans les retraites sombres
Vit en tremblant des corps qu'elle prit pour des
 ombres;
Et de fantômes vains peuplant l'air & les cieux ,
Fit une vérité de l'erreur de nos yeux.



SUR L'ORGUEIL.

JE t'appelle & tu fuis , ô nature ! ô ma mere !
Ton front est affligé d'une tristesse amere.
Tes yeux dont les regards embellissoient les fleurs,
Languissent inondés d'un déluge de pleurs.
Qui peut autour de toi répandre ces ténèbres ?
Quel sang vient de couler sur tes lambeaux fu-
 nebres ?

Quel barbare a flétri le sein qui l'anima ?
 Quel monstre a méconnu la main qui le forma ?
 L'Orgueil , me répond-elle : il trahit la nature ;
 Dans mes flancs déchirés j'ai senti sa morsure.
 Dès qu'il put les connoître , il sapa mes autels ,
 Et vola de mon sein dans le cœur des mortels.
 Là, comme en un miroir, le monstre se contemple,
 Il y regne adoré tel qu'un Dieu dans son temple :
 Ses traits , ensevelis sous un fard apprêté ,
 Laisent à sa laideur l'ombre de la beauté ;
 Les parfums les plus doux & l'encens le plus rare
 Fument sur les autels que sa vanité pare.
 L'amour dont il s'enflamme est son seul aliment ,
 Et les vertus d'autrui sa honte & son tourment.
 Il n'est rien de si pur que l'orgueil ne profane ,
 Rien de si révééré que l'orgueil ne condamne.
 Introduit dans les cœurs qu'il n'a point avilis ,
 En serpent tortueux il sonde leurs replis.
 Si parmi leurs vertus une foiblesse errante
 Ternit de ce miroir la glace transparente ,
 Il la suit sourdement de détour en détour ,
 L'annonce avec éclat , & l'expose au grand jour.
 Mais si la vérité , démasquant l'artifice ,
 De ses projets obscurs ébranle l'édifice ,
 Quel attentat affreux ! quels desseins ! quelle hor-
 reur !
 L'orgueil humilié devient bientôt fureur.

Ce n'est
 C'est un
 Qui , po
 Iroit ju
 Percer
 Et blas

—

S

LA

Digne
 Qui de
 Au de
 Augm
 Selon
 Son tr
 Donn
 Les F
 Des t
 Assise
 Essai
 La b
 N'ac
 La m
 La f

Ce n'est plus un serpent qui rampe sur la terre ,
C'est un géant armé qui brave le tonnerre ;
Qui , pour anéantir l'auguste vérité ,
Iroit jusques au sein de la Divinité ,
Percer de mille coups sa rivale obstinée ,
Et blasphémer le Dieu dont elle est émanée.



SUR LA MODE.

LA Mode est un tyran , des mortels respecté ,
Digne enfant du dégoût & de la nouveauté ;
Qui de l'Etat François , dont elle a les suffrages ,
Au delà des deux mers disperse ses ouvrages ,
Augmente avec succès leur immense cherté ,
Selon leur peu d'usage ou leur fragilité.
Son trône est un miroir , dont la glace infidelle
Donne aux mêmes objets une forme nouvelle.
Les François inconstants admirent dans ses mains
Des trésors méprisés du reste des humains.
Assise à ses côtés , la brillante parure
Essaie , à force d'art , de changer la nature.
La beauté le consulte , & notre or le plus pur
N'achete point trop cher son rouge & son azur.
La mode assujettit le Sage à sa formule ;
La suivre est un devoir , la fuir un ridicule.

Depuis nos ornements jusques à nos écrits ;
 Elle attache à son gré l'estime ou le mépris ;
 Et réglant tour-à-tour tous les rangs où nous
 sommes ,
 Elle place les fots , & nomme les grands hommes.



SUR LA VERTU.

Vertu est une Vertu , dont la puissance active
 Commande aux passions, les calme ou les captive,
 Arrache enfin notre ame à la séduction ,
 Au sein de ses erreurs désabuse Ixion ;
 Et d'un plaisir plus vrai lui présentant l'image ,
 Dans ses bras enchantés dissipe le nuage.
 Que nos cœurs sont heureux , quand la loi du
 devoir

De nos plus doux penchants confirme le pouvoir !
 Il est une vertu : qui résiste à ses charmes ,
 Vivra dans les douleurs , gémira dans les larmes ;
 Et devant elle un jour , malgré tous ses efforts ,
 Portera pour tribut le poids de ses remords.
 Des mortels les plus sourds sa voix est entendue :
 L'ame qui fuit ses bras y retombe éperdue.
 Qui connut son pouvoir , qui sentit sa douceur ,
 Pourroit-il la confondre avec son oppresseur ?

Avec le vice impur ce complaisant barbare ,
Qui souffle dans nos sens les flammes du tartare ,
Nous laisse moissonner quelques stériles fleurs ,
Sûr, après nos plaisirs , d'éterniser nos pleurs ?
Si la vertu n'est rien, pourquoi l'humble innocence
A-t-elle sur nos cœurs conservé sa puissance ?
D'où vient qu'une Bergere , assise sur les fleurs ,
Simple dans ses habits, plus simple dans ses mœurs,
Impose à ses amants surpris de sa sagesse ?
Sévère avec douceur , & tendre sans foiblesse ,
Elle a l'art de charmer sans rien devoir à l'art :
Son devoir est sa loi , sa défense un regard ,
Qui , joint à la fierté d'un modeste silence ,
Fait tomber à ses pieds l'audace & la licence ,
D'où vient qu'un Villageois , assis sous un ormeau ,
Juge des différends qui naissent au hameau ?
Pauvre , chargé de soins , & consumé par l'âge ,
Qui peut l'avoir rendu le dieu du voisinage ?
Les Pasteurs rassemblés viennent autour de lui
Chercher dans ses leçons leur joie & leur appui.
Eh ! ne voyez-vous pas qu'amant de la sagesse ,
Il est juste sans faste , & prudent sans finesse ,
Et que l'intégrité conduisant ses projets ,
De ses Concitoyens il s'en fait des sujets ?
La Vertu sous le chaume attire nos hommages :
Le crime sous le dais est la terreur des Sages.

SUR L'HOMME.

OUI, l'homme si rempli du soin de se connoître,
Ne fait ni ce qu'il est, ni ce qu'il voudroit être.
Honteux de commencer, puni de différer,
Malheureux de savoir, coupable d'ignorer,
Déchiré de remords, rongé d'inquiétudes,
Triste dans ses loisirs, lassé dans ses études,
Il n'a d'autre bonheur que l'art de s'éblouir,
Et d'abuser son cœur, si facile à trahir.

Cet homme, en même-temps, libre dans ses en-
traves,

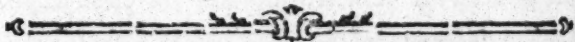
A la fierté des Rois sous l'habit des esclaves.
Occupé d'un instant qui s'éloigne de lui,
Enivré, fatigué de lui-même & d'autrui,
Différent, inégal, & cependant le même,
Il aime qui le hait, ou déteste qui l'aime.
Amusé par des riens, les plus vastes projets
Offrent à son esprit de trop foibles objets.
Tout irrite ses goûts; sans remplir son envie,
Il abrége ses jours & regrette la vie.
Dans ce vaste Univers il se trouve borné;
Et de l'illusion jouet infortuné,
Pour appaiser l'ardeur de sa soif téméraire,

Il cré
L'ant
Et le
Plus il
Plus il
Sa rai
Mais
Au lie
Loin d
Il ne j
L'amb
L'orgu
Qui su
L'avan
Qui ne
Le cou
Le poi

La feir
Et la d
L'aban
Cache
Sous u
La libé
La poli
Pour e
La rég

Il crée à chaque instant un monde imaginaire.
L'antiquité du nom l'approche du néant,
Et le nain est toujours à côté du géant.
Plus il fait remonter sa race renommée,
Plus il touche au limon dont Eve fut formée.
Sa raison lui soumet les lions rugissants ;
Mais lui-même obéit à la fougue des sens.
Au lieu de l'éclairer , ses lumieres le flattent :
Loin d'élever son cœur , ses passions l'abattent ;
Il ne jouit de rien en essayant de tout ,
L'ambition en lui n'est qu'un affreux dégoût ,
L'orgueil une foiblesse insolente ou soumise ,
Qui subsiste aux dépens d'une estime surprise :
L'avarice est la peur de manquer d'un secours ,
Qui nourrit son espoir & le trahit toujours ;
Le courage brutal , une terreur extrême ;
Le point d'honneur sans borne , un oubli de soi-même ;
La feinte modestie , un orgueil plus caché ,
Et la délicatesse , un vice recherché.
L'abandon généreux d'un profit légitime
Cache un autre intérêt qui ne tend qu'à l'estime.
Sous un dehors brillant la gloire a son écueil ;
La libéralité n'est qu'un trafic d'orgueil ;
La politesse , un droit qu'on acquiert sur les autres ,
Pour exiger des soins plus flatteurs que les nôtres.
La régularité prévient le désespoir

D'être forcé de rendre , ou l'horreur de devoir,
 Inutiles vertus , dont toute la puissance
 Ne sert qu'à marier le vice à l'innocence ;
 A poursuivre le mal sans gloire & sans succès ;
 A ranimer sa force , ou nourrir son excès.
 Combattons , détruisons l'orgueil qui nous enivre ;
 Du fond de son tombeau nous le verrons revivre.
 Qu'on le chasse avec peine , il rentre sans effort ,
 Triomphe dans les fers , & survit à la mort.
 Quel Alcide nouveau , quelle main agissante
 Soumettra pour jamais cette hydre renaissante ?
 Il faut , pour enchaîner ses dragons abattus ,
 Un frein plus assuré que celui des vertus ;
 Et pour arracher l'homme à sa misère extrême ,
 Il faut , n'en doutons pas , le pouvoir de Dieu
 même.



SUR LA VOLUPTÉ.

IL est une Vénus , non celle qu'Idalie
 Vit allaiter l'Amour & nourrir la Folie ;
 Que Neptune admira , que couronna Pâris ,
 Et que sous ses berceaux adoroit Sybaris ;
 Mais celle qui remplit les airs , la terre & l'onde.
 Fantôme du bonheur , & Déesse du monde ,

Ses

Ses loix
 Ses bie
 Vivant
 De nos
 Paroît ,
 Et s'en
 Sous sa
 Tout n
 Elle im
 Ce dég
 Tandis
 Elle off
 C'est el
 Qui pla
 Qui fai
 Enchar
 Qui fai
 Qui pe
 Qui , n
 Fait vo
 Douce

Donne
 Belle ,
 Telle e
 Invisib
 Elle est
 Part

Ses loix font nos penchans , ses armes nos desirs ,
Ses biens l'illusion , ses chaînes les plaisirs.

Vivante dans nos cœurs , avec eux elle change ;

De nos goûts variés elle fait le mélange ;

Paroît , en les guidant , ne pas les conseiller ,

Et s'endort avec eux pour mieux les réveiller.

Sous sa main , qui répand le miel & l'imposture ,

Tout mal peut s'embellir , tout bien se défigure.

Elle imprime avec art sur le front des vertus ,

Ce dégoût , cet ennui qu'inspire leur abus ;

Tandis que dans les yeux de la fiere licence ,

Elle offre tous les biens qu'assure l'innocence.

C'est elle qui dans l'or brille aux yeux de Crésus

Qui plaît dans Bérénice à l'amoureux Titus ;

Qui fait parler les bois , les prés , la solitude ,

Enchante sur la scène , & ravit dans l'étude ;

Qui fait chercher la paix au milieu des combats ;

Qui peut même à la mort attacher des appas ;

Qui , malgré les écueils de la mer mugissante ,

Fait voler sur les flots la voile obéissante.

Douce erreur , dont l'espoir nous trompe & nous
nourrit ,

Donne de l'ame aux sens , & du sens à l'esprit.

Belle , mais dangereuse , aimable , mais frivole ;

Telle est la Volupté , notre fatale idole :

Invisible par-tout , & présente en tous lieux ,

Elle est tout ce qui charme nos cœurs & nos yeux.

Partie I.

K

LES ROIS.

O D E.

TOI qui vis tomber les colonnes
Des Etats les plus florissans ;
Toi , qui vis briser les Couronnes
Des Souverains les plus puissans ;
O Terre , ô féconde Cybelle ,
Tu caches dans ton sein fidele
Les fastes des siècles divers :
Ouvre à ma Muse , qui t'appelle ,
Les archives de l'Univers.

Montre-moi , sous leurs pyramides ,
Ces Rois dans la tombe ignorés ;
Ces Rois fastueux & timides ,
Jadis sur le trône adorés :
Leur nom n'a duré qu'une aurore ;
En vain le marbre couvre encore
Les vains débris de leur cerceuil :
Le temps à chaque instant dévore
Le monument de leur orgueil,

Tu vis sortir de tes entrailles
Ces Héros tyrans des humains ,
Dont le Dieu sanglant des batailles
Armoit les sacrileges mains.
Que les émules d'Alexandre
Bravent sur des palais en cendre
Et la fortune & ses revers :
Bientôt tu les verras descendre
Dans les tombeaux qu'ils ont ouverts.

Je fais qu'Achille , que Therfite
Etoient soumis au même sort ;
Qu'un même bras nous précipite
Dans les ténèbres de la mort ;
Mais l'Isle infâme de Caprée
Vit tomber l'idole abhorrée
Du cruel maître de Séjan ;
Et la terre encore éplorée
Encense l'urne de Trajan.

Princes , dont la cendre repose
Au pied des plus riches autels ,
Souvent , malgré l'apothéose ,
Vous êtes l'horreur des mortels ;
En vain dans vos palais nourrie ,
La folle & basse Flatterie
Chante vos hymnes en tout lieu :
Le temps détruit l'idolâtrie ,

Et brise l'autel & le Dieu.

Rois , laissez aux peuples sauvages
Le droit injuste du plus fort ,
La crainte arrache nos hommages ,
L'amour les obtient sans effort.
Serrez moins le nœud qui nous lie ;
Notre orgueil à regret se plie
Au joug rigoureux du pouvoir :
L'amour plus noble multiplie
Nos soins que borne le devoir.

Dans vos Serrails impénétrables ,
Sultans , esclaves couronnés ,
Vous traînez des jours déplorables ,
Des jours de trouble environnés.
Pour rendre la terre féconde
Le soleil fort du sein de l'onde ,
Et s'ouvre un chemin vers les cieux.
O Rois , rendez heureux le monde
En vous offrant à tous les yeux.

Voyez sur les bords de la Seine
Ce Prince , l'amour des François ;
La Victoire qui le ramene ,
Annonce à grands cris nos succès :
Son peuple l'entoure & le presse ;
Le zèle se change en ivresse ;

On aime , on adore ses loix :
Excès d'une juste tendresse ,
Qui fait le bonheur des grands Rois.

Ne craignons pas que sa mémoire
Se perde dans l'ombre du temps
Ni que le grand jour de l'Histoire
Ternisse ses faits éclatants ,
Minerve le fuit à la guerre ,
Thémis gouverne son tonnerre ;
Il n'est armé que pour la paix ,
Et ne veut enchaîner la terre
Que par le lien des bienfaits.

On dira : Quel Dieu favorable
Accorda LOUIS aux humains ;
Son amitié ferme & durable
Soutint le trône des Romains :
Dans son Tribunal despotique
Jamais la liberté publique
N'expira sous l'autorité ;
Les ressorts de sa politique
Furent les loix de l'équité.

Né sur le trône , il fut sensible ;
Juge , il ressentit la pitié ;
Souverain , il fut accessible ;
Monarque : il connut l'amitié,

Que sa justice & son courage ,
 Que son nom béni d'âge en âge ,
 Des siècles percent le chaos :
 Qu'il soit le modele du Sage :
 Qu'il soit l'exemple des Héros.

Sans avoir le pinceau d'Appelle ,
 Disciple de la vérité ,
 J'ébauche le portrait fidele
 Que peindra la postérité.
 Grand Roi , que la France applaudisse
 Aux vers de ma muse novice !
 Il est pour eux un prix plus doux :
 Vous pouvez , d'un regard propice ,
 Les rendre immortels comme vous.



*A une Dame , sur la traduction du
 Traité de la Mort , par Sherlock.*

EGLÉ , votre funeste livre
 Renferme un froid poison , dont on ne peut guérir :
 En nous apprenant à mourir ,
 Le cruel nous ravit tout le plaisir de vivre.
 Hélas ! nos tristes jours penchent vers leur
 couchant ,

Pour apprendre à mourir est-il besoin d'un maître ?
 Que tout autre intérêt cede au plaisir touchant
 De recueillir les fleurs que le présent fait naître.
 L'amour est notre vie : oui , vivre c'est aimer ;
 C'est rendre un autre heureux , & c'est l'être
 soi-même.

Vous donc qui sîtes m'enflammer ,
 Achevez mon bonheur , aimez-moi comme j'aime ;
 Mais si tous mes soupirs ne peuvent attendre
 Le cœur sans qui je ne puis vivre ,
 Cruelle prêtez-moi votre funeste livre ,
 Afin que j'apprene à mourir.



Description poétique du Matin.

LE feu des étoiles
 Commence à palir ;
 La nuit dans ses voiles
 Court s'ensevelir ;
 L'ombre diminue ,
 Et comme une nue
 S'élève & s'enfuit ;
 Le jour la poursuit ,
 Et par sa présence
 Chasse le silence ,

Enfant de la nuit.
L'amoureux Satyre ,
Au malin fourire
Déjà dans les bois
Conte son martyre ;
Mais sourde à sa voix ,
La Nymphé timide
Fuit d'un pas rapide.
Sur le front brûlé
De ce Dieu hâlé
Regne la licence ,
L'ardeur , les desirs
Et l'intempérance ,
Filles des plaisirs.
Mais déjà l'Aurore ,
Du feu de ses yeux
Embellit & dore
Les portes des cieux :
Son teint brille encore
Des vives couleurs
Qu'on voit sur les fleurs
Qu'elle fait éclore.
Le Dieu du repos ,
Couvert de pavots ,
Remonte avec peine
Sur son char d'ébene.
Dans les airs portés

Les aimables songes,
Suivis des mensonges ,
Sont à ses côtés ;
Près de lui voltige
L'amour qui s'afflige
De voir la clarté.
Le grand jour rend sage ;
Sans obscurité ,
Plus de babinage ,
Plus de liberté.
Sur un lit de roses
Fraîchement écloses
Flore du grand jour
Attend le retour.
Le jeune Zéphire
A ses pieds soupire ,
Et le Dieu badin
Volant autour d'elle ,
Du bout de son aile
Découvre son sein.
L'abeille agissante ,
Fidelle au travail ,
De la fleur naissante
Enleve l'émail :
Tandis que moins sage ,
Le papillon vain
Parcourt en volage.

La rose & le thym ,
Tant que la fleurette ,
Habile coquette ,
Se cache à ses yeux ,
Amant langoureux.
Près d'elle il s'arrête ,
Et dans sa conquête
Voit mille plaisirs :
Mais si l'infidele
La rend moins cruelle ,
Adieules soupirs ;
Plus de complaisance.
Dans la jouissance
Il perd ses desirs
Avec sa constance.
Tandis qu'à pas lents
Le Bouvier rustique
Traîne dans les champs
Sa charrue antique ,
Au bord des ruisseaux
Où naît la fougere ,
La jeune Bergere
Conduit ses troupeaux.
Une clarté pure
Eclaire ces lieux ,
Et dans sa parure
La simple nature

LE

I

Mo

Et l'aut

J'oublie

Et

Un

Mêle à

Et j'ai

De

Figurez

Vient frapper nos yeux.
Philomelle éveille
Par ses doux concerts
Echo qui sommeille
Au fond des déserts :
En prenant sa route
Au plus haut des cieux,
Phébus glorieux
Pousse sous leur voûte
Son char radieux.



LE MONDE POÉTIQUE.

DEPUIS que je vous ai quitté,
Mon esprit a peu consulté
Et l'austère Thémis & la douce Uranie :
J'oublie également les loix & le génie,
Et je me meurs d'oïveté.
Un levain de stoïcité
Mêle à mon sang tardif quelques humeurs cha-
grines ;
Et j'ai, comme Zénon, des vertus bien voisines
De l'orgueil & de l'âpreté.
Figurez-vous d'abord l'ennui philosophique,
Lij

Marchant les yeux distraits & morne en son
maintien ,

Et son courtege magnifique
De grands raisonnemens qui ne menent à rien ,
Ou qui ne sont au plus que le vain spécifique
Des maux dont il nous entretient.

Joignez-y quelque peu de fougue poétique ,
Mélangé de légèreté

Et de traits de férocité ,
Qui me donnent en gros certain air prophétique
Dont aux temps fabuleux j'aurois bien profité.

De cet inutile assemblage
Naît l'oubli de Thémis & l'oubli d'Apollon.
Je suis un champ aride , une terre sauvage ,
Que d'une aile brûlante a couvert l'aquilon.
Mon esprit est tombé comme une fleur fanée ;
Ma nudité s'étend sur tout ce que je voi ,

Et la nature autour de moi
Est une masse décharnée.

Nos côteaux , nos vallons sont des objets muets
Ou n'offrent à mes yeux que traces de misère.

Je pense , au fond de nos forêts ,
Que le jour à regret m'éclaire.

L'univers porte encor les marques du chaos.

Pourquoi ces plantes dispersées ,
Sous l'aconit brûlant ces roses opprèssées ,
Et l'ivraie étouffant ces utiles rameaux ?

(a).
Ce globe
Qui se v
Qu'e
Qu'à tou
pi
Où l'a'cor
Où par la
Chaque é
Et se
De désor
Et combi
Dont la
Au somm
Je me rap
Par son f
C'étoit lo
Pour quel
Au mome
Sépare en
Et qu
Est des D
Dans
L'ombre
ai

(a) Il n

(a).

Ce globe , cette mer de matiere fluide ,
Qui se voûtant en arc , forme notre horizon ;
Qu'est-ce en effet qu'une prison
Qu'à tout moment la mort parcourt d'un vol ra-
pide ,

Où la corruption sème un germe infecté :
Où par le temps qui fuit , consume & qui mine ,
Chaque être vers sa fin est sans cesse emporté ,

Et se nourrit de sa ruine ?

De désordre & de maux qu'elle variété !

Et combien différente étoit cette nature ,

Dont la docte Uranie enseigne la structure

Au sommet du Parnasse où je fus allaité !

Je me rappelle encor l'instant où ma paupiere ,

Par son souffle imprévu s'ouvrit à la lumiere.

C'étoit lorsque Vénus remonte vers les cieux

Pour quelque amant chéri venu dans ces bas lieux ;

Au moment que l'Aurore avec des doigts de rose

Sépare en souriant la nuit d'avec le jour ,

Et que la terre qui repose ,

Est des Dieux regardée avec des yeux d'amour.

Dans une assez vaste distance ,

L'ombre & le jour traçoient deux zones dans les
airs ;

(a) Il manque ici quelques vers.

Marchant les yeux distraits & morne en son
maintien ,

Et son courtege magnifique

De grands raisonnemens qui ne menent à rien ,

Ou qui ne sont au plus que le vain spécifique

Des maux dont il nous entretient.

Joignez-y quelque peu de fougue poétique ,

Mêlé de légèreté

Et de traits de férocité ,

Qui me donnent en gros certain air prophétique

Dont aux temps fabuleux j'aurois bien profité,

De cet inutile assemblage

Naît l'oubli de Thémis & l'oubli d'Apollon.

Je suis un champ aride , une terre sauvage ,

Que d'une aile brûlante a couvert l'aiglon.

Mon esprit est tombé comme une fleur fanée ;

Ma nudité s'étend sur tout ce que je voi ,

Et la nature autour de moi

Est une masse décharnée.

Nos côteaux , nos vallons sont des objets muets

Ou n'offrent à mes yeux que traces de misère.

Je pense , au fond de nos forêts ,

Que le jour à regret m'éclaire.

L'univers porte encor les marques du chaos.

Pourquoi ces plantes dispersées ,

Sous l'aconit brûlant ces roses opprèssées ,

Et l'ivraie étouffant ces utiles rameaux ?

(a).
Ce globe
Qui se v
Qu'e
Qu'à tou
pi
Où l'a'cor
Où par l
Chaque é
Et s
De défor
Et comb
Dont la
Au somm
Je me ra
Par son f
C'étoit lo
Pour quel
Au mom
Sépare en
Et qu
Est des D
Dans
L'ombre
ai

(a) Il r

(a).

Ce globe , cette mer de matiere fluide ,
Qui se voûtant en arc , forme notre horizon ;
Qu'est-ce en effet qu'une prison
Qu'à tout moment la mort parcourt d'un vol ra-
pide ,

Où la corruption sème un germe infecté :
Où par le temps qui fuit , consume & qui mine ,
Chaque être vers sa fin est sans cesse emporté ,
Et se nourit de sa ruine ?

De désordre & de maux qu'elle variété !
Et combien différente étoit cette nature ,
Dont la docte Uranie enseigne la structure
Au sommet du Parnasse où je fus allaité !
Je me rappelle encor l'instant où ma paupiere ,
Par son souffle imprévu s'ouvrit à la lumiere.
C'étoit lorsque Vénus remonte vers les cieux
Pour quelque amant chéri venu dans ces bas lieux ;
Au moment que l'Aurore avec des doigts de rose
Sépare en souriant la nuit d'avec le jour ,

Et que la terre qui repose ,
Est des Dieux regardée avec des yeux d'amour.
Dans une assez vaste distance ,
L'ombre & le jour traçoient deux zones dans les
airs ;

(a) Il manque ici quelques vers.

L'univers au milieu se levoit en silence ;
Comme un vaisseau léger s'avance sur les mers ;
L'Orient au Soleil préparoit une voie
De perles , de rubis , des plus vives couleurs :
Là , le ciel en s'ouvrant sembloit verser des pleurs
D'applaudissement & de joie ,
Et les Zéphirs formoient les calices des fleurs
Avec des fils d'or & de soie.
Sous les arbres chargés de verdure & de fruits ,
Les oiseaux célébroient l'astre prêt à paroître ,
Et les beautés du jour , & la fraîcheur des nuits ,
Ou le changement de leur Être.
La nuit même admiroit un spectacle si beau :
Ses Dieux , comme des chars , arrêtant leurs
étoiles.
Osoient de la lumière attendre le flambeau ,
Et regrettoient ces lieux échappés à leurs voiles.
Bientôt l'Occident plus ferein ,
Comme un gouffre profond les cacha dans son
sein ,
Tandis que de longs flots de matiere argentée
Annoncerent Phébus ; & la terre agitée ,
Malgré l'immense poids qui forme son appui ,
D'un léger tremblement s'inclina devant lui.
Tels furent les objets que m'offrit Uranie.
L'esprit plein de son feu , je prêtois même encor
De la grandeur & de la vie

A tout l'éclat de ce trésor.

Ce vuide où je me trouve étoit encor à naître.
L'Univers me parut comme un champ de plaisirs ;

Tributaire de mes desirs ,

Et que je crus fécond, quand je m'en crus le maître .

Ami , qui l'êtes des neuf Sœurs ,

Qui dans le goût constant que vous avez pour elles ,

De mon génie éteint tirez des étincelles ,

Dont l'éclat peut encor m'attirer leurs douceurs ,

Des inspirations & des graces nouvelles ;

Excusez les traits inégaux

Dont mon esprit forma cette double peinture ,

Libertin comme la nature ,

Et peut-être unissant assez mal à-propos

La lyre avec les chalumeaux.

C'est dans vos entretiens variés & pleins d'ame ;

Que je crois respirer l'air du sacré Vallon.

Delphes & la valeur du Trépied d'Apollon

Nont point cette vertu dont votre esprit m'em-
flamme :

Aussi lorsque l'hiver sorti du fond du Nord ,

Répandra dans nos champs l'image de la mort ,

J'irai chercher la vie & la solide gloire ,

Et découvrir chez vous par quel heureux sentiers

Nos Auteurs parviendroient au Temple de Mé-
moire ,

S'ils aimoient le travail autant que les lauriers.



IN-PROMPTU

*A une Dame qui se plaignoit d'être
agée de quatre-vingts ans.*

A AVEC les qualités à tant d'esprit unies
Pouvez-vous regretter , Doris , vos premiers
jours ?

Vous êtes aujourd'hui la Reine des génies ,
Et vous la fûtes des Amours.

Songez qu'il est bien peu d'hivers comme le
vôtre :

En vous laissant l'esprit , qu'a-t-il pu dérober ?
Doris , c'est proprement passer d'un trône à l'au-
tre ;

Appelle-t-on cela tomber ?



FRAGMENT
D'UNE ÉPITRE
A URANIE.

O Charmante Uranie ! ô mon premier amour !
C'est vous que mon cœur en atteste ,
Ai-je jamais dans votre cour
Fait entendre une voix funeste ?
Ai-je , le front couvert d'un masque officieux ,
Employé lâchement dans mes rimes coupables ,
A la honte de mes semblables ,
Un langage inventé pour la gloire des Dieux ?
Non , non , la douce Poésie
Distribue en riant les rubis & les fleurs ,
Les myrtes aux amants , les lauriers aux vain-
queurs :
A la vertu qu'elle aime étroitement unie ,
C'est à la couronner que s'occupent ses mains ;
Et l'on en fait une furie ,
Quand on la peint s'armant des poisons de l'envie ,
Pour faire la guerre aux humains.



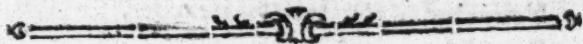
R É P O N S E

*A une Dame qui demandoit qu'on
corrigeât ses Vers.*

PLUS l'esprit a de liberté ,
Plus sa lumiere est vive & pure.
Le travail a souvent gâté
L'ouvrage heureux de la nature.
La négligence est la parure
Des graces & de la beauté.
Ce ruisseau , l'amour de Zéphyre ,
Qui du voile des cieux réfléchissoit l'azur ;
Et de Flore autrefois embellissoit l'empire ,
Captif dans un bassin de marbre ou de porphyre
N'est plus ni si clair ni si pur.
Esclave de l'art qui l'enchaîne ,
Dans sa prison superbe il serpente avec peine,
Libre autrefois , dans ses longues erreurs ,
Il embrassoit , il arrosoit la plaine ,
Et donnoit en fuyant la vie à mille fleurs.
Trop de culture épuise un champ fertile ,
L'exactitude est inutile

Aux vers qu'enfante le loisir :
L'ouvrage a toujours l'air facile ,
Quand le travail est un plaisir.
Zirphé , laissons aux Dieux l'honneur d'être ad-
mirables ;
C'est assez pour nous d'être aimables.
L'art fut jadis moins inventé
Pour éclairer , pour parer la beauté ,
Que pour rendre plus supportables ,
Les traits choquants de la difformité.
N'enchaînez point votre Muse charmante :
Prenez , si vous manquez de feu ,
Le flambeau du Dieu que je chante.
Osez lui tout devoir , & faites-en l'aveu.
L'Amour , dont le nom épouvante ,
S'il blesse encor , blesse bien peu :
Sa chaîne n'est plus si pesante ,
Et sa victoire n'est qu'un jeu.
Qu'il vous guide dans la carrière ,
Qu'il soit votre Apollon , qu'il soit votre censeur ;
Si j'étois l'Amour précepteur ,
Zirphé seroit mon écolière.





L'AMOUR

ET

LES NYMPHES.

ODE ANACRÉONTIQUE.

AUPRÈS d'une féconde source,
D'où coulent cent petits ruisseaux,
L'Amour, fatigué de sa course,
Dormoit sur un lit de roseaux

Les Nàiades sans défiance
S'avancent d'un pas concerté,
Et toutes, en un grand silence,
Admirent sa jeune beauté.

Ma sœur, que sa bouche est vermeille!
Dit l'une, d'un ton indiscret :
L'Amour, qui l'entend, se réveille,
Et se félicite en secret.

Il cache ses desseins perfides
Sous un air engageant & doux :
Les Nymphes bientôt moins timides ,
Le font asseoir sur leurs genoux.

Eucharis , Naïs & Thémire
Couronnent sa tête de fleurs.
L'Amour , d'un gracieux sourire ,
Répond à toutes leurs faveurs.

Mais bientôt , aux flammes cruelles
Qui brûlent la nuit & le jour ,
Ces indiscrettes Immortelles
Connurent le perfide Amour.

Ah ! rendez-nous , Dieu de Cythere ,
Disent-elles , notre repos :
Pourquoi le troubler , téméraire ?
Nous brûlons au milieu des eaux.

Nourrissez , plutôt sans vous plaindre ;
Répond l'Amour : mes tendres feux :
Je les allume quand je veux ;
Mais je ne saurois les éteindre.





L'AMOUR
PAPILLON,
ODE ANACRÉONTIQUE.

JUPITER outré de colere
D'être blessé par Cupidon,
D'un regard lancé sur Cythere
Changea son fils en Papillon.

D'abord, en ailes azurées
On vit diminuer ses bras,
Ses dards, en des pates dorées:
Il veut se plaindre, & ne peut pas.

L'arc à la main, ce Dieu perfide
Ne vole plus après les cœurs;
Mais toujours le plaisir pour guide,
Il vole encor de fleurs en fleurs.

Enfin, touché de sa disgrâce,
Jupin lui dit: consolez-vous,
Amour, j'excuse votre audace;

Ne méritez plus mon courroux.

Il change : ses fleches cruelles
Reprennent leur premier état ;
Mais il conserve encor des ailes ,
Pour marque de son attentat.

Depuis , l'Amour aussi volage
Que le Papillon inconstant ,
En un instant brûle & s'engage ,
Et se dégage en un instant.

LES POETES LYRIQUES.

O D E.

A-T-ON vu l'Aigle , au vol rapide ;
Quitter le vaste champ de l'air
Pour raser d'une aile timide
Les bords arides de la mer ?
Non , plus hardi dans sa carrière ,
Jusqu'au séjour de la lumière
Il perce d'un vol assuré ;

Et là , devenu plus tranquille ,
Il soutient d'un œil immobile
Les feux dont il est entouré.

Ainsi les Poètes célèbres ,
Ainsi les esprits créateurs
Laisent ramper dans les ténèbres
Le peuple orgueilleux des Auteurs.
Ennemis des routes connues ,
Ils volent au dessus des nues ,
Ils s'ouvrent le palais des Dieux ;
Aussi promptes que la pensée ,
Leurs Muse , rivales d'Alcée ,
Vont se reposer dans les cieux.

Pindare , ce Peintre sublime ,
Marche sans ordre & sans dessein ;
Ce n'est pas l'esprit qui l'anime ,
C'est un Dieu caché dans son sein.
Aux champs de Mars ce fier Tyrrée ;
Souffle le feu que Prométhée
Ravit au céleste séjour.
Plus grand encor , le seul Horace
Réunit la force , la grace ,
Et chante Bellone & l'Amour.

Qu'entends-je ? Les sons de la lyre
Font taire les Cistres Gaulois ;

La
Et
J'a
Aff
De
Qu
Ac
Le

Au
Ne
S'é
Da
Di
Au
Qu
Le
S'é

Te
Q
A
Si
D
D
E
Part

La raison regle le délire,
Et l'enthousiasme à des loix.
J'apperçois le sage Malherbe
Assis sur le trône superbe
De Stéfichore & de Linus.
Quinault, rempli de leur génie,
Accorde aux chants de Polymnie,
Le luth de la tendre Vénus

Roussseau paroît : Thebes respire
Aux nouveaux accens d'Amphion
Neptune, au fond de son empire,
S'émeut à la voix d'Arion.
David renaît : l'Olympe s'ouvre ;
Dieu sur un trône se découvre
Au peuple dont il est l'appui.
Que tout s'abaisse & se confonde ;
Les cieux, les âges & le monde
S'évanouissent devant lui.

Du maitre immortel de la lyre
Tels sont les sublimes portraits :
Qu'il seroit grand, si la satire
Avoit moins éguisé ses traits !
Si plus souvent la douce ivresse
Du fameux vieillard de la Grece,
Dérideroit son front sérieux ;
Et si la main de la Nature

Partie I.

M

Effaçoit l'empreinte trop dure
De ses efforts laborieux.

Lamothe a peu senti la flamme
Dont brûloient ces chantres divers ;
Les vains éclairs de l'Epigrame
Brillent trop souvent dans ses Vers ,
Plus Philosophe que Poëte ;
Il touche une lyre muette ;
La raison lui parle , il écrit :
On trouve en ses strophes sentées
Moins d'images que de pensées ,
Et moins de talent que d'esprit.

Foible disciple de Pindare ,
Rival heureux d'Anacréon ,
Le François chérit la guitare
Que Sapho montoit pour Phaon ,
Souvent la charmante Dione
Répète Thétis , Hésione ,
Tancrede , Iffé , les Eléments ;
Et le Dieu de la Poésie
Chante l'hymne de Marthésie
Et les amours des Ottomans.

Fille aimable de la Folie ,
La chanson naquit parmi nous ;
Souple & legere , elle se plie

Au to
Amor
Nous
Pour
Hom
Et , f
Nous

He
Chan
Vole
De P
Né p
Et ,
Il reg
L'oif
Vien
Avec

M
Ma p
Un s
Peut
Espr
Il tie
Et la
C'est
Et d'

Au ton des sages & des foux.
Amoureux de la bagatelle ,
Nous quittons la lyre immortelle
Pour le tambourin d'Erato.
Homere est moins lu que Chapelle ;
Et , si nous admirons Appelle ,
Nous aimons Teniere & Vatteau.

Heureux qui peut , comme Voltaire ,
Chanter les belles & les Dieux ,
Voler de l'Olympe à Cythere ,
De Paphos remonter aux cieux !
Né pour les arts , il les éclaire ;
Et , maître du talent de plaire ,
Il regne sur tous les esprits :
L'oiseau qui porte le tonnerre ,
Vient se délasser sur la terre
Avec les cygnes de Cypris.

Ma Muse à chanté les Orphées ;
Ma plume a décrit leurs travaux.
Un sage , assis sur leurs trophées ,
Peut seul instruire leurs rivaux.
Esprit brillant , vaste génie ,
Il tient le compas d'Uranie
Et la houlette du Berger.
C'est à lui d'ouvrir la barriere ,
Et d'applanir une carriere

Dont l'éclat couvre le danger.

L'empire François & l'Europe ;
 Dans le tableau le plus touchant ,
 Offrent aux fils de Calliope
 Un sujet digne de leur chant.
 La foudre gronde sur nos têtes ;
 Le bruit effrayant des tempêtes
 Eclate long-temps dans les airs ;
 La nuit étend ses voiles sombres ;
 Mais le soleil , vainqueur des ombres ,
 Sort plus brillant du sein des mers.

Je vais rappeler la mémoire
 De ce fameux événement :
 Puisse le flambeau de l'Histoire
 L'éclairer éternellement !
 Quel être plus puissant m'inspire ?
 Où suis-je ? L'air que je respire
 Devient plus serein & plus pur :
 Ravi , sur la voûte éthérée ,
 A travers le vaste Empirée ,
 Je vole sur un char d'azur.

Ciel ! l'éternelle intelligence ,
 Qui dispose à son gré du sort ;
 Dieu , précédé de la vengeance ,
 Ouvre le temple de la mort :

Lieu
 Se tr
 D'un
 La m
 Y tro
 La p
 Q
 Rien
 Die
 A la
 » Va
 » So
 » Pa
 » Ra
 » Et
 » Va
 »
 » Vi
 » Ep
 » Fr
 Il di
 Che
 Un
 A c
 La
 Dé

Lieu sombre , où la frayeur errante
Se traîne à la lueur mourante
D'un pâle & lugubre flambeau.
La mort , qui jamais ne se lasse ,
Y trouve à chaque instant qui passe ,
La porte affreuse du tombeau.

Que l'homme l'implore ou la brave ;
Rien ne touche son cœur d'airain ,
Dieu parle , elle accourt en esclave ,
A la voix de son Souverain :

» Vas , lui dit-il , punir la terre ,
» Sois plus cruelle que la guerre ;
» Pars , vole , obéis à mes loix ,
» Ravage , ébranle des empires ;
» Et de l'horreur que tu respires ,
» Vas remplir le palais des Rois.

» Epargne les Princes iniques ,
» Vils instruments de mon courroux ;
» Epargne les Rois tyranniques
» Frappe le plus juste de tous . »
Il dit , & la sœur de la Parque
Cherche un pere dans le Monarque ,
Un sage dans le Conquérant.
A cet accord rare & sublime ,
La mort reconnoît sa victime ;
Déjà LOUIS est expirant.

Arrête, implacable Furie ,
Respecte des jours précieux :
La voix , les vœux de la patrie
Peuvent encor monter aux cieux.
Vains soupirs ! le péril redouble ;
L'Europe attentive se trouble ,
Le Bavarois est consterné :
Des Temples les murs respectables
Répètent les cris lamentables
Du peuple aux autels prosterné.

Prince, qui défendra le titre
Que brigue ton fier oppresseur ?
L'Europe n'aura plus d'arbitre ;
Les Rois perdront leur défenseur :
Les cieux sont-ils impénétrables ,
Et les plaintes des misérables
S'égarent-elles dans les airs ?
Non , non , leur voix est entendue ;
La santé , du ciel descendue ,
Rend un Héros à l'Univers.

Déjà l'Alsace délivrée
Change ses cyprès en lauriers ;
Et la victoire rassurée
Vole au devant de nos guerriers.
O douce Paix ! vierge céleste ,
Après une guerre funeste ,

Sur
Le
Les
Aff

7
Qu
Da
Elle
Imi
Enf
Imr
Et p
Am
Et l



LA



Près
Mais

Sur nous vous régnerez encor :
Le temps des orages s'écoule ,
Les plaisirs descendent en foule ,
Assis sur des nuages d'or.

Tels sont les sujets mémorables
Que choissoit l'antiquité :
Dans ses travaux toujours durables ,
Elle instruit la postérité.
Imitons son exemple utile ;
Enfants d'Horace & de Virgile ,
Immortalisons les vertus ;
Et peignons le Roi le plus juste ,
Ami des beaux Arts , comme Auguste ,
Et bienfaisant , comme Titus.



V E R S

A M A D A M E

LA MARQUISE DE P***.

ON avoit dit que l'enfant de Cythere ,
Près du Lignon avoit perdu le jour ;
Mais je l'ai vu dans le bois solitaire

Où va rêver la jeune POMPADOUR.
Il étoit seul : le flambeau qui l'éclaire
Ne brilloit plus ; mais les prés d'alentour ;
L'onde , les bois , tout annonçoit l'Amour.
Ce n'étoit point ce séducteur perfide ,
Ce Dieu cruel encensé par Ovide ,
Dont le caprice enfante les desirs ,
Qui s'affoiblit & meurt dans les plaisirs ;
Mais cet Enfant que l'innocence guide ,
Qui , sûr de plaire , est modeste & timide ,
Toujours vainqueur & toujours désarmé ,
Toujours aimable , il est toujours aimé.
Tel on le vit sous le bon Roi Saturne ,
Tel dans ces lieux nous l'adorons encor.
Tendre & rêveur , sans être taciturne ,
Il fait aimer les mœurs du siècle d'or.
Nous reverrons enfin cet heureux âge ,
Où les penchans déterminoient le choix.
Déjà les Dieux nous offrent , dans ces bois ,
Des plaisirs purs & des jours sans nuage :
Tout va changer. Les crimes d'un volage
Ne seront plus érigés en exploits.
La pudeur seule obtiendra notre hommage ;
L'amour constant rentrera dans ses droits.
L'exemple en est donné par le plus grand des Rois,
Et par la Beauté la plus sage.

MADRIGAL

Se
Le
La
Ba
La
Mé
El

L F

A IN
A c
Deux tr
Qui fur
L'Enfan
La vit d
Qu'elle
Partie

MADRIGAL.

LA Maîtresse du cabaret
Se devine sans qu'on la peigne ;
Le Dieu d'Amour est son portrait ;
La jeune Hébé lui sert d'enseigne.
Bacchus , assis sur un tonneau ,
La prend pour la fille de l'onde :
Même en ne versant que de l'eau ,
Elle a l'art d'enivrer son monde.

LES PETITS TROUS.

CONT E.

AINSI qu'Hébé , la jeune POMPADOUR
A deux jolis trous sur la joue ;
Deux trous charmants où le plaisir se joue.
Qui furent faits par la main de l'Amour.
L'Enfant ailé , sous un rideau de gaze ,
La vit dormir , & la prit pour Psyché.
Qu'elle étoit belle ! à l'instant il s'embrase ;
Partie I. N

Sur ses appas il demeure attaché.
Plus il la voit , plus son délire augmente ;
Et pénétré d'une si douce erreur ,
Il veut mourir sur sa bouche charmante ;
Heureux encor de mourir son vainqueur !

Enchanté des roses nouvelles ,

D'un teint , dont l'éclat éblouit ,

Il les touche du doigt , elles en sont plus belles ;

Chaque fleur sous sa main s'ouvre & s'épanouit.

POMPADOUR se réveille , & l'Amour en soupire ;

Il perd tout son bonheur en perdant son délire ,

L'empreinte de son doigt forma ce joli trou ,

Séjour aimable du sourire ,

Dont le plus sage seroit fou.



LE
Ce ten
Ce fo
Si tes

C'e
Je ne
Il est d
Et fou

Qui
Qui v
Tu do
Et des

CHANSON.

LE connois-tu , ma chere Eléonore ,
Ce tendre enfant qui te suit en tout lieu ;
Ce foible enfant , qui le seroit encore ,
Si tes regards n'en avoient fait un Dieu ?

C'est par ta voix qu'il étend son empire ,
Je ne le sens qu'en voyant tes appas.
Il est dans l'air que ta bouche respire ,
Et sous les fleurs qui naissent sous tes pas.

Qui te connoît , connoitra la tendresse ;
Qui voit tes yeux , en boira le poison.
Tu donnerois des sens à la sagesse ,
Et des desirs à la froide raison.





LES

QUATRE PARTIES

DU JOUR.

JE chante le Palais des heures,
 Où trente portes de vermeil
 Conduisent aux douces demeures
 Qu'éclaire le char du Soleil.
 Toujours nouveau, toujours semblable;
 Mobile, incertain & constant,
 Le temps, d'une aile infatigable,
 Parcourt ce Palais éclatant.
 Arrête, vieillard indocile,
 L'Amour, en faveur des amants;
 Annonce un jour pur & tranquille,
 Dont il veut remplir les moments.
 Pour embellir cette journée,
 Les saisons offrent leurs couleurs;
 Flore, de jasmin couronnée,

Pré
 Bea
 Dig
 Lise
 Fit

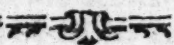
A R I

D
 S'éle
 Cha
 Sem
 Des
 Déj
 Ouv
 Les
 Quel
 Est
 De
 Au
 Déjà

Prépare une moisson de fleurs.
Beaux jours , naîsez ; & vous Délie ,
Digne élève d'Anacréon ,
Lisez ces vers , que la folie
Fit pour amuser la raison.



LE MATIN.



ARIANE ET BACCHUS.

DES nuits l'inégale couriere
S'éloigne & pâlit à nos yeux ;
Chaque astre au bout de sa carriere ,
Semble se perdre dans les cieux.
Des bords habités par le More ,
Déjà les heures de retour
Ouvrent lentement à l'Aurore
Les portes du Palais du jour.
Quelle fraîcheur ! l'air qu'on respire ,
Est le souffle délicieux
De la volupté qui soupire
Au sein du plus jeune des Dieux.
Déjà la colombe amoureuse

Vole du chêne sur l'ormeau ;
L'Amour cent fois la rend heureuse ,
Sans quitter le même rameau.
Triton sur la mer applanie
Promene sa conque d'azur ;
Et la nature rajeunie
Exhale l'ambre le plus pur.
Au bruit des Faunes qui se jouent ,
Sur le bord tranquille des eaux ,
Les chastes Naiades dénouent
Leurs cheveux tressés de roseaux.
Dieux ! qu'une pudeur ingénue
Donne de lustre à la beauté !
L'embarras de paroître nue
Fait l'attrait de la nudité.
Le flambeau du jour se rallume ,
Le bruit renaît dans les hameaux ;
Et l'on entend gémir l'enclume
Sous les coups fréquents des marteaux.
Le regne du travail commence :
Monté sur le trône des airs ,
Eclaire ton empire immense ,
Soleil , annonce l'abondance
Et les plaisirs à l'Univers.
Vengeur d'Ariane explorée ,
Vainqueur de l'Inde & des Titans ,
De sa douleur immodérée

Calm
Qu'e
Où t
D'un
Plaisi
Aime
Ris ,
Anne
Thés
Un c
Dieu
Et c
L'an
Que
S'un
Que
Soit
Dieu
Aux
La j
Epr
Ingr
Du
Déj
Dex
Des
Pou

Calme les transports éclatants.
Qu'elle abandonne le rivage ,
Où tout lui retrace l'image
D'un amant qu'elle appelle en vain,
Plaisirs cachés sous cet ombrage ,
Aimables enfants du matin ,
Ris , enjouements , jeux , badinages ,
Annoncez votre Souverain.
Thésée a laissé sans défense
Un cœur qu'il blessa de ses traits.
Dieu du vin , punissez l'offense ,
Et consolez , par vos bienfaits ,
L'amour trahi par l'inconstance.
Que le dépit d'intelligence
S'unisse aux plus tendres desirs ;
Que le flambeau de la vengeance
Soit allumé par les plaisirs.
Dieux ! le succès suit l'espérance :
Aux yeux de son charmant vainqueur ,
La jeune Ariane confuse
Epreuve une douce langueur
Ingrat Thésée ! elle l'accuse
Du feu qui s'allume en son cœur :
Déjà ses yeux baignés de larmes
Demandent vengeance à Bacchus :
Des yeux en pleurs ont trop de charmes ,
Pour craindre l'affront d'un refus.

Aux pieds de sa foible maîtresse ,
Bacchus , enivré de tendresse ,
Se jette avec emportement
Sur le trait charmant qui le blesse.
Abandonnée au sentiment
L'amante , avec moins de foiblesse ,
Résiste encore à son amant.
Cette rigueur involontaire
Le consume d'un nouveau feu ;
L'effort qu'elle fait pour se taire ,
Augmente le prix de l'aveu :
Elle voudroit briser encor
Le trait dont son cœur est atteint ;
Un baiser du Dieu qu'elle adore ,
Rougit l'albâtre de son teint.
C'est vainement qu'elle en murmure ;
Son rouge a trahi ses desirs ;
Rouge charmant , que la nature
Pétrit par la main des plaisirs.
Quel triste élève de la Grece ,
Pouroit , en voyant sa beauté ,
Préférer les lis de Lucrece
Et les pâleurs de la sagesse ,
Aux roses de la volupté ?
C'en est fait , les gazons renaissent ,
Les fleurs s'élèvent alentour ;
Emules du Dieu de l'Amour ,

Les Z
Et les
S'opp

ALL

C

Enf

Sen

Suf

Fie

Il

L'

Re

En

Il

Q

T

A

D

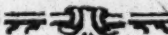
I

T

Les Zéphyrs en l'air se caressent ;
Et les nuages qui s'abaissent ,
S'opposent aux rayons du jour.



LE MIDI.



ALPHÉE ET ARÉTHUSE.

C E grand Astre , dont la lumière
Enflamme la voûte des cieux ,
Semble , au milieu de sa carrière ,
Suspendre son cours glorieux.
Fier d'être le flambeau du monde ,
Il contemple du haut des airs
L'olympé , la terre & les mers ,
Remplis de sa clarté féconde ;
Et jusques au fond des enfers
Il fait rentrer la nuit profonde
Qui lui disputoit l'Univers.
Toute la nature en silence
Attend que le Dieu de Délos ,
De son char lumineux s'élance
Dans l'humide séjour des flots.
Tandis que des Géants horribles ,

Qu'un bras immortel enchaîna ,
Embrasent de leurs feux terribles
Les monts de Vésuve & d'Etna ;
Lassés de leurs fardeaux énormes ,
Les Cyclopes à demi nus
Réposent leurs têtes difformes
Sur leurs travaux interrompus.
Le Dieu de l'Inde & de la Tonne
Couronné de feuillages verts ,
Jouit des dons que les hivers
Offrent en tribut à l'automne.
Déjà le Champagne glacé ,
Dans le verre éclate & bouillonne ;
Déjà Silene terrassé ,
Au Dieu des songes s'abandonne
Bacchus s'enivre , Amour l'ordonne ,
Et dans le vin qu'ils ont versé ,
Bacchus voit tomber sa couronne ,
Amour son flambeau renversé.
Au fond d'une grotte profonde
Aréthuse fuit les chaleurs ;
Le doux sommeil , au bruit de l'onde ,
Vole sur un tapis de fleurs ;
La Nymphé combat & succombe :
Déjà ses yeux moins animés
Languissent à demi fermés ;
Elle s'endort , son urne tombe ,

Plus de voile pour ses appas ;
Tout est confondu par Morphée.
Volez , Amour , volez , Alphée ;
Et vous , sommeil , ne fuyez pas.
Alphée approche , Alphée admire :
Quoi ! dit-il , serois-je vainqueur ?
Elle dort , elle qui déchire
Un cœur soumis , un tendre cœur
Qu'elle méprise & quel attire.
Elle dort : ô Dieux ! pardonnez
Au transport naissant qui m'anime ;
Cruels , si vous le condamnez ,
Si j'en dois être la victime ,
Ne punissez qu'après le crime ;
Servez mon ardeur , & tonnez.
Il dit : l'amour est son excuse ;
Déjà tous ses flots en flammés
Ont couvert l'urne d'Aréthuse
Des feux dont ils sont animés.
L'onde de la Nymphé rebelle
Résiste à leurs efforts heureux ;
En résistant elle se mêle ,
Et se précipite avec eux.
Enfin , de cette urne charmante ,
En un instant , mais pour toujours ,
Les flots de l'amaant , de l'amante
Vont prendre & suivre un même cours.

Aréthuse sommeille encore :
 Un Dieu caché sous les roseaux,
 Du feu que la Naiade ignore ,
 Echauffe autour d'elle les eaux.
 Elle s'éveille , elle soupire ,
 Mais sans colere & sans douleur.
 Peut-on se plaindre d'un malheur
 Qu'au fond de son cœur on desire?



LE SOIR.



DIANE ET ENDIMION.

CE Dieu qui brûloit les campagnes
 Se dérobe enfin à nos yeux ;
 Il fuit , & son char radieux
 Ne dore plus que les montagnes.
 Déjà par sa voix avertis ,
 Ses courriers vigoureux s'agitent ;
 Leurs crins se dressent , il s'irritent ;
 Et doublent leurs pas ralentis ;
 Ils volent & se précipitent
 Au fond du palais de Thétis.

Le front couronné d'amaranthes ;
Les Nymphes sortent des forêts ;
Un air plus doux , un vent plus frais
Raniment les roses mourantes ;
Et descendant du haut des monts ,
Les Bergeres plus vigilantes ,
Rassemblent leurs brebis bêlantes
Qui s'égaroient dans les vallons.
Voyez , dans ce bassin rustique ,
Un ruisseau fuir & bouillonner ;
Admirez ce palmier antique ,
Qui , né sur le bord aquatique ;
Se courbe pour le couronner.
Oui , ces gazons , cette onde pure ;
Cette ombre qui succede au jour ,
Cette fraîcheur & ce murmure
Sont les pieges que la nature
Nous tend en faveur de l'amour.
Eloignez-vous , chaste Immortelle ;
Fuyez l'aspect de ce beau lieu ;
Sous ce palmier : un jeune Dieu
Ouvre les bras & vous appelle.
Que nos efforts sont impuissants ,
Quand la nature nous inspire !
Le cœur , emporté par les sens ,
S'attache à l'objet qui l'attire.
Pleine d'un amoureux délire ,

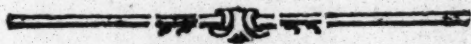
Diane approche du bassin :
Emporte , dit-elle à Zéphire ,
Ce voile tendu sur mon sein ;
Il en reste un qu'Amour déchire ,
Et l'Immortelle est dans le bain.
Endimion caché sous l'ombre
Des mytres , se met à l'entour ,
Attend dans leur retraite sombre
Le signal qu'a promis l'Amour.
Penché sur le bain de Diane ,
D'un œil curieux & profane
Il perce l'humide élément ,
A travers l'onde diaphane ;
Il voit , mais il voit , en amant ,
Naître le doux saisissement
Que la pudeur en vain condamne
Quand on le doit au sentiment.
Poursuis dans l'onde la Déesse ,
S'écrie Amour , que la tendresse
Change en plaisirs tous ses remords ;
Ménage si bien sa foiblesse ,
Qu'elle se livre à ses transports ,
Sans croire offenser la sagesse.
Il dit : Endimion s'élance
Aux genoux de la Déesse ;
Surprise , elle fuit en silence
Le Dieu dont il est agité.

Arrêtez , dit-il , je vous aime ;
Ce mot me rend digne de vous ;
A ce mot , votre rang suprême
Doit se partager entre nous.
Je vous vois , je vois tous vos charmes ;
Je les compte par mes desirs ;
Mes yeux se remplissent des larmes
Que leur font verser les plaisirs.
O doux moments ! je vous ai vue ,
Je touche à l'immortalité ;
Je vous revois , vous êtes nue
J'ai part à la divinité.
Arrêtez. Diane confuse ,
En fuyant , tombe dans ses bras ;
Il la retient , quel embarras !
La gloire veut qu'elle refuse ;
Le tendre Amour ne le veut pas.
Laisse-moi , Berger , lui dit-elle ,
Tes transports me font trop souffrir ;
Es-tu content ? je suis mortelle ,
L'Amour me permet de mourir :
Prends mon char , conduit-le toi-même ;
Brille en ma place dans les airs ;
Amour , laisse-moi ce que j'aime ,
Je t'abandonne l'Univers.
Elle dit : les airs s'embellirent ,
Les bords des ruisseaux retentirent

Du frémissent des zéphyrs :
 L'écho répéta les soupirs ,
 Et les Naiades applaudirent
 Aux cris redoublés des plaisirs.



LA NUIT.

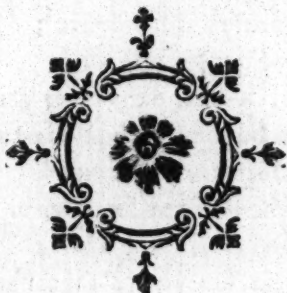


LÉANDRE ET HÉROS.

LES ombres , du haut des montagnes ,
 Se répandent sur les côteaix :
 On voit fumer dans les campagnes
 Les toits rustiques des hameaux ,
 Sous la cabane solitaire
 De Philémon & de Baucis ,
 Brûle une lampe héreditaire ,
 Dont la flamme incertaine éclaire
 La table où les Dieux sont assis.
 Errant sur des tapis de mousse ,
 Le verd qui réfléchit le jour ,
 Remplit d'une lumière douce
 Tous les arbuttes d'alentour.
 Le front tout couronné d'étoiles ,

Ce Dieu leve un voile jaloux,
Et de la pudeur qui soupire,
Excite & calme le courroux.
Héro, du vainqueur qui la presse ;
Irrite les tendres efforts ;
En résistant à son ivresse,
Elle en augmente les transports.
Sévère, & même un peu farouche,
Quand elle refuse un baiser,
Son ame vole sur sa bouche,
Honteuse de le refuser.
Léandre brûle, Héro desire ;
La volupté qui les inspire
Brille tour-à-tour dans leurs yeux :
Mais quel bonheur & quel martyre !
Et quel tourment délicieux !
Tourment envié par les Dieux.
Héro l'éprouve, Héro pâmée
Leve au ciel des yeux l'anguissants ;
Un cri de sa bouche enflammée
Prouve qu'à peine elle a quinze ans.
A ce cri les Amours répondent,
La Lune jalouse pâlit ;
Le jour renaît, l'air s'embellit,
Et tous les plaisirs se confondent :
Qu'ainsi puisse couler toujours
L'été rapide de nos jours !

Rions des préceptes sauvages
Et de nos censeurs rigoureux ;
Nous ferons toujours assez sages ,
Si nous sommes souvent heureux.



QU

=

D

=

J

Je

Et

Fl

Pr

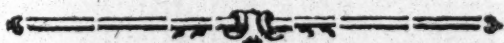
N



L E S
 QUATRE SAISONS,
P O È M E.



LE PRINTEMPS.



C H A N T P R E M I E R.

J'AI chanté les heures du jour :
 Je chante aujourd'hui le retour
 Et le partage de l'Année.
 Flore , que ta main fortunée
 Présente l'ouvrage à l'Amour.

Dans les antres de la Scythie ;
 Vertumne , vainqueur des hivers ,

Vient de remettre dans les fers
Les fougueux enfants d'Orithie.
En vain leurs affreux sifflements
Nous déclarent encor la guerre ;
En vain , dans leurs soulèvements ,
Ils ébranlent les fondements
De la prison qui les resserre ;
Le printems a sauvé la terre
De leurs cruels emportements.

Le fils d'Eole & de l'Aurore ;
Zéphyr enfin est de retour ;
Ses transports ont réveillé Flore ,
Et les fleurs qui n'osoient éclore
S'ouvrent aux feux de leur amour ;
La nuit cede au jour son empire ;
L'hiver s'enfuit au fond du nord ,
Et la nature qui respire ,
Sort des ténèbres de la mort ;
Immobile au centre du monde ,
Le Soleil que nous revoyons ,
Orne sa tête des rayons
Qui rendent la terre féconde.
Déjà des lacs les plus profonds ,
Ses feux ont fondu la surface :
On voit tomber du haut des monts
Des monceaux de neige & de glace

Qui fertilisent les vallons ;
Les roches découvrent leur cime ;
Dodône leve un front sublime
Que respectent les aquilons ;
Et de l'hiver tendre victime ,
Cérès , du sein de nos fillons ,
Sourit au Dieu qui la ranime.

Dans sa cabane confiné ,
Le Berger , au pied des montagnes ,
Célèbre le mois fortuné
Qui vient embellir les campagnes ;
Tout renaît , tout brille à ses yeux ,
Les arbres se courbent en voûte ;
L'onde plus pure dans sa route
Réfléchit l'image des cieux.
Content , il se leve , il s'écrie ;
Et tandis que la Bergerie
Se réveille & s'ouvre à sa voix ,
Le troupeau marchant sous ses loix
Bondit déjà dans la prairie.

Arbres dépouillés si long-temps ;
Couronnez vos têtes naissantes ,
Et de vos fleurs éblouissantes
Parez le trône du Printemps.
Elevez vos pampres superbes

Sur le faite de ces ormeaux :
Vignes , étendez vos rameaux ;
Jasmins , sortez du sein des herbes ,
Montez , ombragez ces berceaux :
Et vous , aimables arbrisseaux ,
Lilas , croissez , tombez en gerbes ,
Ornez ces portiques nouveaux.
Que l'air se parfume & s'épure ;
Que l'onde jaillisse & murmure ;
Que rien ne trouble un si beau jour :
Que les bois , les fleurs , la verdure
Fassent de toute la nature
Un temple digne de l'Amour.
Sur un nuage de rosée
Vénus descend du haut des cieux ;
Et la terre fertilisée
S'enivre du nectar des Dieux.
Au retour de cette immortelle ,
Tout germe , s'enflamme & s'unit ;
De l'Univers qui rajeunit ,
L'hymen heureux se renouvelle ;
L'air s'embrase de nouveaux feux ;
Les bois confondent leurs feuillages ;
Les mers embrassent leurs rivages ,
Et le Soleil plus lumineux
Se joue à travers les nuages.
O Vénus ! qui peut résister

La n
Et l'
Bru
Les
Son
L'an
Sur l
O to
Dée
O lu
Et d
Blan
L'Ar
Triff
L'éa
Frén
Que
Mair
L'inc
Sans
Lear
En v
Il to
Le s
Et s
En v
S'éle
Partie

La nuit s'avance lentement ,
Et l'obscurité de ses voiles
Brunit l'azur du firmament.
Les songes traînent en silence
Son char parsemé de saphirs ;
L'amour dans les airs se balance
Sur l'aile humide des zéphyr.
O toi ! si long-temps redoutée ,
Déesse paisible des airs ,
O lune ! embellis l'Univers ,
Et de ta lumière argentée
Blanchis la surface des mers.
L'Amour implore ta puissance :
Triste victime de l'absence ,
L'éandre aimé sans être heureux ,
Frémit de la barrière immense
Que Neptune oppose à ses vœux.
Mais que la fortune trahisse
L'indigne amant qui réfléchit ;
Sans connoître le précipice ,
Leandre y vole & le franchit.
En vain sur les plaines humides
Il touche , en étendant les bras ,
Le sein des jeunes Néréides ,
Et s'égare sur leurs appas :
En vain cent beautés ingénues
S'élèvent au milieu des flots ;

Partie I.

Toujours moins homme que héros ,
Il fuit les belles éperdues ,
Qui , par leur mollesse étendues ,
Chantent les hymnes de Paphos.
La jeune Doris plus pressante ,
Et plus sensible à ses refus ,
Lui tend , d'une main caressante ;
Un piège inventé par Vénus.
Cent fois la Naïade échapée
S'attache à son sein embrasé :
S'il plonge , il baise une napée ;
S'il se renverse , il est baissé.
Efforts dangereux d'une belle ,
L'Amour peut vous rendre impuissants ;
Et le cœur d'un amant fidele
Echappe au prestige des sens.
Léandre a vaincu la nature :
Un Dieu l'éclaire & le conduit
Aux portes d'une tour obscure ;
Où la volupté l'introduit.
Héro sur un tapis sommeille ,
Un songe assis sur ses genoux ;
L'instinct de l'amour la réveille :
O mon cher Léandre ! est-ce vous ?
Quoi ! tant d'écueils ? Sa voix expire ;
Et le silence le plus doux
Donne le signal au délire :

A la douceur de ton empire ?
O Vénus ! qui peut éviter
Le piège où ta voix nous attire ?
Au sein des rochers les plus durs ,
Ta chaleur , active & puissante ,
Force la terre languissante
D'enfanter des métaux plus purs.
L'Amour , par des routes certaines ,
Pénètre dans tous les ressorts ,
Circule dans toutes les veines ,
Donne la vie à tous les corps ;
Il fend les airs , nage dans l'onde ,
Et la terre , qu'il rend féconde ,
Dans ses bras aime à respirer ;
Ce Dieu charmant enseigne au monde
Le secret de se réparer.

Sortez , indolents Sybarites ,
Du cercle étroit de vos plaisirs ;
Osez étendre les limites
Où se renferment vos desirs ;
Abandonnez les faux spectacles
Qu'admirent la Ville & la Cour ;
Pour jouir en paix des miracles
De la Nature & de l'Amour.
Venez , sous nos berceaux rustiques ,
Délasser vos cœurs languissants ,
Partie I. P

Des voluptés périodiques
 Dont le retour glace vos sens.
 Renaissez avec la nature,
 Et dans ses dons multipliés
 Goûtez, sans trouble & sans mesure,
 Des plaisirs purs & variés.
 L'oiseau qu'une superbe cage
 Captivoit sous un toit doré,
 A supporté son esclavage
 Tant que les frimas ont duré;
 Mais après leur regne funeste,
 Le Bélier, propice aux amours,
 Vient d'ouvrir l'empire céleste
 A la Déesse des beaux jours.
 L'oiseau captif qui voit renaître
 Les fleurs du jardin de son maître;
 Qui, sous des myrtes amoureux,
 Entend la musique champêtre
 Des autres oiseaux plus heureux;
 Resserré dans un palais vaste,
 Brûle de traverser les airs,
 Et regrette, au milieu du faste,
 L'ombre des bois & des déserts.
 Ces beaux vases de porcelaine
 Sont-ils remplis de la même eau,
 Dont il boiroit dans ce ruisseau
 Qui fait fleurir toute la plaine ?

L'aig
 L'asp
 L'Am
 De l
 Tout
 Tout
 Des
 Sa p
 L'Am

L
 Ont
 Jain
 De c
 Mon
 Un
 Des
 Et d
 Les
 De
 Tran
 Au
 Nos
 Sont
 On
 Pou
 Pour

L'aiguillon de la liberté ,
L'aspect riant de la campagne ,
L'Amour enfin qui l'a flatté
De lui donner une compagne ;
Tout l'irrite contre ses fers ;
Tout le détrompe & le détache
Des faux biens qui lui sont offerts :
Sa prison s'ouvre , il s'en arrache ,
L'Amour le rend à l'Univers.

Le lac , le vernis , la dorure
Ont assez ébloui mes yeux ;
J'aime mieux la simple parure
De ce côteau délicieux.
Mon Louvre est sous ces belles tonnes ;
Un bois est le temple où j'écris ;
Des arbres en sont les colonnes ,
Et des feuillages les lambris.
Les Arts , ces esclaves serviles
De nos desirs efféminés ,
Transportent le luxe des villes
Au milieu des champs étonnés.
Nos yeux , qu'un vain charme fascine ,
Sont plus surpris que satisfaits ;
On quitte les jardins d'Alcine
Pour ceux que la nature a faits.
Pourquoi , dans nos maisons champêtres ;

Emprisonner ces clairs ruisseaux ,
 Et forcer l'orgueil de ces hêtres
 A subir le joug des berceaux ?
 Qu'on vante ailleurs l'architecture
 De ces treillages éclatants :
 — Pourquoi contraindre la nature ?
 Laissons respirer le Printemps.
 Quelle étonnante barbarie
 D'affervir la variété
 Au cordeau de la symmétrie ?
 De polir la rusticité
 D'un bois fait pour la rêverie ,
 Et d'orner la simplicité
 De cette riante prairie ?
 Le plaisir , qui change & varie ;
 Adore la diversité.

O toi ! Commentateur suprême ;
 Qui définis la volupté ,
 Qui fais du plaisir un système ,
 Et de l'amour un froid traité ;
 Calculateur infatigable ,
 Dont la méthode insupportable
 Desseche en nous le sentiment ,
 Laisse reposer un moment
 Ton syllogisme inattaquable ,
 Et ton invincible argument ;

Un instant de folie aimable
Vaut mieux qu'un bon raisonnement.

Vénus & Flore nous rappellent ,
Gardons la raison pour l'hiver ;
Respirons le baume de l'air ,
Et que nos sens se renouvellent.

Voyons ces taureaux mugissants
Poursuivre Io dans les prairies ;
Voyons ces troupeaux bondissants
Donner , par leurs jeux innocents ,
Aux bergeres des rêveries ,
Aux bergers des desirs pressants.

Ocyroé , dans les campagnes ,
Enflamme , par ses fiers regards ,
Le courfier , amant des hasards ;
Elle l'enleve à ses compagnes ,
Et s'élançant , les crins épars ,
Tous deux , au sommet des montagnes ,
Offrent leur hymen au Dieu Mars.
Plus loin , dans ces forêts sauvages ,
Les lions rugissent d'amour ,
Tandis que les ramiers volages
Viennent soupirer alentour ;
Le fier dragon & le reptile ,
L'insatiable crocodile ,

L'oiseau que révere Memphis ,
 Le dromadaire des Sophis ,
 Les monstres craintifs ou féroces
 Qui peuplent le sein de Thétis ,
 Tous forment des nœuds assortis ,
 Et l'Amour préside à leurs noces.
 Régnez sur les flots applanis ,
 Alcyons , déployez vos ailes ;
 Les vents respecteront vos nids ,
 Et les flots vous seront fideles.

Vous , qui , dans l'humide séjour ,
 Cachez vos brillants coquillages ,
 Vénus vous appelle en ce jour ;
 Formez de nouveaux mariages ,
 Et que les perles soient les gages
 Que l'Hymen présente à l'Amour.
 Déjà , sous l'épine fleurie ,
 I hilomele exerce sa voix ;
 Progné voltige autour des toits ;
 L'oiseau de Vénus se marie ,
 Et la tourterelle attendrie
 Gémit d'amour au fond des bois.
 Le castor , amant des rivages ,
 Trace le plan de sa maison ;
 Les abeilles , encor plus sages ,
 Dans le creux des rochers sauvages

Elevent l'utile cloison
Qui sépare leurs héritages.
Le vermissseau , sous le gazon ,
Lui-même devient architecte ,
Et les ouvrages de l'insecte
Etonnent la fiere raison.
Le monde à nos yeux va renaître ;
Et tous les êtres dans ce jour ,
En rendant hommage à l'Amour ,
Soulagent l'ennui de leur être.

Peuplez les divers éléments ,
Insectes , à qui la Nature
Accorda si peu de moments ;
Vengez-vous d'une loi si dure ;
Naïsez , vivez , mourez amants.
Qu'importe , au bout de la carrière ;
Qu'un seul instant délicieux
Ait rempli votre vie entiere ,
Si le plaisir qui fait les Dieux ,
Vous anima dans la poussiere ?

Hermaphrodites fortunés ,
Pour vous l'amour sans jalousie ;
Suit les loix que vous lui donnez ;
Aimez à votre fantaisie ;
Quittez cent fois & reprenez

176 *LES QUATRE SAISONS,*
Les deux rôles de Thirésie.

Image d'un jeune arbrisseau ,
Inconcevable vermissseau ,
Soyez à jamais un problème ;
Tout entier dans chaque rameau ,
Renaissiez semblable & nouveau ;
Et par une faveur suprême ,
Trompez la mort sous le ciseau
Qui vous sépare de vous-même.

O ! que l'homme si dédaigneux ,
Lui qui foule d'un pied superbe
Les insectes cachés sous l'herbe ,
Perdroit de son faste orgueilleux ,
S'il savoit , quand il les écrase ,
Que moins gênés dans leurs desirs ,
Leurs cœurs , qu'un même amour embrasé ,
Sont toujours neufs pour les plaisirs.

Telles sont les vives images
Que le Printemps offre à nos yeux ;
Les Saisons ressemblent aux âges ;
Dans leurs rapports mystérieux ,
La main invisible des Dieux
Cache des conseils pour les sages.
Le Printemps , couronné de fleurs ,
Pare l'Amour qui le caresse ;

L'Été
Les d
L'Au
Cueil
L'Hi
Mais
L'esp
Ainf
Les
Fuy
Le t
Et l
Auj
Par
Av
Ac
L'H
Ce
Q
Le
So
N
L
E
L
D
D

L'Été mûrit par ses chaleurs
Les dons brillants de la jeunesse :
L'Automne , un panier à la main ,
Cueille les fruits qu'elle colore ;
L'Hiver à l'instant les dévore ;
Mais il conserve dans son sein
L'espoir de Cérès & de Flore.
Ainsi l'on peut toujours saisir
Les moments heureux qui s'envolent :
Fuyons les dangers du loisir ;
Le travail ajoute au plaisir ,
Et l'un & l'autre nous consolent.
Aujourd'hui les fleurs des buissons
Parfument le sein des bergeres ;
Avec des fleurs & des chansons
Achetonons leurs faveurs légères.
L'Été s'approche , jouissons :
Ces nuages chargés de neige ,
Qu'au midi d'un jour radieux
Les aquilons séditions
Souffloient du fond de la Norwege ;
N'assiègent plus l'astre des Cieux.
Le Soleil pénètre la terre ,
Et pompe jusque dans ses flancs
Les esprits , les germes brillants
Dont va se former le tonnerre.
Déjà l'étoile de Vénus

Annonce les belles soirées ;
 Déjà les Faunes revenus
 Cherchent les Nymphes égarées ;
 Zéphire , d'un souffle épuré ,
 Ride la surface de l'onde ;
 La Nuit , de son trône azuré ,
 Répand ses pavots sur le monde ;
 Et son char , d'Amours entouré ,
 Roule dans une paix profonde.

Dans les nuits brillantes de Mai ,
 Le Sylphe amoureux des mortelles ,
 Vient chercher , parmi les plus belles ,
 Un cœur qui n'ait jamais aimé.
 Aidé de ses ailes légères
 Il descend , invisible aux yeux ,
 Sur ces étoiles passagères
 Qu'on voit tomber du haut des Cieux.
 Roi des peuples élémentaires ,
 Il vole avec timidité
 Dans ces châteaux héréditaires ,
 Où l'ignorance & la fierté
 Captivent , sous des loix austères ,
 Et la jeunesse & la beauté.
 Le scrupule & l'inquiétude ,
 Enfants craintifs des passions ,
 La peur & ses illusions

Veille
 L'am
 Indig
 Volt
 Sans
 Un
 Enle
 Pud
 Tou
 Déj
 Le
 Sa
 Ch
 L'é
 Si
 Il
 Au
 M
 A
 Le
 A
 E
 S
 D
 I
 I

Veillent dans cette solitude.
L'amoureux habitant des airs,
Indigné contre la clôture,
Voltige & perce la serrure ;
Sans bruit les rideaux sont ouverts.
Un enfant aimable & pervers
Enleve aux Graces leur ceinture ;
Pudeur, jeunesse, amour, nature,
Tous vos secrets sont découverts.
Déjà d'une beauté naissante
Le Sylphe interroge le cœur,
Sa main timide & caressante
Cherche les traces d'un vainqueur :
L'épreuve est douce & dangereuse :
Si la Belle a connu l'amour,
Il l'abandonne sans retour
Au hasard d'être malheureuse ;
Mais si le cœur qu'il a fondé,
A toujours sagement gardé
Le foible sceau de l'innocence,
Alors le Génie amoureux
Exerce toute sa puissance
Sur un cœur digne de ses feux.
De la beauté qu'il a jugée,
Il devient l'invisible époux ;
Dans les bras du sommeil plongée,
Elle va, sans être outragée,

180 *LES QUATRE SAISONS,*

Jouer des plaisirs les plus doux.
Un essaim fortuné de songes
Sert les vœux du Sylphe enchanté ;
Les charmes de la vérité
Percent à travers leurs mensonges.

Bientôt sur un trône argenté ,
Le Prince aimable des Génies
Transporte la jeune beauté
Dans les régions infinies
De son empire illimité.
Emuë , inquiète & charmée ,
Elle jouit rapidement
Du plaisir d'avoir un amant ,
Et du bonheur d'en être aimée.
L'amour , par un charme flatteur ,
Soutient dans les airs son courage ,
Elle ose admirer la hauteur
Des vastes cieus qu'elle envisage ;
Les graces de son conducteur
Cachent le danger du voyage :
Son œil , avec sécurité ,
Du Zodiaque redouté ,
Contemple les signes funestes ;
Sa main , avec témérité ,
Mesure les cercles célestes.
Ces grands objets la touchent peu ;

L'air ,
N'est p
Rien n
Sur la
Déjà f
Contre
Une v
Qu'il
Ses pl
Un ga
Un a
Tel e
Préfe
A pe
Que
S'arr
D'un
A l'in
La v
Les
L'air
C'en
S'en
Mai
Le
Et

L'air , au mépris des Zoroastres ;
N'est pour elle qu'un voile bleu ;
Rien ne la frappe dans les astres ;
Sur la terre elle a vu du feu.
Déjà son oreille murmure
Contre les célestes accords ;
Une voix secrète l'affure
Qu'il faut chercher dans la nature
Ses plaisirs plus que ses ressorts.
Un gazon frais , une fontaine ,
Un arbre qui cache le jour ,
Tel est l'asyle que l'Amour
Préfère à la céleste plaine.
A peine a-t-elle désiré ,
Que le char brillant qui la mene ;
S'arrête sous l'ombre incertaine
D'un bois par un fleuve entouré.
A l'instant les buissons fleurissent ;
La vigne embrasse les ormeaux ;
Les palmiers amoureux s'unissent ,
L'air est peuplé de mille oiseaux.
C'en est fait , la jeune Sylphide
S'enivre du bonheur des Dieux ;
Mais le soleil brille à ses yeux ;
Le songe fuit d'un vol rapide ,
Et le Sylphe remonte aux cieux.



L' É T É.



CHAN T S E C O N D.

SOLEIL, c'est aujourd'hui ta fête ;
L'Été, chargé de blonds épis ,
Étale ses riches habits ,
Et fait rayonner sur sa tête
L'or , les saphirs & les rubis.
Leves-toi , répands la lumière ;
Brille , triomphe à tous les yeux ;
Poursuis la nuit dans sa carrière ,
Et chasse du trône des cieux
Sa pâle & tremblante courrière.
Sur le sommet inhabité
Des montagnes les plus sauvages ,
Déjà les disciples des Mages
Chantent le retour de l'Été.
Abattu , triste & solitaire ,
Dans les jardins qu'il embellit ,
Le Printemps soupire & pâlit ,

En v
Clyt
L'am
Vien
Les f
Mall
Fille
C'est
Sa v
Des
Votr
Dev
Sa g
Vou
Del
Il pa
Le f
Le li
En v
Il pa
Cou
Le p
Atti
La f
A l'i
Par
Don

En voyant l'éclat de son frere.
Clytie , ouvrez vos feuillages d'or
L'amant , dont vous pleurez l'absence ,
Vient ranimer , par sa présence ,
Les feux dont vous brûlez encor.
Malheureux sang de Montézume ,
Filles du Soleil , accourez ,
C'est pour vous que son feu s'allume ;
Sa vue adoucit l'amertume
Des larmes que vous dévorez.
Votre ame orgueilleuse respire
Devant le Roi du firmament ;
Sa gloire , que la terre admire ,
Vous console , pour un moment ,
De la chute de votre empire :
Il paroît , l'Olympe rougit ,
Le front des montagnes se dore ;
Le lion céleste rugit ,
En voyant l'astre qu'il adore :
Il paroît ; ses rayons épars
Couvrent la face des campagnes ;
Le premier feu de ses regards ,
Attire au plus haut des montagnes
La froide vapeur des brouillards.
A l'instant la terre embrasée ,
Par son éclat vif & charmant ,
Donne le feu du diamant

A chaque goutte de rosée.
Fidelle amante du Soleil ,
De fleurs , de perles couronnée ,
La nature sort du sommeil ,
Comme une épouse fortunée ,
Dont l'amour hâte le reveil.
Vers l'astre bienfaisant du monde
Elle étend ses bras amoureux ;
Il brille , & l'ardeur de ses feux
La rend plus belle & plus féconde.
Tandis qu'au sommet d'une tour
Le paon fait reluire au grand jour
L'azur de ses plumes nouvelles ,
L'oiseau de la mere d'Amour
Epure l'argent de ses ailes.
Tout brûle des feux de l'Été ;
Le froid serpent , caché sous l'herbe ;
S'éveille , & dresse avec fierté
La crête de son front superbe ;
Son corps , en replis ondoyants ,
Roule , circule , s'entrelace ;
Ses yeux , pleins d'ardeur & d'audace ;
S'arment de regards foudroyants :
Bientôt levant sa tête altière
Vers l'astre qui la ranimé ,
Il s'élance de la poussière ,
Et fait briller à la lumière

Son

Son
Foi
Eve
Le
S'in

Em
Il v
Il t
En
Ima
La
Ses
Ch
Au
Il e
Tr
Pe
Ma
Su
Fo
Du
Sa
Et
V
Le
Part

Son aiguillon envenimé.
Foibles mortels , que le jour blesse ,
Eveillez-vous , ouvrez les yeux ;
Le Soleil , embrasant les cieux ,
S'indigne de votre mollesse.

Que devient l'homme quand il dort ;
Emporté sur l'aile des songes ,
Il vole au pays des mensonges ,
Il touche aux rives de la mort.
Envisagez ce globe immense !
Image des dieux qui l'ont fait ;
La flamme nourrit sa substance ,
Ses feux répandent l'abondance ;
Chaque rayon est un bienfait.
Au sein des plus profonds abymes ,
Il enfante ces purs métaux ,
Tristes auteurs de tous les maux ,
Peres féconds de tous les crimes ;
Mais qui , sagement répandus
Sur les besoiens de la patrie ,
Forment les liens étendus
Du commerce & del'industrie ,
Satisfont à tous les desirs ;
Et tels que des sources fécondes ,
Vont ranimer dans les deux mondes
Les arts , la gloire & les plaisirs.

Partie I.

Q

O Soleil ! ame universelle ,
Toi , dont les regards amoureux
Fclairent ces astres nombreux
Dont l'azur des cieux étincelle ;
O toi ! qui suspends dans les airs
Ces torrents , ces mers vagabondes ,
Qui , par mille canaux divers ,
Portent la fraîcheur de leurs ondes
Dans les veines de l'univers ;
De l'Eté , qui vient de renaitre ,
Mûris les fertiles moissons ,
Et reçois les foibles chansons
Que t'offre ma Muse champêtre.
Déjà de tes rayons puissants
Les campagnes sont pénétrées ;
Eole , des blés jaunissants ,
Agite les ondes dorées.

O Cérès ! presse ton retour :
Sur nos plaines le Dieu du jour
Répand les chaleurs & la vie.
Proserpine a quitté la cour
Du sombre époux qui la ravie :
Le même char qui l'entraîna
A travers la flamme & la cendre ,
A tes yeux charmés va descendre
Du sommet brillant de l'Etna.

Elle paroît ; ton cœur palpite ,
Tes pas volent devant ses pas ;
Quand tu l'appelles dans tes bras ,
L'amour vers toi la précipite.
Un mutuel enchantement
Vous enivre des mêmes charmes !
Trop court , mais trop heureux moment
Où le plaisir verse des larmes !
Pour un cœur noble & généreux ,
Qu'il est doux , en quittant Cerbere ,
De retrouver le monde heureux
Par les seuls bienfaits de sa mere !
Belle Proserpine , à tes yeux ,
Déjà la moisson est tombée
Sous la faucille recourbée
Du moissonneur laborieux :
Ici les gerbes dispersées
Couvrent la face des guérets ;
Plus loin , leurs meules entassées
Elevent un trône à Cérés.
Sur l'arbre fécond de Pyrame ,
Le ver à soie ourdit sa trame ,
Qui pare les Dieux & les Rois :
Les fraises parfument les bois ,
L'épine enfante la groseille ,
Mille fruits naissent à la fois ;
Et prête à remplir la corbeille ,

La Nymphé héfite le choix.
Par-tout l'abondance circule
L'homme n'est heureux que l'Eté :
L'infatigable pauvreté
Bénit l'ardente canicule
Qui fait fremir la volupté.
Dans un falon pavé de marbre
Respire-t-on un air plus frais ,
Qu'à l'ombre incertaine d'un arbre
Cher aux Déesfes des forêts ?
La Driade , en robe légère ,
Brave , fous un chapeau de fleurs ,
L'aiguillon ardent des chaleurs ;
Et Pallas , coëffée en bergere ,
Pour égayer les moisfonneur ,
Danse à midi fur la fougere.
Le travail , joint à la gaité ,
Souffre & furmonte toutes chofes :
La nonchalante oifiveté
Se blesfe fur un lit de rofes.
Voyez l'intrépide chaffeur
Qui fur cette côte brûlante ,
A l'aide d'un chien précurfeur ,
Arrête la perdrix tremblante.
De joie & d'efpoir animé ,
Il prend , il arme fon tonnerre :
L'oifeau part , un trait enflammé

Le fait retomber sur la terre.
La chasse retient jusqu'au soir
Le jeune Adonis dans les plaines :
Le plaisir , la gloire & l'espoir
Font supporter toutes les peines,
Mais déjà , plus vif & plus clair ;
Le Soleil dévore & consume
La rosée éparse dans l'air ;
Et le feu du ciel qui s'allume ,
Etincelle comme le fer
Que Vulcain frappe sur l'enclume.
Doris s'enfuit sous les roseaux ;
Et dans leurs lits , plus resserrées ,
Les Nymphes refusent leurs eaux
A nos campagnes altérées.

Plaignons l'avidé voyageur ,
Qui , dans les sables de l'Afrique ,
Egaré sous un ciel vengeur ,
S'expose aux fureurs du Tropique.
La terre rougit sous ses pieds ;
Des torrents de feu se répandent ;
Et par le Soleil foudroyés ,
Les monts & les rochers se fendent.
Les arbres à demi couchés ,
Sans fruits , sans seve & sans verdure ,
Couvrent de leurs bras desséchés

Le sein brûlant de la nature.
Quel sort ! quels horribles moments
Il entend les rugissements
Des lions que la soif dévore ;
Immobile d'accablement ,
Il cherche en vain du firmament
Le secours que la terre implore :
Assis sur un sable enflammé ,
A la rigueur d'un ciel barbare ,
Il reproche à son cœur avare
Les maux dont il est consumé.
Pour nous , que le Soleil propice
Regarde avec des yeux plus doux ,
Laissons voyager l'avarice ;
Sur le gazon reposons-nous ,
Tandis que l'ardente Ecrevisse
Embrase le ciel en courroux.
Ainsi qu'à la céleste troupe ,
Pendant le regne des chaleurs ,
Hébé nous verse à pleine coupe
Le jus des fruits , l'esprit des fleurs.
La neige , avec art préparée ,
Eguise nos sens émouffés ;
On diroit que ces fruits glacés
Sortent des jardins de Borée.
Vénus se permet en Eté
Une modeste nudité.

Dans u
Impéne
La pud
Dort f
Un dor
L'espri
On pa
Un tel
Du mi
N'est p
Si la c
Tous l
Mais j
Reten
Junon
Au D
Les p
L'air
Mais
Et les
Sur le
Lance
Iris ,
Fait
Déjà
Brûle
Déjà

Dans une alcove parfumée ,
Impénétrable au Dieu du jour ,
La pudeur , sans être alarmée ,
Dort sur les genoux de l'Amour.
Un doux loisir est nécessaire ;
L'esprit de soin débarrassé ,
On passe le jour sans rien faire ,
Un tel jour est bientôt passé.
Du midi l'ardeur violente
N'est pas un supplice pour nous :
Si la chaleur est accablante ,
Tous les remèdes en sont doux.
Mais j'entends le bruit du tonnerre
Retentir sur les monts voisins :
Juno vient déclarer la guerre
Au Dieu protecteur des raisins.
Les portes du ciel s'obscurcissent ,
L'air siffle , les antres mugissent ;
Mais bientôt les vents sont calmés ;
Et les tempêtes dissipées ,
Sur les montagnes escarpées
Lancent leurs carreaux enflammés.
Iris , sur un trône de nues ,
Fait briller son arc lumineux ;
Déjà les Nymphes revenues
Brûlent de commencer leurs jeux.
Déjà pressé par sa rivale ,

Le Roi des astres moins ardent,
 Se précipitent à l'occident
 Sur un char de nacre & d'opale.
 L'extrémité de ses rayons
 Eclaire au loin la mer profonde;
 Et tandis que nous le croyons
 Plongé dans les gouffres de l'onde;
 Armé de feux éincelants :
 Il ouvre à ses coursiers brûlants
 Les barrières de l'autre monde.
 O ! qu'il est doux de respirer
 Cet air frais , ces pures haleines
 D'un vent qui du fond des fontaines
 S'échappe , & n'osant murmurer ,
 Vole sur l'aile du mystère !
 Amour , il est temps de régner ;
 Vénus se promène à Cythere ,
 Et les Graces vont se baigner.

Au fond d'un bosquet d'Idalie ,
 Dont nul mortel n'ose approcher ,
 La fontaine d'Alcidalie
 Se filtre à travers un rocher ;
 Et suivant une pente douce ,
 Qui la conduit en l'égarant ,
 Elle remplit , en murmurant ,
 Un bassin revêtu de mousse.

Les a
 La d
 Un b
 La tu
 Enton
 Et l'e
 Est p
 Que
 Orne
 Thal
 N'air
 Le h
 Sœur
 Elles
 L'on
 Dev
 Plon
 L'Ar
 Et fr
 Il la
 Une
 Rem
 La r
 Raf
 On
 Dan
 Le p
 Partie

Les arbres courbés alentour
La dérobent à l'œil du jour ;
Un buisson fleuri l'environne ,
La tubéreuse & l'anémone
Entourent ses bords séduisants ;
Et l'oranger qui la couronne
Est parsemé de vers luisants.
Que Plutus , d'une main fantasque ;
Orne les bains de Danaé ;
Thalie , Euphrosine , Aglaé
N'aiment que les beautés sans masque ;
Le luxe expire sous leurs pas.
Sœurs aimables de la nature ,
Elles se baignent dans ses bras ;
L'onde , en caressant leurs appas ,
Devient plus brillante & plus pure.
Plongé dans ce riant bassin ,
L'Amour poursuit les immortelles ,
Et frappant l'onde de ses ailes ,
Il la fait jaillir sur leur sein.
Une douce & molle rosée
Remplit le calice de fleurs ;
La nuit , du trésor de ses pleurs ;
Rafraichit la terre embrasée.
On voit sur la plaine des mers
Danser les Nymphes vagabondes ;
Le parfum de leurs tresses blondes
Partie I. R

Se mêle à la fraîcheur des airs ;
 Mais bientôt le feu des éclairs
 Resplendit au loin sur les ondes :
 L'Olympe , sans être irrité ,
 Offre l'appareil d'un orage ;
 Et par cette effrayante image ,
 Il augmente sa majesté.
 Brûlante des feux de l'Été ,
 Brûlante des feux du bel âge ,
 La jeunesse , loin du rivage ,
 S'élançe & poursuit la beauté.
 Enflammez , charmantes baigneuses ,
 La cour du frere de Pluton ;
 Tombez , Naiades dédaigneuses ,
 Dans les bras nerveux de Triton.
 O nuit ! que vous voyez de charmes !
 Fleuves , que vous êtes heureux !
 L'Amour , dans vos flots amoureux ,
 Trempe la pointe de ses armes.
 En vain , dans les bois d'alentour ,
 Les amants cherchent les fontaines :
 Le feu qui consûme leurs vaines
 S'accroît dans l'humide séjour :
 Le bain ne guérit point leurs peines ;
 L'amour seul peut calmer l'amour.

Jafdis , près des bords du Bosphore ;

Dan
 Un
 Les
 Les
 Tou
 En l
 Ven
 Souv
 Suiv
 Que
 L'esc
 Au m
 Un
 Dans
 Zulin
 Reco
 Au b
 Il l'o

» Le
 » Da
 » Pa
 » Au
 » Asp
 » So
 » Si

Dans les Jardins du vieux Selim ,
Un ruisseau murmuroit encore
Les amours du jeune Zulim.
Les bains du tyran de l'Asie
Touchoient au bord de ce ruisseau ;
En Été , la belle Aspasia
Venoit respirer dans son eau.
Souvent Zulim , au bord de l'onde ,
Suivoit le Sultan révééré :
Que l'orgueil des rangs se confonde !
L'esclave heureux fut préféré
Au maître impérieux du monde.
Un pigeon s'abattit un jour
Dans les bras du Page fidele ;
Zulim , plein d'une ardeur nouvelle ;
Reconnut l'oiseau de l'Amour ,
Au billet caché sous son aile.
Il l'ouvre , il lit avec transport :

- » Jeune Ichoglan , bénis ton sort :
- » Le ruisseau , dont l'onde incertaine
- » Dans ces bois aime à s'enfermer ,
- » Par une route souterraine ,
- » Au sein des mers court s'abymer.
- » Aspasia est prête à te suivre :
- » Sois son pilote & son vainqueur ;
- » Si tu crains de cesser de vivre ,

Rij

196 *LES QUATRE SAISONS;*
« Tu n'es pas digne de son cœur. »

Zulim conçoit tout le mystère ;
Un seul mot instruit un amant.
Le doux messager de Cythere
Devant lui vole lentement :
Rempli des plus douces alarmes ;
L'esclave au milieu des roseaux
Découvre , adore mille charmes
Que trahit le voile des eaux.
On l'appelle , son cœur palpite ;
Il s'élance , il se précipite ;
Mais , en plongeant dans le canal ;
Quel aspect le trouble & l'irrite ?
Il voit son maître & son rival ;
Comment sauver la favorite
Du fer ou du cordon fatal ?
Un baiser de feu le rassure.
Sultan , à tes yeux éperdus ;
Le couple amoureux & parjure
A comblé l'audace & l'injure :
Tous deux , unis & confondus ,
Fendent de leurs bras étendus ,
Le sein de l'onde qui murmure.
Errants de détour en détour ,
Ils roulent sous la voûte obscure
Qui doit bientôt les rendre au jour :

L'effroi qu'inspire la nature ,
Est surmonté par leur amour.
Portés sur les bouillons de l'onde ;
Ils entrent dans la mer profonde ;
Leurs regards implorent les cieux ;
Mais un esquif s'offre à leurs yeux ,
Au pied d'un rocher solitaire :
Tous deux y volent , & les Dieux
Conduisent la barque à Cythere.





L'AUTOMNE.



CHANT TROISIEME.

QUELS parfums remplissent les airs ?
Où porter mes regards avides ?
Des tapis plus frais & plus verts
Renaissent dans nos champs arides :
La nature efface ses rides ,
Tous ses trésors nous sont ouverts ;
Et le jardin des Hespérides
Est l'image de l'Univers.
C'en est fait , la Vierge céleste ,
En découvrant son front vermeil ,
Adoucit , d'un regard modeste ,
L'ardeur brûlante du Soleil.
Redoutable fils de Latone ,
Tu cesse de blesser nos yeux ;
Vertumne ramene Pomone ;
Et mille fruits délicieux
Brillent sur le sein de l'Automne ;

O Sœur aimable du Printemps !
Tu viens acquitter ses promesses ;
Si tes biens sont moins éclatants ,
Tu n'as point de fausses richesses :
Loin de toi le fard de Vénus ,
Et le clinquant de l'imposture ;
Ta main dépouille la nature
De ses ornements superflus :
L'air , négligé dans la parure ,
Te donne une beauté de plus.
Les fruits , plus nombreux que les feuilles ,
Couronnent les arbres chéris ;
Et tous les biens que tu recueilles ,
Ont moins d'éclat & plus de prix.
Le regne fortuné d'Astrée
Se renouvelle dans ta cour ;
Tu pèses la nuit & le jour
Dans une balance dorée
Entouré de rayons heureux ,
Qui font la richesse du monde ,
Le ciel , de la terre amoureux ,
Se peint dans le miroir de l'onde.

La Paix , reine de l'Univers ,
Etouffe la voix des trompettes ;
Un jour plus doux luit sur nos têtes.
Nos travaux , mêlés de concerts ,
Riv

Ressemblent aux plus belles fêtes :
 La nature reprend ses droits ;
 Les Dieux descendent des montagnes ;
 La gloire habite les campagnes ;
 Les muses rêvent dans les bois ;
 Et laisse d'accorder les Rois ,
 Thémis , assise au pied d'un chêne ;
 Juge les chansons de Philene ,
 Et donne aux bergeres des loix.
 Les fiers amants de la fortune
 Ont quitté la chaîne importune
 De la faveur & du devoir ;
 L'art , l'industrie & le savoir
 Sortent des villes dépeuplées ,
 Et l'abondance vient revoir
 Ses richesses accumulées.
 Ton regne paisible & charmant
 Fait oublier celui de Flore ,
 Automne , la terre t'adore ,
 Et l'Univers est ton amant.
 Belle encor au déclin de l'âge ;
 Toi seule , ô divine Saison !
 Utile , douce , aimable & sage ,
 As mérité le double hommage
 Du plaisir & de la raison.

O que les Muses sont dociles

Dans
 Mes v
 Naiss
 L'art
 L'exp
 Et m
 Vole
 Dans
 L'esp
 Le p
 Tous
 Erre
 Préj
 Céd
 Qui
 Cieu
 Et v
 A l'
 Vos
 Bril
 La
 Déc
 Je v
 Et
 Ma
 Le
 L'a

Dans ces vergers délicieux !
Mes vers , inspirés par les Dieux ,
Naissent plus doux & plus faciles ;
L'art de la rime n'est qu'un jeu ;
L'expression suit la pensée ,
Et mon ame au Ciel élancée
Vole sur des ailes de feu.
Dans cette aimable solitude ,
L'esprit captif sort de prison ;
Le plaisir abrége l'étude ,
Tous deux étendent la raison.
Erreur que l'orgueil déifie ,
Préjugé , tyran des mortels ,
Cédez à la Philosophie
Qui vient de briser vos autels.
Cieux inconnus au télescope ,
Et vous , atomes échappés
A l'œil perçant du microscope ,
Vos mystères développés
Brillent aux yeux de Calliope.
La Vérité , fille du Temps ,
Déchire le voile des fables ;
Je vois des mondes innombrables ,
Et j'aperçois des habitants.
Malgré ces volcans homicides ,
Le feu lui-même est habité ;
L'air , dans ses ondes si fluides ,

Découvre à mon œil enchanté
 Ses Tritons & ses Néréides.
 La lumière, dont les couleurs
 Forment la parure du monde,
 Renferme la race féconde
 D'un peuple couronné de fleurs.
 La nature anime les marbres,
 L'air, le feu, la terre & les eaux;
 Les fruits qui font plier nos arbres,
 Sont autant de mondes nouveaux.
 Tout agit, rien n'est inutile;
 Et la reine des animaux
 Unit par différents anneaux
 L'homme superbe & le reptile.
 Fiers amants de la liberté,
 Les êtres, l'un de l'autre esclaves,
 Ignorent leur captivité,
 Et méconnoissent leurs entraves.
 Tout cede à la commune loi:
 Terre orgueilleuse & téméraire,
 Apprends que l'astre qui t'éclaire
 Se doit au monde comme à toi.
 Obéis, remplis ta carrière,
 Adore la source première
 Des beaux jours qui te sont donnés:
 Reçois & répands la lumière
 Sur d'autres globes fortunés.

Ainsi mon esprit se dégage
Des erreurs du peuple & des grands ;
Malgré la vanité des rangs ,
Tous les êtres sont pour le sage
Moins inégaux que différents.
Ainsi ma Muse s'abandonne
A son caprice renaissant ;
Et tandis qu'un Dieu caressant
D'un double myrte la couronne ,
Le Soleil , moins éblouissant ,
Abrege les jours de l'Automne.

Pomone , avant que de périr ,
Semble redoubler ses caresses ;
Les arbres chargés de richesses
Se courbent pour nous les offrir.
Lasse de ramper sur nos treilles ,
La vigne élève ses rameaux ,
Et suspend ses grappes vermeilles
Au front superbe des ormeaux :
Ses fruits si funestes aux Perses ,
Et si délicieux pour nous ,
Confondant leurs couleurs diverses ,
Forment les accords les plus doux.
Toutes les ronces sont couvertes
De coins dorés & de pavis ;
Mille grenades entr'ouvertes

Sement la terre de rubis ;
Orange douce & parfumée ,
Limons & poncirs fastueux ,
Et vous , cédrats voluptueux ,
Couronnez l'Automne charmée ;
Raifins brillants , dont la fraîcheur
Etanche la soif qui nous presse ;
Pommes , dont l'aimable rougeur
Ressemble au teint de la jennesse ,
Tombez & renaissiez sans cesse
Sur le chemin du voyageur.
L'Amour , que l'Automne rappelle ,
Descend du ciel dans nos vergers ,
Et vient offrir à la plus belle
Les pommes d'or des orangers.
Accourez , Nâiades timides ;
Le fruit , sur la terre tombé ,
Brille , s'élève en pyramides ,
Et remplit le trésor d'Hébé.
Nymphes , enlevez vos corbeilles ,
Allez offrir au Dieu des eaux
Le pourpre qui convre nos treilles ,
L'ambre qui pare nos côteaux.
Un second Printemps vient d'éclorre ;
Le ciel répand des rayons d'or ,
L'amaranthe & le tricolor
Rappellent le regne de Flore ,

Et la c
Des d

Ves

Io mu

Et les

Leurs

Le Sol

Monte

Allons

Que l

Ici , d

Etale

Une t

Qui ,

Rajeu

Des p

Là , c

Où r

Des t

Des c

Sur l

De l

Un p

Plus

Couv

Le jo

Et la campagne brille encore
Des douces couleurs de l'aurore.

Vesper commence à rayonner ;
Io mugit dans les villages ,
Et les pasteurs vont ramener
Leurs troupeaux loin des pâturages ;
Le Soleil tombe & s'affoiblit :
Montons sur ces rochers sauvages ;
Allons revoir ces payfages
Que l'ombre du soir embellit.
Ici , des champs où la culture
Etale ses heureux travaux ,
Une source brillante & pure
Qui , par la fraîcheur de ses eaux ,
Rajeunit la sombre verdure
Des prés , des bois & des côteaux :
Là , des jardins & des berceaux
Où regnent l'art & l'imposture ,
Des tours , des fleches , des créneaux ;
Des donjons d'antique structure ;
Sur le chemin de ces hameaux ,
De longues chaînes de troupeaux ;
Un pont détruit , une mesure :
Plus loin , des villes , des châteaux ;
Couverts d'une vapeur obscure ;
Le jour qui fuit , l'air qui s'épure ;

Le Ciel allumant ses flambeaux ,
 Tout l'horizon que l'œil mesure ,
 Offrent aux yeux de la peinture
 Des contrastes toujours nouveaux ;
 Et font aimer dans leurs tableaux
 Le coloris & la nature.

Mais la nuit , au trône des cieux ,
 Dissipant au loin les nuages ,
 Vient encore attacher nos yeux
 Sur de plus frappantes images ;
 La Sœur aimable du Soleil
 Se leve sur l'onde apaisée ,
 Et répand de son char vermeil
 Le jour tendre de l'Elisée ;
 Elle embellit les régions
 Qu'abandonne l'astre du monde ;
 Elle éclaire les Alcyons
 Qui planent sur la mer profonde ;
 La vague tremblante de l'onde
 Brise & dissipe les rayons
 De sa lumière vagabonde :
 Favorable à la volupté ,
 Elle donne , au plaisir , des armes ;
 L'éclat de son globe argenté
 Semble voiler la nudité ,
 Lorsqu'il en montre tous les charmes ;

Son re
 Sur le
 Neptu
 Et de
 Eole p
 Condi
 On vo
 Trace
 Sur le
 Tandis
 Comt
 Le No
 Devie
 Et l'e
 Une l
 Embr
 Avan
 Quell
 S'élev
 Les D
 Pesé
 Emu
 Le Ci
 Ses f
 Ses c
 N'off
 Que

Son regne est celui de l'Amour.
Sur les mers , d'écume blanchies ,
Neptune marche avec sa cour ,
Et de nos flottes enrichies
Eole presse le retour.
Conduits par les mains des Sirenes ,
On voit de loin nos pavillons
Tracer d'innombrables fillons
Sur le sein des humides plaines.
Tandis que l'Océan charmé
Contemple son vaste rivage ,
Le Nord tout-à-coup enflammé
Devient le spectacle du sage
Et l'effroi du peuple alarmé.
Une lumière éincelante
Embrase le voile des airs ;
Avant-couriere des hivers ,
Quelle autre aurore plus brillante
S'élève au milieu des éclairs ?
Les Dieux ont-ils , dans leurs balances ,
Pesé le fort des Nations ?
Emu par nos divisions ,
Le Ciel fait-il briller ses lances ;
Ses feux & ses rayons épars ,
Ses colonnes , ses pyramides
N'offrent à des regards timides
Que les jeux sanglants du Dieu Mars ;

Voilà les nombreuses armées,
Voilà les combats éclatants,
Qui de nos guerres rallumées
Furent les présages constants.
La frayeur naissoit du prestige;
Mais nos yeux, bientôt satisfaits;
Verront renaître le prodige
Sans en redouter les effets.
Brillez, Aurore boréale,
De la Nuit éclairez la cour;
En vous voyant, le beau Céphale
Croit voir l'objet de son amour;
Et l'hirondelle matinale
S'étonne d'annoncer le jour.
Palès rappelle dans la plaine
Et les bergers & les troupeaux;
Vulcain rallume ses fourneaux,
Et la troupe du vieux Silène
S'éveille au pied de nos côteaux.
Au bruit des meutes de Diane,
Les Bacchantes ouvrent les yeux;
Trompé par la clarté des cieux,
Bacchus sort des bras d'Ariane:
Ce Dieu, de pampres couronné,
Ouvre la scène des vendanges;
Il brille, il marche environné
D'Amours, qui chantent ses louanges;

On
Les
Un
Re
Les
Rép
Ses
Son
Mo
Egy
Vie
L'h
Le
La
Et
L'A
Pan
Fou
A f
Fol
Le
L'on
Et
Dev
Les
Cou
Tou
Partie

On voit danser devant son char
Les Satyres & les Driades ;
Un Faune , enivré de nectar ,
Remplit la coupe des Ménades ;
Les jeux qui le suivent toujours ,
Répandent des fleurs sur ses traces ;
Ses tigres , conduits par les Graces ,
Sont caressés par les Amours.
Momus , Terpsichore , Thalie ,
Egypans , Centaures , Silvains
Viennent annoncer aux humains
L'heureux retour de la folie.
Le Soleil voit , en se levant ,
La marche du vainqueur du Gange ;
Et porté sur l'aile du vent ,
L'Amour annonce la vendange.
Pan , dans le creux de ce rocher ;
Foule les présents de l'Automne ;
A ses yeux , la jeune Erigone
Folâtre & n'ose s'approcher.
Le nectar tombe par cascade ,
L'onde & le vin sont confondus ;
Et l'urne de chaque Naiade
Devient la tonne de Bacchus.
Les flots de la liqueur sacrée
Couvrent la campagne altérée ;
Tout boit , tout s'enivre , tout rit ;
Partie I. S

Et de la joie immodérée
Jamais la source ne tarit.
Le myrte, aux amours favorable,
A dérobé moins de plaisirs,
Que cet arbruste vénérable
N'a vu couronner de desirs.
Sous les pampres de cette vigne,
Un amant n'est jamais trahi;
Plus il jouit, plus il est digne
Du bonheur dont il a joui.
Bacchus rajeunit tous les âges;
Ses charmes ramènent toujours
La folie au temple des Sages,
Là raison au sein des Amours.

Acis, aussi jeune que Flore,
Touchoit à cet âge charmant,
Où l'ame éprouve le tourment
De désirer ce qu'elle ignore.
Plus belle & moins jeune que lui,
Thémire, semblable à Pomone,
Commencoit à craindre l'ennui
Des derniers jours de son automne.
L'amour seul a droit de charmer
L'ame qu'il a déjà charmée;
Acis avoit besoin d'aimer,
Thémire d'être encore aimée.

La beauté voit périr ses traits ;
Les roses du teint se flétrissent ,
Mais le cœur ne vieillit jamais ,
Et les desirs le rajeunissent.
Thémire brûla pour Acis ;
Aimer de nouveau c'est renaître :
Ce fut sous ce berceau champêtre
Que son cœur , long-temps indécis ;
Choisit enfin ce jeune maître.
Etouffez les rayons du jour ,
Pampres , dont le feuillage sombre
S'élève & retombe alentour ;
La raison demande votre ombre
Pour s'abandonner à l'amour.
Lierre amoureux , toi qui conspires
A rendre ce berceau charmant ,
Viens cacher l'amante aux Satyres ;
Aux Nymphes dérobe l'amant.
Malheureuse d'être inhumaine ,
Honteuse de ne l'être pas ,
Thémire repousse avec peine
Acis qu'elle appelle en ses bras.
La beauté la plus intrépide
Craint de séduire la candeur ;
L'embarras d'un amant timide
Arme la plus foible pudeur.
Thémire enivrée , éperdue ,

Tour-à-tour se laisse emporter
 Au plaisir de s'être rendue ,
 A la gloire de résister.
 Eclairés d'un jour favorable ,
 Les yeux de son amant aimable ;
 Sur les foibles traces du temps ,
 N'ont vu que les fleurs du Printemps;
 Heureux âge de l'indulgence !
 Où les dégoûts sont inconnus ;
 Où tous les feux , d'intelligence ,
 Conspirent pour la jouissance ;
 Où toute mortelle est Vénus !

Thémire n'a point de rivale ;
 Le feu dont Acis est brûlé ,
 De leurs ans remplit l'intervalle ;
 Et l'Amour , aux cieux envolé ,
 Triomphe d'avoir assemblé
 Les nœuds d'une chaîne inégale.

La fin du regne de Bacchus
 Annonce ces combats aimables ,
 Où les Satyres sont vaincus
 Par les Nymphes infatigables.
 Jours fortunés , mais peu durables !
 Bientôt le brutal Africus ,
 Ouvrant ses ailes redoutables ,

S'éveille aux cris épouvantables
De la maîtresse de Glaucus.
Les hirondelles assemblées ,
S'élançant du faite des tours ,
Au fond des grottes reculées
Vont s'endormir jusqu'aux beaux jours ;
Entassés comme des nuages ,
Mille oiseaux traversent la mer ,
Le retour de l'affreux Hiver
S'annonce par leurs cris sauvages.
Le fer trachant va déchirer
Le sein des plaines découvertes ,
Et Vertumne , en pleurant nos pertes ;
Nous apprend à les réparer.
Eole menace le monde ,
Borée en sa prison rugit ;
La mer qui s'enfle , écume , gronde ;
Et son rivage au loin mugit.
Les Oréades taciturnes
Cherchent les antres des déserts ;
Et les Hyades , dans les airs ,
Ont renversé leurs froides urnes.
Vents , triomphez en liberté ,
Allez dépouiller la nature
Des vains titres de sa fierté :
Que sert un reste de parure ,
Quand on a perdu la beauté ?

214 LES QUATRE SAISONS;

Dispersez ces feuilles séchées ,
 Dévorez ces plantes couchées ,
 Qui n'osent regarder les cieux.
 Et toi , les délices du monde ,
 Toi , qui plaisois à tous les yeux.
 Saison si belle & si féconde ,
 Automne , reçois mes adieux.



C
 H
 To
 Et
 Les
 Dé
 Re
 L'A
 Au
 Co
 Et
 Il
 L'e
 Fo
 Fu
 Dé
 Qu
 Le



L' H I V E R.



CHANT QUATRIEME.

L E S vents ravagent nos prairies ,
Tout meurt dans nos champs désolés ;
Et de nos humbles bergeries
Les fondemens sont ébranlés.
Déjà les Graces immortels
Rentrent dans nos froides maisons ;
L'Amour vient réchauffer ses ailes
Au feu mourant de nos tisons
Content de régir nos villages ,
Et d'enchaîner nos libertés ,
Il laisse à ses freres volages
L'empire bruyant des Cités.
Faibles esclaves de Cythere ,
Fuyez nos plaisirs innocents ;
Dérobez vous aux traits pëçants
Que lance le noir Sagittaire.
Le regne de l'art imposteur

Commence où la nature expire ;
Volez dans ce monde enchanteur ,
Où le luxe tient son empire.
La nouvelle Persépolis
Vous ouvre ses portes dorées ,
Chassez de nos cœurs amollis
Les vertus aux champs adorées ;
Et changez en vices polis
Nos mœurs à la Cour ignorées.

Pour nous , que la paix & les ris
Enchaînent sous ces toits rustiques
Autour de nos foyers gothiques ,
Nous allons oublier Paris
Et vos plaisirs Asiatiques :
Croyez qu'au fond de nos châteaux ;
La joie invente aussi des fêtes ;
Malgré les torrens du Verseau ,
Le souffle glacé des tempêtes
Epargne les martyrs nouveaux
Dont les plaisirs parent nos têtes.
Ce n'est pas à la cour des Rois
Qu'habite la paisible Astrée :
Il faut que l'ame , quelquefois
Au sein du tumulte enivrée ,
Revienne , dans le fond des bois ,
Trouver sa raison égarée.
Malheureux qui crains de rentrer

Dans

Da
Le
Re
Pe
On
Qu
A
Po
Qu
Ch
La
L'a
Efi
Cr
Qu
Le
Et
Da
Le
Tr
La
Du
De
S'o
Tr
A
O
Par

Dans la retraite de son âme !
Le cœur qui cherche à s'ignorer ,
Redoute un censeur qui le blâme.
Peut-on se fuir & s'estimer ?
On n'évite point ce qu'on aime
Qui n'ose vivre avec soi-même ,
A perdu le droit de s'aimer.
Pourquoi désertar nos campagnes ,
Quand les sauvages aquilons
Chassent , du sommet des montagnes ,
La pauvreté dans nos vallons ?
L'aspect des miseres humaines
Est plus touchant qu'il n'est affreux :
Craint-on de voir les malheureux ,
Quand on veut soulager leurs peines ?
Le front du riche s'obscurcit ,
Et l'aspect du malheur le blesse :
Dans le séjour de la mollesse
Le cœur se ferme & s'endurcit.
Trop fiere de ses avantages ,
La Ville détourne les yeux
Du sombre tableau des Villages ,
Dont les toits , couverts de feuillages ,
S'ouvrent aux injures des cieux.
Tranquille sous un dais superbe ,
A la clarté de cent flambeaux ,
On ne voit point dans nos hameaux

La pauvreté disputer l'herbe
 Aux plus féroces animaux.
 Auprès d'un foyer magnifique,
 On bénit le farouche Hiver,
 Qui dans un salon pacifique,
 Respecte la douceur de l'air.
 On croit que la misanthropie
 Aigrit les maux qu'on ne sent pas;
 Ainsi le luxe, dans ses bras,
 Engourdit notre ame assoupie.
 Honteux d'aimer, fiers d'être ingrats,
 Dans des intrigues puériles,
 Nous épuisons nos cœurs stériles:
 Moins sensibles que délicats,
 Le dégoût nous rend difficiles;
 Impatients & bientôt las
 Nous trainons nos jours inutiles;
 Nous rêvons, nous ne vivons pas.
 Loin de moi le triste système
 De censurer d'heureux loisirs:
 C'est en faveur du plaisir même,
 Que je condamne nos plaisirs.
 Il n'est point d'Hiver pour le Sage;
 La terre, qu'Eole ravage,
 Plaît encor dans sa nudité;
 Les monts, entourés d'un nuage,
 Imposent par leur majesté;

L'aspect de Neptune irrité ,
Frappant en fureur son rivage ,
Répond sur tout son paysage
L'ame , la vie & la fierté :
Et la campagne plus sauvage
Ne perd pas toute sa beauté.
Malgré l'effroyable peinture
Du désordre des éléments ,
L'Hiver lui-même a des moments ;
Les ruines de la Nature
Plaisent encore à ses amants.
Nos hameaux auroient plus de charmes ,
S'ils étoient moins inhabités ,
Et s'ils n'arrosaient de leurs larmes
Les biens qu'absorbent les Cités.
La terre , en esclave servile ,
S'épuisera-t-elle à jamais
En faveur d'une ingrate Ville
Qui change en tributs nos bienfaits ?
Enrichis des biens qu'ils moissonnent ,
Si nos Laboureurs , qui frissonnent
Sous leurs toits de chaume couverts ,
Jouissoient , du moins les Hivers ,
De l'abondance qu'ils nous donnent ;
Si le fleuve de nos trésors ,
Long-temps égaré dans sa course ,
Remontoit enfin à sa source

Pour enrichir ces premiers bords ;
 Alors la misere effrayante ,
 Dont la main foible & suppliante
 Implore un secours refusé ,
 Béniroit l'image riante
 De notre luxe humanisé.
 Le cours de nos destins prosperes
 En répandant notre bonheur
 Sur l'héritage de nos peres ,
 Sauveroit la vie & l'honneur
 Aux esclaves involontaires ,
 Que le fer sanglant du vainqueur ;
 Ou que la bassesse du cœur
 Rendit jadis nos tributaires.
 Tout malheureux est avili :
 Chassez l'indigence importune ;
 Et le Village est ennobli ;
 La gloire y suivra la fortune ,
 J'y vois son culte rétabli.

Ranimons les arts de Cybelle ;
 Forçons la paresse rebelle
 A surmonter la pauvreté ;
 En rendant la terre plus belle ;
 Augmentons sa fécondité.
 Déjà , sur la neige endurcie ,
 L'Hiver commence ses travaux ;
 Déjà la tête des ormeaux

Tombe sous les dents de la scie.
Le bruit redoublé des marteaux
Retentit au pied des montagnes ,
Et le plus grossier des métaux
Devient le trésor des campagnes.
Le fer recourbé de Cérès
S'aiguise sur la meule agile ;
La chasse dispose ses rets ;
La fournaise épure l'argile :
Vulcain change en verre fragile
La fougere de nos forêts.
Les jeux & les travaux s'allient ;
Pour former nos simples tapis ,
La paille & le jonc se marient ;
Nos vœux , nos besoins , qui varient ,
Réveillent les arts assoupis.
L'ennui , ce tyran domestique ,
Dans nos hameaux est ignoré :
Ici , le pasteur désœuvré
Façonne son sceptre rustique ;
Ici , le chanvre préparé
Tourne autour du fuseau gothique ;
Et sur un banc mal assuré ,
La Bergere la plus antique
Chante la mort du Balafre ,
D'une voix plaintive & tragique.
O ! que ces objets innocents

Ont de droits sur l'ame d'un Sage!
La campagne la plus sauvage.
Porte le calme dans nos sens.

Les Loix de la Philosophie
Naissent du principe du goût ;
Ce qu'on aime , on le déifie ,
Et l'on peut être heureux par-tout.
Le charme seul de l'habitude
Me fait vanter la solitude ;
Jadis l'Hiver , loin de Paris ,
Effrayoit ma folle jeunesse ;
Je croyois , dans nos champs flétris ,
Voir les rides de la vieillesse.
Ces bois blanchis par les frimas ,
Où j'entretiens ma rêverie ,
Ce fleuve dont l'onde chérie
Ranime nos sombres climats ,
Qui , pour embrasser la prairie ,
Ouvre , étend & courbe ses bras ;
Ces lieux , pour moi remplis d'appas ,
Etoient jadis la Sibérie :
Jusque dans l'ombre des déserts ,
Le bruit séduisant des théâtres
Venoit étouffer les concerts
De nos Villageoises folâtres.
Le luxe , environné des arts ,
Roi d'une ville singulière ,

Changeoit le village en chaumiere,
Et présentoit à mes regards
Nos bons & naïfs Campagnards,
Marqués au crayon de Moliere.
Je regrettois la liberté
D'un spectacle aimable & fantasque ;
Où l'on prodigue sous le masque
Le mensonge & la vérité ;
L'asyle élégant & champêtre ,
Où deux amants sont renfermés ,
Moins par le plaisir d'être aimés ,
Que par l'orgueil de le paroître ;
Ces longs soupers où l'on redit
Toute l'histoire de la veille ,
Où l'enjouement se refroidit ,
Si la satire ne l'éveille ;
Où le vaudaville fatal
Est modulé par les Orphées ;
Où le vin , versé par les Fées ,
Coule dans l'or & le crystal :
Enfin , le tumulte & l'orgie ,
Vénus & ses temples ouverts ,
L'image des arts réfléchie
Sur les glaces de nos desserts :
Tout au séjour de la licence
Appelloit mon cœur égaré ,
La Ville avoit défiguré

Tiv

L'heureux séjour de l'innocence.

Aujourd'hui que l'âge a mûri
 Les conseils de l'expérience ,
 Que mon cœur enfin s'est guéri
 Des fougues de l'impatience ,
 L'Hiver n'est plus si rigoureux ,
 Le désert remplace la Ville ;
 Où je crois vivre plus tranquille ;
 Là je m'estime plus heureux.
 Nos donjons , nos tours délabrées ,
 Monuments antiques des Goths ,
 Sont moins affreux que les magots
 Dont nos maisons sont décorées :
 Sans aimer la grossièreté
 De nos aïeux encor barbares ,
 Leur aimable naïveté
 M'attache à leurs travaux bizarres.
 Le Chevalier , le Paladin
 Viennent remplir mes rêveries ,
 Et je lis dans leurs armoiries
 Les gue res du grand Saladin :
 Leurs tournois , leurs galanteries ,
 Empreints sur un marbre grossier ,
 Revivent dans ces galeries
 Où l'Amour , tout couvert d'acier ,
 Au lieu de guirlandes fleuries ,
 Orne sa tête de laurier.

Un
 Eff
 Les
 Les
 Da
 Qu
 De
 De
 La
 Y

Ec
 Ja
 Li
 Q
 Le
 Le
 Sé
 M
 L
 L
 L
 N
 D
 A
 J
 L

Un amas de lances rompues
Est le trésor de ce château ;
Les haches d'armes , les massues ,
Les arcs s'élevent en monceau.
Dans cette tour mal réparée ,
Quel objet frappe mes regards ?
De fer la muraille entourée ,
Des pigeons perchés sur des dards ;
La colombe de Cytherée
Y boit dans le casque de Mars.

Par-tout le flambeau de l'Histoire
Eclaire à mes yeux le passé.
J'apprends au livre de mémoire ,
Livre utile & presque effacé ,
Que l'homme a toujours mal placé
Le temple où préside la gloire.
Le tableau de l'antiquité
Séduit par sa douce imposture ;
Mais aux yeux de la vérité ,
Le vieux temps n'est beau qu'en peinture :
Le chalumeau des Troubadours ,
Le luth du bon Roi de Navarre
N'égalloient pas l'humble guittare
Des moindres Chantres de nos jours.
Ami de nos aïeux célèbres ,
Je ne veux point ressusciter
Leurs siècles couverts de ténèbres ,

Qu'un jour plus pur vient d'écarter,
Quelle âme inhumaine & grossière,
De notre ignorance première
Regrette les temps révolus ?
L'erreur est un malheur de plus :
Moins notre esprit a de lumière,
Moins il éclaire nos vertus.
Dois-je imputer à la culture
Ces ronces , ces chardons épars ,
Qui dévore la nourriture
Des bleds naissants de toutes parts
Lion de moi semblable imposture ;
Les Arts fécondent la Nature ,
Nos vices corrompent les Arts.

Telles sont les sages pensées
Dont j'aime à nourrir ma raison ,
Tandis que les neiges pressées
Couvrent le toit de ma maison.
Seul & souvent heureux de l'être ,
Je me fais un utile jeu
De voir consumer par le feu
Le tronc vénérable d'un hêtre.
Cet arbre sembloit , au Printemps ,
Régner sur tout le paysage ;
La mousse & la rouille des temps
Déceloient seuls son grand âge :
Ses rameaux , penchés alentour ,

For
A
Qu
Ce
De
Iné
Il
Son
En
Qu
Un
A
Le

Le
Ve
Où
Ra
To
Da
La
Ap
Ne
L'
Du
Y
Ph

Formoient un temple pour les Graces ;
A son pied l'on voyoit les traces
Qu'imprimoient les pas de l'Amour.
Cent ans il repoussa la guerre
Des aquilons impétueux ;
Inébranlable & fastueux ,
Il fouloit le sein de la terre ;
Son front brûlé par le tonnerre
En étoit plus majestueux.
Quels Dieux ont causé sa ruine ?
Un Bûcheron foible & courbé
A frappé l'arbre en sa racine ,
Le roi des forêts est tombé.

Aidé d'une sombre lanterne ,
Le soir je dirige mes pas
Vers l'antique & vaste caverne
Où le Nestor de ces climats
Rassemble , police & gouverne
Tous les Bergers de ces Etats.
Dans cette grotte mal taillée
La Sœur aimable de l'Amour
Appelle sur la fin du jour
Nos Bergers à la veillée.
L'amant d'Io , débarrassé
Du soin de filonner la plaine ,
Y réchauffe de son haleine
Philemon que l'âge a glacé ,

Lifette & le jeune Philene.
 Des arbres , en cercle arrondis ,
 Forment le rustique théâtre
 Où la Villageoise & le Pâtre
 S'aiment comme on aimoit jadis.
 Une lampe à triple lumière ,
 Que l'air agite & fait pencher ,
 Découvre à l'assemblée entière
 La profondeur de ce rocher.
 C'est l'à que les longues soirées
 S'écoulent comme des moments ,
 Nos fêtes , dans ces lieux charmants ,
 Naissent sans être préparées.
 La Romance , le Fablio
 Nous content leurs douces fornettes :
 Ici les fastes de Clio
 Sont des recueils de chanfonnettes :
 Ici l'on tient la cour d'Amour ,
 Si redoutable aux infidelles ,
 Où l'on couronne tour-à-tour
 Les plus galants & les plus belles ;
 Où les ingrats & les cruelles
 Sont condamnés le même jour.
 Ici l'accusé doit répondre ;
 Le Juge ordonne , on obéit ;
 Chaque amante a droit de confondre
 Le perfide qui la trahit.

Un soir , dans ce Sénat champêtre ,
Eglé , bergere de vingt ans ,
Nous dit qu'elle sauroit peut-être
Une histoire de son printemps.
Alors toute la troupe émue
Se rapproche pour écouter ;
Le seul Myfis baissoit la vue ;
Eglé commença de conter.
Une Bergere assez jolie
Donna son chien à son vainqueur ;
Quand elle eut fait cette folie ,
Il fallut bien donner son cœur.
En aimant on se croit aimée ,
Comment ne l'eût-elle pas cru ?
Le pouvoir qui l'avoit charmée ,
A chaque instant s'étoit accru ;
Plus sa foiblesse étoit extrême ,
Plus l'amant devint imposteur :
Hélas ! comment croire menteur
Un Berger qui dit : je vous aime
Un cœur sincère ne craint rien ;
Mais cette assurance est fatale :
La Bergere aperçut son chien
Sur les genoux de sa rivale.
Le voile alors se déchira ;
Tout fut changé dans la Nature ;
L'Amour , le temps , rien ne pourra

Guérir sa profonde blessure :
Je la connois , elle en mourra.
A ces mots Eglé fond en larmes ,
Et Myfis tombe à ses genoux :
Quoi ! dit-il , j'ai bravé vos charmes ,
Mon cœur s'est éloigné de vous !
Le supplice est égal au crime ;
J'étois aimé , je suis haï ;
Je vivrai , je mourrai victime
De mon amour que j'ai trahi....
Mon cher Myfis , Eglé t'adore ,
Jamais tu ne fus condamné ;
Si ma fierté t'accuse encore ,
Mon cœur t'a déjà pardonné ,
Elle dit : sa voix affoiblie
Expire , & Myfis à ses pieds ,
Les yeux dans les larmes noyés ;
Déteste un crime qu'elle oublie.
Alors un murmure flatteur
Célèbre ce retour si rare ;
Les maux dont l'Amour est l'auteur ,
Deviennent , quand il les prépare ,
La source de notre bonheur.
Ainsi la plus sombre journée
Peut s'écouler dans le plaisir :
L'art d'adoucir sa destinée ,
Est l'art d'occuper son loisir.

Le
Ce
Vo
Qu
Da
Cro
Les
Sere
Jou
Qu
Le
Et
Nou
L'H
A l
La
Qua
Déj
Res
La
Etal
La
Se
L'H
Nou
Et d
Sem

Le Sauvage de la Norwege ,
Cet automate faineant ,
Voisin des montagnes de neige
Qui le séparent du néant ,
Dans les plus tristes solitudes ,
Croiroit voir l'Isle des Amours ;
Les nuits que nous trouvons si rudes ;
Seroient pour lui les plus beaux jours.
Jouissons de nos avantages ,
Quittons en foule nos Villages ;
Le vent se leve à l'Orient ,
Et le Ciel , vainqueur des orages ,
Nous montre un visage riant.
L'Hiver , plus vif & moins à craindre ,
A levé son voile odieux ;
La terre cesse d'être à plaindre ,
Quand le Soleil brille à ses yeux.
Déjà les neiges des montagnes
Resplendissent de tous côtés ,
La robe blanche des campagnes
Etale ses plis argentés ;
La goutte d'eau , que l'air épure
Se change en perle en se formant ;
L'Hiver , dans toute sa parure
Nous montre sa riche ceinture ;
Et des chaînes de diamant
Semblent resserrer la Nature.

Fleuve , dont le cours inégal
 Arrose nos plaines fécondes,
 Sous une voûte de cristal,
 Borée emprisonne tes ondes:
 Nos Villageoises vagabondes
 Osent parcourir ton canal.
 Et toi , montagne infortunée;
 Séjour éternel des Hivers,
 Où la nature abandonnée
 Règne sur des tombeaux ouverts;
 Dans tes cavernes effroyables,
 Dans tes abymes si profonds,
 Habités par d'affreux dragons
 Que la faim rend impitoyables
 Courons tandis que le jour luit,
 Attaquer les monstres sauvages
 Qui , dans les ombres de la nuit
 Exercent leurs cruels ravages.
 Bravons ces lions dévorants ,
 Ces ours , destructeurs de la terre;
 Que la chasse , ainsi que la guerre,
 Nous arme contre nos tyrans :
 Défendons nos hameaux tranquilles,
 Sauvons nos Bergers & nos biens ;
 Et que nos plaisirs soient utiles
 Au repos de nos Citoyens.
 La santé , de fleurs couronnée,

Naîtra de ces légers travaux ;
Et nous verrons , avec l'année ,
Eclorre des plaisirs nouveaux.
Bientôt cette chaleur puissante
Qui ressuscite l'Univers ,
Bientôt la seve renaissante
Fondra la glace des Hivers.
Ces esprits qui peuplent l'Averne ,
Ces vents enfantés par le Nord ,
S'endormiront dans la caverne
Où regnent Borée & la Mort.
La beauté , la force , la vie
Rendront à la terre ravie
Et ses trésors & ses couleurs ;
La peine , du plaisir suivie ,
Se reposera sur les fleurs.

« Délices de la double Cime ;
» Toi , dont les vers mélodieux
» Rendirent Euterpe sublime ,
» Et ses hameaux dignes des Dieux ;
» VIRGILE , reçois mon hommage ;
» Ma Muse , au pied de ton autel ,
» Dépose , en tremblant , un ouvrage
» Que ton nom peut rendre immortel.





I N V I T A T I O N
A Z É P H I S E .

LE Plaisir , couronné de fleurs ,
Vient voler sur la table ;
Il attend , pour charmer nos cœurs ,
Un moment favorable.
Belle Zéphise , où tu n'es pas ,
Pourroit-il nous séduire ?
Il a besoin de tes appas
Pour fonder son empire.

Viens réveiller sous cet ormeau
L'esprit & la saillie ;
On t'attend auprès d'un tonneau
Qu'a percé la folie.
Le Champagne est prêt à partir ,
Dans sa prison il fume ,
Impatient de te couvrir
De sa brillante écume.

Sais-tu pourquoi ce Vin charmant ;
Lorsque ta main l'agite ,
Comme un éclair étincelant ,

Vole & se précipite ?
 Bacchus en vain dans son flacon
 Retient l'Amour rebelle ;
 L'Amour sort toujours de prison
 Sous la main d'une Belle.



LES AMOURS INFORTUNÉES
 DE MYNIS ET DE ZARA.
 ROMANCE.

ÉCOUTEZ l'histoire
 Du beau Myfis & de Zara :
 Jamais leur mémoire
 Chez les amans ne perira.
 Venez tous m'entendre ,
 Vous , que l'Amour daigne inspirer ;
 Quand on est bien tendre ,
 On a du plaisir à pleurer.

L'Amour , dès l'enfance ,
 Venoit badiner avec eux ;
 Il formoit leur danse ,
 Et présidoit à tous leurs jeux :
 Mais ce badinage

Ne servoit qu'à les enflammer
Au matin de l'âge ,
Tous deux déjà savoient aimer.

L'ardente jeunesse
Est l'âge brillant des amours ;
La plus douce ivresse
Marqua le printems de leurs jours
Leur ame ravie
Se confondoit à tout moment ,
Et toute leur vie
N'étoit plus qu'un enchantement.

De rians mensonges
Les amusoient dans leur sommeil ;
Toujours quelques songes
Leur faisoient craindre le réveil :
La naissante aurore
Voyoit Zara près Myfis ;
Et la nuit encore
Les trouvoit toujours réunis.

Voilà cette plaine
Où le matin Zara chantoit ;
Voilà la fontaine ,
Où le soir Myfis l'attendoit.
Ce bocage sombre

Vit naître leurs premiers soupirs ;
Ce bois , sous son ombre ,
Cacha leurs innocens plaisirs.

Qui pouvoit prédire
Le changement d'un sort si beau ?
L'Amour qui soupire
Va donc éteindre son flambeau.
Hélas ! l'hyménée
Alloit bientôt les couronner
Heure fortunée ,
Que vous êtes lente à sonner

C'étoit donc la veille
De ce jour , de cet heureux jour ;
Que Myfis s'éveille ;
Avec lui s'éveille l'Amour.
Le ciel sans nuage ,
Etoit mille fois plus serein :
Amour quel présage
Peut désormais être certain !

Au fond d'un bocage ,
Zara devoit trouver Myfis :
La belle , peu sage ,
L'avoit dit au berger Tharfis ;
Par une imposture ,

Il surprit ce secret fatal ;
Cet ami parjure
De Myfis étoit le rival.

Pour mieux la surprendre ,
Tharxis dans le bois se cacha :
La belle trop tendre ,
Crut voir Myfis , & s'approcha.
Le Soleil à peine
Répandoit un peu de clarté ;
Et l'ombre incertaine
Aidoit à la témérité.

C'est donc vous , dit-elle ,
Vous , mon amant dès le berceau ;
Ma flamme fidelle
M'animera jusqu'au tombeau.
Oui , je veux t'y suivre ,
Rien ne pourra nous séparer ;
Pour toi je veux vivre ,
Avec toi je veux expirer.

Bergere insensée ,
Myfis t'écoute avec horreur ;
Son ame offensée
Se livre entière à la fureur :
Un trait vole & frappe ;

Quel cri fuit ce trait inhumain !
Dieux ! Tharxis s'échappe
Et Zara sent percer son sein.

C'est toi qui me tue ;
Mais je pardonne à ta fureur
Mon ame éperdue
T'aime jusques dans ton erreur.
Conserve la vie ,
Hélas ! je la perds sans retour ;
Tu me l'as ravie ,
Mais c'est la faute de l'Amour.

D'une voix mourante ,
Zara fait ainsi ses adieux ;
Et son ame errante
N'anime plus que ses beaux yeux.
O douleur mortelle
Mysis se frappe au même instant ;
Et perse auprès d'elle
Un cœur qui fut toujours constant.

Un tombeau s'élève ,
Les Grâces le couvrent de fleurs.
L'Amour qui l'acheve ,
En partant l'arrose de pleurs.
Ils sont donc ensemble ,

Ces Bergers , ces amans parfaits ;
 Une urne rassemble
 Leurs cœurs percés des mêmes traits.

Bergeres fidelles ,
 Témoins du sort de les Bergers ,
 Plus vous êtes belles ,
 Et plus vous courez de dangers.
 Craignez de vous rendre
 Au charme d'un penchant trop doux :
 L'amant le plus tendre
 Devient bientôt le plus jaloux.

Fin de la première Partie.



D
 Co
 D
 I. Ep
 II.
 III.
 IV.
 V.
 VI.
 VII.
 VIII.
 IX.
 X.
 XI.
 XII.
 XIII.
 Par



TABLE DES PIÈCES

Contenues dans ce premier Volume.

DISCOURS sur la Poésie ,	Page 7
I. Épître sur le Goût ,	23
II. -- Sur les Mœurs ,	32
III. -- Contre le Libertinage ,	40
IV. -- Sur l'indépendance ,	48
V. -- Sur l'amour de la Patrie ,	53
VI. -- Sur l'Ambition ,	59
VII. -- A mes Dieux Pénates ,	62
VIII. -- A M. Duclos ,	72
IX. -- A M. le Comte de Forcalquier ,	77
X. -- Sur la Pareffe ,	83
XI. -- Sur l'Hiver ,	86
XII. -- Aux Graces ,	90
XIII. -- A M. de Fontenelle ,	100
Partie I,	X

T A B L E.

POESIES DIVERSES.

Sur la Cour ,	103
--- la Superstition ,	104
--- l'Orgueil ,	105
--- la Mode ,	107
--- la Vertu ,	108
--- l'Homme ,	110
--- la Volupté ,	112
LES ROIS , Ode ,	114
Vers sur la traduction du <i>Traité de la Mort</i> ,	
par Sherlock ,	118
Description poétique du matin ,	119
Le Monde poétique ,	123
Impromptu à une Dame de 80 ans ,	128
Fragment d'une Epître à Uranie ,	129
Réponse à une Dame qui demandoit qu'on cor- rigeât ses vers ,	130
L'Amour & les Nymphes , Ode <i>Anacréonti-</i> <i>que</i> ,	132
L'Amour papillon , Ode <i>Anacréontique</i> ,	134
Les Poètes Lyriques , Ode ,	135
Vers à Madame la Marquise de P*** ,	143

Madrig
Les pet
Chanfo
LES QU
LES QU
Invitati
Les am

TABLE.

	Madrigal ,	141
	Les petits Trous , <i>Conte</i> ,	<i>ibid.</i>
103	Chanson ,	147
104	LES QUATRE PARTIES DU JOUR ,	148
105	LES QUATRE SAISONS , <i>Poëme</i> ,	165
107	Invitation à Zéphise ,	234
108	Les amours infortunées de Myfis & de Zara :	
110	<i>Romance</i> ,	235

FIN DE LA TABLE.

Mort ,

118

119

123

128

129

côr-

130

éonti-

132

134

135

143



Manuscript.
Lipperis Town, Co. Wick.
Channon.
LES QUATRE PARTIES DE LA VILLE.
LES QUATRE SALONS, 1753.
LES QUATRE PARTIES DE LA VILLE.
LES QUATRE PARTIES DE LA VILLE.
LES QUATRE PARTIES DE LA VILLE.

FIN DE LA TABLE

Les 2
Les 2
Les 2
Les 2
Les 2